LE CAPITAINE SPARTACUS.

OUVRAGES

SOUS PRESSE.

SOUVENIRS INTIMES DU COMTE DE MESNARD, premier écuyer de la duchesse de Berry, recueillis et publiés par madame Mélanie Waldor, 2 vol. in-8.

L'ENFANT SANS MÈRE, par S. Henry Berthoud, 2 v. in-8.

VERGNIAUD, roman historique, par Touchard-Lafosse, 2 vol. in-8.

LE YACHT DU DIABLE, par Jules David, 2 vol. in-8.

LES DEUX AMOURS, par Émile Bigillion, de Grenoble, 2 v. in-8.

LES AVENTURES DE KOURROGLOU, LE FILS DE L'AVEUGLE, par George Sand. 2 vol. in-8.

UN SECRET DANS LE MARIAGE, par madame Sophie Panier, auteur de l'Athée, du Prêtre, etc., etc., 2 vol. in-8.

LA POULE AUX OEUFS D'OR, par Jules Lacroix, 2 vol. in-8.

LA VIPÈRE, par le même, 2 vol. in-8.

LA PLUS HEUREUSE FEMME DU MONDE, par madame Charlotte de Sor, 2 vol. in-8.

LE HUSSARD DE LA MORT, par P. L. Jacob, 2 vol. in-8.

LE QUARTIER DES JUIFS, par le même, 2 vol. in-8.

UN MARI, par Madame la comtesse Dash, 2 vol. in-8.

MAURICE ROBERT, par la même.

LE CAPITAINE SPARTACUS, par Paul Feval, 2 vol. in-8.

LAGNY. — Imprimerie de Giroux et Vialat.

LE CAPITAINE
SPARTACUS

PAR

Paul Feval.

2



PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Acquéreur du Cabinet de lecture, Collection universelle des meilleurs romans modernes.
1500 volumes in-12. Prix : 1000 fr.
Rue Saint-Jacques, 38.

1843.



LE BOURGEOIS DE VITRÉ.

I.

C'était en 1803, à Vitré. Par une belle soirée du mois de juin, un vieillard, seul dans une étroite arrière-boutique, feuilletait un registre jauni par l'usage, et semblait profondément absorbé dans ses calculs. Un oblique

rayon de soleil, perçant à grand'peine les losanges d'un verre épais et bleuâtre, reliées par de minces bandes de plomb, venait tomber sur une tenture aux nuances effacées, et mettait en lumière, chemin faisant, des myriades d'atomes dans l'atmosphère poudreuse de cette pièce. Là, tout était en harmonie; les meubles plus flétris que la tenture, et le vieillard plus encore que les meubles, empruntaient à ce rayon de pourpre, affaibli et décomposé au passage, une teinte violacée uniforme. On eût dit un vieux tableau de maître, dont l'âge aurait pâli et délayé les couleurs.

Les membres du vieillard étaient d'une maigreur excessive. Ses vêtements, remarquables surtout par un défaut général d'ampleur, ressemblaient peu au costume de l'époque. C'était un pantalon, descendant à mi-jambe seulement, et fendu jusqu'au genou, une petite veste échancrée et un habit sans collet, rappe-

lant, sauf les boutons de métal, le frac étriqué des élèves des lycées. En sautoir, par dessus l'habit, un large ruban de moire soutenait une médaille d'or.

Son visage digne et sévère gardait la trace d'une de ces lentes souffrances, d'autant plus cruelles, qu'elles doivent demeurer cachées aux yeux de tous. Ses traits n'offraient rien de saillant, si ce n'est son regard, qui, morne d'ordinaire, brillait tout à coup d'un feu presque juvénile, quand la médaille dont nous venons de parler attirait de quelque manière son attention. C'était comme un regard de désespoir et de tendresse jeté à l'être aimé qui va nous quitter pour jamais.

Le vieillard avait nom M. Gérard de Pelhédou. Il était maître des bourgeois de Vitré, et tenait boutique d'armurier-coutelier. Son père, avant lui, avait exercé cette profession, son aïeul de même, et ainsi de suite jusqu'à

l'indéfini. Nonobstant, des titres de noblesse en bonne et due forme gisaient, avec d'autres papiers de famille, dans la poussière de son comptoir à double fond ; mais ces titres étaient inutiles, et dédaignés par les Gérard depuis des siècles. Ils étaient *bourgeois de Vitré*, ce qui, en soi, comme nous pourrons le voir, vaut mieux que tous les titres du monde.

A mesure qu'il feuilletait son antique registre, le front de M. de Pelhédou se rembrunissait ; des tressaillements colériques agitaient sa bouche et les rides de ses joues. Arrivé à la dernière page, il fit une addition en trois traits de plume, et, repoussant rudement son bureau, croisa les mains sur ses genoux :

— Plus rien, dit-il enfin d'une voix sourde. Deux cent mille francs ! que sais-je ? davantage peut-être. Tout, jusqu'au dernier écu de six livres, englouti dans ce gouffre ; ah ! Vin-

cent, Vincent, sans mon titre de bourgeois de Vitré !

La porte, qui s'entr'ouvrit doucement, l'interrompit.

— Puis-je entrer, mon père? dit une voix d'enfant.

Le vieillard sourit, et la porte, en s'ouvrant tout à fait, donna passage à une ravissante créature, blanche et blonde, mais dont le regard perçant et assuré sous ses longs cils noirs animait la suave physionomie.

— Que voulez-vous, Hélène? dit le bourgeois en déposant d'un air distrait un baiser sur le front de l'enfant.

— C'est une lettre, mon père. Dame Goton prétend la remettre à vous seul, et, comme vous ne permettez pas qu'on entre dans cette pièce...

— Eh Dieu ! une fois n'est pas coutume, interrompit au dehors une voix nasillarde.

Et Goton ou Marguerite Leveau, vieille femme à la figure ingrate, au corps étique et desséché, passa le seuil. C'était la servante de la maison. A peine entrée, elle fouilla d'un regard avide les recoins les plus obscurs de la chambre.

— Ce n'est que cela? grommela-t-elle en *à-parte*.

— Sortez, s'écria l'armurier avec colère.

— Bien, bien, maître, dit Goton Leveau. On n'est pas sans savoir que vous êtes mal poli avec le pauvre monde. J'en ai connu d'aussi grands que vous qui sont tombés, oui, et d'aussi nobles, et d'aussi riches. Moi qui parle, j'ai eu des bourgeois dans ma famille, plus d'un.

L'armurier se croisa les bras sur la poitrine avec résignation.

— Et maintenant, je sers les autres, dit encore Goton. Mais vous aurez beau faire,

maître, je ne vous manquerai point de respect. Tenez, voici une lettre du jeune monsieur.

— De François? interrompit Hélène en s'approchant.

La vieille retira méchamment la lettre.

— Donnez, dit M. Gérard.

— Ça pourrait bien être, dit Goton en répondant à Hélène; puis elle continua tranquillement : Je ne sais lire que dans le *moulé*, mais je reconnais bien. D'ailleurs, le port est toujours le même.

— Donnez, répéta l'armurier avec impatience, et sortez.

— Hélas! Dieu! soupira la vieille, c'est pourtant moi qu'on traite ainsi, moi qui ai eu des bourgeois dans ma famille. Maître, ça ne peut pas vous porter bonheur!

M. Gérard frappa du pied, et Goton Leveau, supposant qu'elle avait suffisammen

éprouvé sa patience, sortit en murmurant quelque hargneuse menace. C'était la première fois qu'elle mettait le pied dans cette chambre, baptisée par elle le *sanctuaire*. De tout temps, cette exclusion l'avait vivement formalisée. A cause de cela et de plusieurs griefs de moindre importance, Goton Leveau haïssait M. Gérard autant que vieille servante peut détester son maître.

— C'est de lui, murmura Gérard en jetant un regard furtif sur la suscription de la lettre.

— M'en ferez-vous lecture, mon père? demanda Hélène après quelques instants.

Le vieillard avait penché sa tête sur sa poitrine. A cette question d'Hélène, il se redressa en sursaut, comme s'il eût oublié sa présence.

— Allez, mon enfant, dit-il avec douceur. Cette lettre n'est point de votre mari.

La jeune femme soupira et obéit aussitôt. M. Gérard fit sauter le cachet de la lettre, et la parcourut rapidement.

— Encore dix mille francs! s'écria-t-il en froissant le papier avec rage. Il resta quelques minutes atterré; puis, reprenant la lettre, il la relut en détail, non sans la ponctuer d'exclamations de colère ou de découragement.

Voici quel était le contenu :

« MONSIEUR MON CHER COUSIN ,

« Votre dernière m'apprend la résolution où vous êtes de discontinuer les secours que vous me *devez*. Ceci vous regarde. De mon côté, rien ne m'empêche de retourner à Vitré pour reprendre mes anciennes *occupations*. Je sais qu'une telle démarche vous chagrinerait vivement, à cause de votre titre de bourgeois et de la tendresse que vous me portez;

c'est pourquoi, monsieur mon cher parent, j'ai voulu vous prévenir.

« Voici ce qui me paraîtrait concilier nos intérêts mutuels. On dit qu'en Amérique un homme intelligent et résolu fait aisément fortune. Sans vanité, je suis cet homme-là. Envoyez-moi dix mille francs, et je pars pour l'Amérique.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« VINCENT GÉRARD DE LA FOLIAYS. »

— Le misérable ! pensa M. Gérard. La tendresse que je lui porte ! Et je pourrais l'envoyer en Amérique ! Un pays où je n'entendrais plus parler de lui ! Et, pour cela, il suffirait de dix mille francs. Ah ! dussé-je dépouiller Pelhédou de fond en comble...

Le vieillard n'acheva pas. Il s'était levé convulsivement à ces derniers mots et par-

courait la chambre à pas rapides. Tout à coup il s'arrêta :

— Je suis maître des bourgeois de Vitré, dit-il avec orgueil. Sa résolution était prise.

Deux ans avant la scène que nous venons de rapporter, M. Gérard était le plus riche marchand de la ville. Honnête jusqu'à la rigidité, bon chrétien et entouré de l'estime générale, on était obligé, pour lui trouver un défaut, de reprocher à ses actes certain caractère de parcimonie. Encore avait-il donné une fois à cette accusation le démenti le plus éclatant. Ce fut à l'occasion du mariage de son fils avec une jeune orpheline élevée sous les yeux de madame Gérard. François Gérard avait alors dix-huit ans ; Hélène, sa fiancée, en comptait quinze à peine. La coutume des mariages précoces est répandue presque universellement dans ce pays où les hommes, constamment en évidence sous l'œil inquisi-

teur d'un public sans pitié, sont condamnés à ignorer les fautes et les joies de la jeunesse.

On devait se souvenir longtemps des magnificences étalées à Pelhédou dans cette circonstance solennelle. Le château, que vingt générations de Gérard s'étaient plu à orner avec amour, possédait de superbes tentures. Les Vitréens s'inclinèrent éblouis. Pendant deux jours entiers, le vin coula comme si c'eût été du cidre, le cidre comme si c'eût été de l'eau. Des tables étaient dressées, où le premier venu avait le droit de s'asseoir, et, chaque fois que les convives se renouvelaient, des nappes plus blanches que la neige étaient fastueusement étendues. A ce sujet, on avait entendu feu madame Gérard dire avec une emphase bien naturelle : — Ce train-là dûrât-il quatre semaines, on n'aurait pas besoin de faire la lessive à Pelhédou ; — ce qui sup-

posait un luxe de lingerie tout à fait exorbitant.

Mais personne ne s'étonnait de tant de splendeurs. M. Gérard était maître des bourgeois; son fils épousait la fille unique d'un bourgeois; il fallait bien que ce fût quelque chose comme les noces d'un prince épousant une princesse.

M. Gérard, indépendamment de son orgueil paternel, avait ses raisons pour se montrer magnifique. Il est permis de croire que, spéculant sur la continuation d'un crédit dont les bases allaient déjà s'affaiblissant, l'armurier sentait le besoin d'éblouir une fois pour toutes ses compatriotes. Pour la dépense comme pour le résultat, mieux vaut un festin royal que trois douzaines de dîners sans façon.

François était un honnête jeune homme, au cœur naturellement bon, mais desséché,

aplati quelque peu par l'étouffante pression de la tyrannie domestique. Pour Hélène, c'était la plus ravissante fille qu'on puisse imaginer. L'éducation de Vitré, minutieuse, inflexible, faite en un mot pour abrutir un esprit ordinaire, avait été, pour sa nature trop pétulante, un véritable bienfait. La tracassière surveillance de sa mère adoptive avait dompté son humeur sans entamer son caractère. Gaie, spirituelle, hardie, et n'ayant aucune inclination mauvaise qui pût la faire abuser de sa hardiesse, elle était incomparablement au dessus de ses compagnes et savait se faire pardonner cette supériorité.

Avant son mariage, François servait de commis à son père, et s'initiait aux secrets du métier, tout en prenant une connaissance exacte des affaires de la maison. Durant la lune de miel, tout entier au bonheur, il négligea l'atelier. Lorsqu'il voulut y revenir,

son père l'en éloigna sous différents prétextes, et finit par manifester le désir de le voir étudier le droit à Rennes.

Hélène et François s'aimaient. Hélène surtout, qui estimait son mari beaucoup au dessus de sa valeur réelle, l'entourait d'une véritable adoration. Aussi fit-elle éclater son désespoir aux premiers mots de séparation; mais, accoutumée à obéir, elle se résigna. François, aussi, eut une velléité de chagrin; il n'était pas homme toutefois à se désoler beaucoup ni longtemps. En outre, sans se l'avouer peut-être, il était bien aise de voir si le monde s'étendait un peu au delà de l'horizon vitréen.

Quant à M. Gérard, son mobile était sans doute bien puissant, car la rumeur que sa détermination souleva dans la ville le trouva inébranlable. C'était là, en effet, une chose bien étrange. Un bourgeois, un maître des bourgeois, envoyer son fils à Rennes, dans

ce réceptacle de séductions inévitables et d'iniquités inconnues, dans cette terre hyperboréenne qui gisait à dix lieues au moins de Vitré! Une députation de bourgeois vint lui soumettre des remontrances aigres-douces; tout fut inutile. Ces démonstrations le contrariaient vivement, car elles portaient atteinte à son autorité, fondée entièrement sur la confiance de ses collègues et de ses concitoyens; mais son fils était désormais de trop dans sa maison. M. Gérard se voyait dès lors rapidement conduit à sa ruine, et voulait la dérober à tous. François partit. A l'insu du public, à l'insu même de sa femme qui mourut sans se douter de la position du bourgeois, celui-ci épuisa ses dernières ressources. A l'époque où commence cette histoire, le crédit seul soutenait encore son commerce d'armurier-coutelier.

II.

Vitré, vers le milieu du XVe siècle, était une jolie petite ville de huit à dix mille habitants, pittoresquement assise sur la croupe d'une abrupte colline. Le château-fort, au mystérieux aspect, tombait en ruines sous

ses haillons de lierre. Mistress Anna Radcliff se fût pâmée d'aise à la vue des créneaux velus du vieux donjon. A l'instar de la mélancolique Anglaise, les hiboux affectionnaient vivement cette masse informe et noirâtre, penchée sur sa douve comme un vieillard sur son cercueil. De chaque côté des rues, des porches étroits et de bizarre architecture abritaient les marchands causant sur leurs portes avant le couvre-feu. Au midi de la ville, la Vilaine, coquette et gracieusement ondée, semblait protester, du fond de ses ombrages, contre le nom brutal infligé à sa modeste naïade.

Les Vitréens étaient d'honnêtes créatures, en arrière de quelque dix siècles, et, à cause de cela, incomparablement plus civilisés qu'on ne l'était alors. Leurs coutumes restaient, à peu de chose près, celles des anciens Rhedons, au temps de la domination romaine. Ils

avaient peu ou point de communications avec leurs voisins. Fougères était pour eux le bout du monde, et Rennes une cité fabuleuse.

Un beau soir, dit une chronique locale, Vitré s'endormit, hommes, vieilles tours et hiboux, de ce sommeil magique qui est l'œuvre des génies. La Vilaine seule continua de couler, mais c'était pur somnambulisme. Cela dura quatre cents ans, plus ou moins. A la fin du dernier siècle, la bonne ville s'étira longuement, engourdie par ce somme exagéré; puis chacun, hiboux, vieilles tours et citoyens, reprit sa vie au point où il l'avait laissée, en l'an 1400 et tant.

Ce conte est vraisemblable comme une foule de romans historiques. En effet, on se demande sérieusement si Vitré n'est pas une pétrification du moyen-âge, une momie go-

thique, dans l'état de conservation le plus satisfaisant.

Aussi eussions-nous pu nous dispenser de mettre une date en tête de ce récit. A Vitré, les dates sont chose parfaitement oiseuse. Le drame qui se passait hier aurait pu se jouer, il y a cinq ou dix siècles, dans des conditions identiques. Les acteurs auraient eu mêmes mœurs et mêmes costumes; ils auraient parlé la même langue, habité les mêmes maisons, porté les mêmes titres. Là, rien ne change, les institutions pas plus que les hommes.

L'origine des *bourgeois* de Vitré se perd dans la nuit des temps. C'était primitivement un tribunal composé de cinq membres. Au commencement du XIV[e] siècle, l'agrandissement successif de la ville fit monter ce nombre jusqu'à dix. Le conseil se recrutait par élection dans tous les corps de métiers indifféremment; les gentilshommes ayant *pignon*

sur rue pouvaient en faire partie. Anne de Bretagne, Louis XII, Charles IX, Henri III, Louis XIII et Louis XV, reconnurent successivement, par lettres patentes, l'existence légale des bourgeois de Vitré.

Constitués en tribunal, au nombre de trois, ils connaissaient de toutes les affaires commerciales et municipales. Réunis en conseil, ils votaient les impôts communaux et tenaient le gouvernement effectif de la ville. Le président du conseil prenait le titre de maître-bourgeois, ou maître des bourgeois; cette dignité était à vie. L'élection des membres du conseil se faisait avec une solennité singulière. Tout ce qui se rattachait aux corps des métiers, maîtres, compagnons, aspirants, avait voix délibérative. L'élu prêtait serment entre les mains du curé de Vitré, chanoine titulaire du diocèse de Rennes. Il communiait, s'il était en état de grâce, puis il était con-

duit triomphalement à la maison de ville. Le reste du jour se passait en fêtes. La marque distinctive était une médaille d'or ; le maître-bourgeois la portait suspendue à un long ruban de moire.

L'empire moral des bourgeois allait bien au delà de leurs attributions légalement reconnues. Aucune comparaison ne saurait donner une idée du respect dont les entourait la population. Un Vitréen de la vieille roche n'eût jamais parlé du maître-bourgeois que chapeau bas et la main sur le cœur. Aussi, les règlements intérieurs de ce vénérable corps étaient-ils d'une excessive sévérité. Pour être et rester bourgeois, il ne suffisait point d'être honnête homme, il fallait encore que tous les membres de la famille fussent sans reproche. Les cas de déchéance étaient innombrables et s'étendaient aux degrés les plus reculés de parenté. La moindre peccadille, minutieuse-

ment relatée sur les registres et qualifiée forfaiture, encourait cette peine principale. On citait avec un solennel effroi le seul cas d'expulsion qui eût jamais souillé l'histoire de ce sénat modèle. Sous la minorité de Louis XIV, Sébastien Morel, boulanger, fut *mis hors le conseil,* parce que son neveu, également boulanger, avait, en temps de disette, accaparé des grains. On le laissa vivre en paix après la sentence; mais quand la honte et la douleur eurent mis fin à ses jours, sa maison fut démolie. Sur la place s'éleva un poteau de granit, signe néfaste, devant lequel un bourgeois ne passait point sans frissonner.

Comme on le voit par cet exemple de rigueur inouie, la loi vitréenne ne transigeait pas. Un fils, un collatéral même pouvait faire peser sa faute sur la tête d'un père ou d'un parent.

Or, voici ce qui s'était passé dans la famille de M. Gérard.

Vincent Gérard de la Foliays, son cousin, était une manière de petit gentilhomme habitant une taupinière au milieu des taillis sur la route d'Ernée. Il blâmait fort son parent et ses ancêtres d'avoir dérogé à leur noble origine au point de se faire artisans, ce qui ne l'empêchait pas de s'asseoir souvent et avec un plaisir toujours nouveau à la table de l'armurier. Sa cabane de la Foliays avait été de tout temps l'asile de mauvais sujets campagnards, sortes de brutes organisées spécialement pour boire et cuver leur cidre dans quelque fossé de bas chemin. Il se passait là d'ignobles débauches, et les convives, comme se plaisait à le répéter le maître du logis, étaient affranchis de toute étiquette. Les manants donnaient à cette consigne une portée que nous n'avons pas le courage d'expliquer.

Vincent, avec son chétif héritage, ne put résister longtemps à ce train de vie. Bientôt il assiégea la porte de son riche cousin et contracta envers lui nombre d'emprunts successifs. Mais le bourgeois n'était rien moins que prêteur de sa nature ; le jour vint où sa bourse se ferma.

— Mon cousin de Pelhédou, dit le gentillâtre en se retirant, vous vous en repentirez!

M. Gérard haussa superbement les épaules et ne daigna pas même répondre à cette ridicule menace.

Vincent traîna pendant quelques mois une existence misérable, vendant un à un les pauvres meubles de sa maison ; puis tout à coup on le vit reprendre ses habitudes ; ses anciens amis furent de nouveau convoqués à La Foliays. Mais, cette fois, le régime avait changé; Vincent tenait table presque somptueuse, et, chez lui, maintenant, on s'enivrait avec du

vin. Aussi, ceux qui étaient trop sensés pour croire qu'il eût découvert un trésor, pensèrent naturellement qu'il avait fait un pacte avec le diable.

Ceci avait lieu peu de temps avant le mariage de François.

Vers la même époque, la voiture de Rennes à Paris, portant la recette du département d'Ille-et-Vilaine, fut dévalisée coup sur coup à plusieurs reprises. Chaque fois ce vol fut commis aux portes de Vitré avec une audace surprenante. M. Gérard , en sa qualité de maître bourgeois, dirigeait la petite police soudoyée par la ville. Ses recherches, immédiatement commencées et poursuivies avec activité, furent couronnées d'un plein succès. Au bout d'une semaine , il savait le nom du bandit. Le soir même, on le vit monter dans une antique cariole attelée d'un petit cheval du

pays, et prendre la route de la Foliays. Il faisait nuit quand il arriva en vue de la masure. A cent pas du seuil il entendait déjà les éclats d'une grossière et bruyante gaîté. Sur le point d'entrer dans la salle à manger, il s'arrêta ; sa main fit involontairement un signe de croix, tant le sceau de la réprobation était énergiquement empreint sur le visage du maître et de ses convives.

Vincent n'était guère ivre qu'aux trois quarts. A la vue de son sévère parent, il sentit comme un frisson de peur ; ce fut l'affaire d'une seconde.

— Suivez-moi ! dit impérieusement le bourgeois.

Vincent imposa silence à ses amis, qui parlaient déjà d'assommer l'importun ; et, offrant à son cousin un verre plein jusqu'au bord, il proposa courtoisement sa santé.

M. Gérard repoussa le verre avec dégoût.

— Suivez-moi, Vincent, répéta-t-il plus doucement. Il s'agit d'affaire grave. Il s'agit...

Vincent l'interrompit par un irrévérencieux éclat de rire. Les convives, piqués d'émulation, poussèrent de véritables hurlements.

— De vie et de mort, continua le bourgeois en pressant avec force la main de son parent.

Celui-ci sembla réfléchir. Il y a des ivrognes prédestinés dont le cerveau s'emplit à mesure que se vident les bouteilles. Vincent avait deviné d'un coup d'œil le motif de cette visite extraordinaire; il arrangeait tranquillement sa partie.

— Ah ça! messieurs mes bons amis, dit-il après un court silence, mon vénérable cousin que voilà désire me parler tête à tête... Il faut vous en aller.

Un murmure accueillit cette proposition

inattendue. Vincent se leva et ouvrit les deux battants de la porte.

— Monsieur de La Foliays, dit le plus hardi des sauvages parasites en posant son chapeau de paysan sur l'oreille, je suis gentilhomme, et...

— Chapeau bas ! s'écria Vincent ; chapeau bas devant mon respectable parent, messieurs !

Et, d'un revers de main, il fit voler le couvre-chef du manant.

Alors tous se levèrent en tumulte ; il se serait passé quelque tragique aventure, si Vincent, grossissant sa voix, n'eût dit :

— Ma foi de Dieu ! drôles que vous êtes, le premier qui bouge est exclu pour jamais de ma table !

Il se fit aussitôt un silence absolu. Vincent, qui était bon prince, ajouta en les poussant vers la porte :

— Sans rancune, mes braves, et à demain.

Les manants défilèrent le chapeau à la main. On les entendit bientôt au dehors entonner à plein gosier un hymne bachique.

M. Gérard avait tourné le dos à cette scène; Vincent s'approcha de lui, et passa doucement son bras sous le sien. Il y avait dans le regard du gentillâtre de l'audace et de l'ironie.

— Malheureux! commença le bourgeois en essayant de se dégager.

— Trève, monsieur de Pelhédou, s'il vous plaît! interrompit Vincent avec aplomb; je sais ce qui vous amène.

Le bourgeois le regarda stupéfait.

— Je sais qu'il est une chose au monde à laquelle vous sacrifieriez votre vie. C'est votre fortune, monsieur de Pelhédou.

— Mais il ne s'agit pas..., voulut dire le bourgeois.

— Si fait, interrompit encore Vincent. —

Puis il ajouta en avançant cérémonieusement un siège : Je sais aussi... Veuillez donc vous asseoir... Je sais aussi qu'il est une autre chose que vous préférez même à votre fortune; votre présence en est la preuve.

En toute autre circonstance, M. Gérard se serait vivement offensé de ce ton leste que prenait avec lui son cousin. Celui-ci, en effet, d'ordinaire gardait devant M. Gérard l'humble posture qui convient à l'obligé en face du protecteur ; mais ici le vieillard n'avait qu'une pensée, et cette pensée le rendait faible contre Vincent.

— Soyez franc, mon cher cousin, poursuivit ce dernier en se mettant de plus en plus à l'aise. S'il ne s'était agi que de me donner un bon conseil, auriez-vous pris la peine de visiter ma pauvre maison ?

— Vincent, dit le bourgeois d'un ton solennel, voulez-vous m'écouter?

— Volontiers, mon cousin, volontiers; mais laissez-moi finir. Vous avez réfléchi, vous vous êtes dit : Nous sommes menacés tous les deux; lui dans sa liberté, dans sa vie peut-être, qu'importe? moi dans ce que j'ai de plus cher au monde; car cette chose que vous préférez même à votre fortune, c'est votre titre de bourgeois; et si je m'asseois sur la sellette des accusés, adieu maîtrise, bourgeoisie, médaille! Tout cela n'est-il pas vrai, mon cousin de Pelhédou?

M. Gérard regardait avec effroi cet homme qui lui dérobait, comme en se jouant, sa pensée la plus intime. Jusque-là, il n'avait vu que forfanterie dans ses paroles; maintenant, il découvrait la cause de cette audace, et il tremblait. Vincent connaissait l'accusation qui pesait sur lui, et Vincent n'avait pas peur. Bien plus, il semblait vouloir exploiter cet attachement profond à son titre de bour-

geois, que lui, M. Gérard, ne pouvait désavouer. Qu'allait-on lui proposer?

Vincent ne le laissa pas en suspens.

— Tout cela est vrai, continua-t-il; tout cela même est au dessous du vrai. Si j'ai parlé de vie et de fortune, c'est que je n'ai point trouvé d'autre terme de comparaison. Pour rester bourgeois, mon cousin, vous renieriez Dieu, vous qui êtes dévot.

— Assez! dit le vieillard avec impatience.

— Soit. A quoi bon vous dire, en effet, que vous commettriez un crime au besoin? Vous savez cela mieux que moi.

— Il faut qu'il se sente bien fort, pensa le bourgeois avec terreur.

Et il ajouta tout haut :

— Où voulez-vous en venir?

— A votre but, mon cousin de Pelhédou. Je suis bon parent, croyez-moi, et n'ai point oublié les petits services que vous avez pu me

rendre à l'occasion. Vous êtes venu chez moi pour me faire un long discours, dont la conclusion eût été ceci : Votre crime est découvert, votre vie menacée; partez.

— Eh bien?

— Eh bien! je suis de votre avis.

Ici Vincent prit un air grave.

— Je suis de votre avis, répéta-t-il; mais je ne veux pas vous laisser le masque hypocrite dont vous vous êtes affublé au seuil de ma porte. Ce que vous faites est pour vous, non pour moi.

M. Gérard voulut se récrier.

— Vous plaît-il discuter ce point? dit Vincent avec froideur. D'abord, à cette heure même où nous sommes, vous n'êtes plus bourgeois que de fait. J'ai commis un vol, vous êtes mon parent; de droit, vous êtes déchu. Ensuite...

— Misérable ! s'écria le vieillard pâle de colère.

— Vous voyez bien ? Concluons. Dans notre intérêt commun, je pars ; vous paierez mon voyage.

— A cela ne tienne !

—Dans notre intérêt commun, j'abandonne mon château, mes ressources...

— Votre château ! vos ressources ! dit amèrement le vieillard.

— Oui, mon cousin, répéta Vincent avec emphase, mes ressources, mon château ! Pour *nous*, je me voue à l'exil. Donc, vous devez me soutenir.

— Ah ! pour cela..., s'écria M. Gérard.

— Et vous me soutiendrez.

M. Gérard réfléchit une minute.

— Réellement, je n'y puis consentir, dit-il avec hésitation.

— Non ? Alors je me constitue demain prisonnier.

Le vieillard fit un bond sur son siège.

— Et après-demain, continua Vincent avec un calme imperturbable, il n'y aura plus que neuf bourgeois à Vitré.

— Je consens, dit M. de Pelhédou.

— A la bonne heure! Je ne vous dis pas merci, mon cousin ; nous n'en sommes plus aux compliments. A propos, demain je prendrai cinq à six mille francs à votre caisse.

— Cinq mille francs ?

— Cinq à six mille ; plutôt six que cinq. C'est pour éviter les frais d'envoi. Plus je prendrai, moins souvent je vous importunerai. Et maintenant, mon cousin, vous ferai-je préparer un lit dans ma pauvre maison ?

M. Gérard se leva. Il se croyait le jouet d'un rêve. Lui qui était venu la menace à la bouche, comptant imposer des lois, s'en retour-

nait vaincu, dépouillé, sans pouvoir opposer la moindre résistance. Il remonta dans sa carriole sans prononcer un mot, et répondit par un triste signe de tête à l'adieu triomphant de Vincent.

— A demain, mon cousin de Pelhédou ! lui cria de loin ce dernier. J'irai vous demander à dîner et recevoir vos vœux de bon voyage.

Vincent partit et choisit Rennes pour résidence. Dans les quelques mois qui s'écoulèrent entre ce départ et le mariage de François, le gentilhomme fit plusieurs demandes d'argent, toutes accompagnées de la même menace. M. Gérard ne refusa jamais.

Voilà pourquoi un maître des bourgeois avait envoyé son fils étudier le droit à Rennes. La fortune de l'armurier était immense pour Vitré. Outre les fonds employés à son commerce, il avait une réserve de deux cent mille francs dont il ne tirait aucun bénéfice,

mais qu'il contemplait avec satisfaction. Ces demandes exagérées mirent rapidement le trouble dans ses affaires. Comme il ne pouvait avouer la cause de déficits aussi considérables sans rendre son sacrifice inutile, il aima mieux, au risque d'encourir le blâme de ses confrères, éloigner de lui son fils que d'avoir à éluder sans cesse ses questions.

III.

Les environs de Vitré sont, pour les voleurs de grand chemin, un véritable pays de cocagne ; taillis, ravins, fossés profonds, haies gigantesques, tout est réuni pour les défendre ou les cacher. Aussi la place est-elle fort cou-

rue. A défaut des bandes nombreuses et organisées qui disparaissent peu à peu, les brigands isolés y abondent. Le souvenir des attaques dirigées contre la voiture de Paris à Rennes, et dont l'auteur n'avait jamais été connu, s'évanouit bientôt, étouffé par de nouvelles histoires du même genre.

M. Gérard, tranquille de ce côté, avait vu partir pour Rennes, l'un après l'autre, les sacs enflés de ses beaux écus de six livres. L'abandon était, il est vrai, volontaire; entre deux malheurs, sa ruine et sa déchéance, il choisissait le moins affreux; mais il songeait parfois avec un désespoir indicible que sa ruine elle-même ne le sauverait pas. Alors il était prêt à tout abandonner; il prenait la route de la maison de ville, résolu à déposer entre les mains du conseil son titre et son pouvoir; puis il s'arrêtait. Après avoir été

dictateur, pour ainsi dire, retomber au rang de citoyen ! la force lui manquait.

Enfin, la crise lui parut imminente. Après la lettre de Vincent, il n'y avait plus à balancer. M. Gérard voulut tenter un dernier effort.

Hélène et Goton Leveau le virent avec surprise partir tous les soirs à la nuit tombante. Lui-même attelait son cheval ; ce qu'il plaçait près de lui dans sa carriole , nul ne le savait. Hélène, par deux fois , lui avait demandé la permission de le suivre ; le vieillard avait péremptoirement refusé.

— Hélas! madame, disait Goton en levant les yeux au ciel ; qui fait le bien ne se cache pas.

Et, malgré les sévères réprimandes de la jeune femme, Goton faisait mille suppositions bizarres, parlait de diable, de sabbat, et ne manquait pas de faire part au voisinage de

ses soupçons sur le compte de maître Gérard.

C'était à Pelhédou que se rendait ainsi ce dernier. Pendant sept nuits, il fit ce voyage. La huitième, il prit la route de Fougères, et ramena un brocanteur escorté de charretiers et de domestiques; il lui fallait un étranger pour l'œuvre qu'il voulait accomplir.

Tandis qu'Hélène, étonnée de sa longue absence, comptait les heures et les minutes, le vieillard parcourait, avec le marchand, les salles de son château.

— Et combien voulez-vous de tout cela? lui disait l'usurier en fripant avec dédain ces tentures qui avaient fait l'admiration des ménagères vitréennes.

— Dix mille francs, répondait le vieillard.

Le marchand passait en haussant les épaules. Quand il eut tout vu, il offrit quatre mille francs.

M. Gérard poussa un profond soupir et ouvrit une porte basse communiquant avec son cabinet. L'usurier dut se croire dans un arsenal ; M. Gérard avait employé huit jours à transporter son magasin de Vitré à Pelhédou ; il n'avait plus dans sa boutique que les objets étalés en montre.

— Je donnerai huit mille francs du tout, dit l'usurier.

Les armes seules valaient plus du double de cette somme.

— Il me faut dix mille francs! répéta dolemment le malheureux bourgeois ; et il soupira de nouveau en soulevant le couvercle d'un petit coffre à fermoirs de fer.

Là était son argenterie de famille ; des plats, des soupières qui dataient des premiers Pelhédou.

— Vous n'avez pas autre chose ? demanda l'impitoyable Juif.

— Tout cela pour dix mille francs ! murmurait le vieillard.

— Pas de montre, pas de... ?

— Rien.

L'usurier porta la main au cordon de moire qui pendait au cou du vieillard.

— Qu'y a-t-il au bout de cela ? dit-il.

M. Gérard devint pâle d'indignation :

— Arrière, Juif! s'écria-t-il fièrement. Mais, le souvenir de sa détresse lui revenant aussitôt, il ajouta : Tout cela pour dix mille francs!

— Tout cela! répéta l'usurier en grimaçant un sourire de dédain ; allons,je donnerai neuf mille cinq cents francs.

— Dix mille. Qu'ai-je à faire de neuf mille cinq cents?

— Dix mille, donc! payables à trois mois.

M. Gérard avait la fièvre ; vingt fois par

minute, il se sentait pris du désir de jeter cet homme à la porte.

— A l'instant! dit-il avec fatigue; et il s'assit sur le coffre qu'il avait bruyamment refermé.

Le Juif fit semblant de réfléchir :

— Deux affaires comme celle-là me mettraient sur la paille, dit-il enfin. N'importe, je vous achète le tout.

Il compta dix mille francs sur un coin de table, non sans batailler pour l'appoint des pièces de six livres. Ensuite, ses aides se mirent en devoir de dépouiller le château. Le soir, il n'y avait plus rien.

Après le départ de cette nuée de vautours, M. Gérard se promena longtemps dans ces salles vides et rendues immenses par leur nudité. Il faisait nuit déjà; la lune éclairait lugubrement cette scène; on eût dit l'ombre

d'un des vieux maîtres de Pelhédou, gémissant sur la ruine de son orgueil.

Le vieillard, l'œil sec, la poitrine oppressée de sanglots, gagna péniblement le seuil. Là, il jeta un dernier regard sur la demeure de ses pères. A ce moment, un éclair de fierté illumina son visage.

— La pauvreté n'est pas un cas de déchéance, dit-il. Je mourrai bourgeois de Vitré. Qu'importe le reste?

Il remonta dans sa carriole. Le cheval, la bride sur le cou, marchait à son aise. M. Gérard était perdu dans ses réflexions. Tout à coup, sur son front brûlant, il sentit le contact d'un objet froid, et ces paroles retentirent à son oreille:

— Ta bourse!

A ce dernier malheur, le bourgeois retrouve l'énergie et, pour ainsi dire, la force de sa jeunesse. L'assaillant était seul; il y eut

une lutte longue, désespérée. Enfin, le vieillard épuisé lâcha prise et tomba sans mouvement au fond de sa carriole. Le lendemain, avant le jour, il revint à la vie. Son cheval l'avait conduit de lui-même à Vitré; il était devant la porte de sa maison. Mais, hélas ! ces dix mille francs si chèrement achetés avaient disparu.

Au petit jour, Hélène entendit le cheval piétiner sous le porche. Elle descendit en hâte et trouva son père dans le plus triste état. Il avait reçu en se débattant plusieurs blessures. La fièvre faisait s'entre-choquer ses dents et trembler tous ses membres.

Ce fut matière à commérage pour Goton Leveau. Quand le bourgeois eut été transporté et couché dans son lit, la vieille s'empressa de faire le tour du quartier.

— Tout n'est pas gain dans le commerce avec Satan, disait-elle invariablement en ter-

minant son récit, qui s'embellissait à chaque nouvelle édition. Le pauvre maître est bien coupable, mais, ciel de Dieu, qu'il est sévèrement puni!

Ceux qui écoutaient Goton Leveau ne savaient trop que penser. Le vieux respect dû à la bourgeoisie luttait avec désavantage contre ces accusations vagues, absurdes, mais incessamment répétées.

Hélène restait nuit et jour assise au chevet de son père. Elle reportait sur lui une part de son amour, rendu plus vif par l'absence de François. La jeune femme faisait trêve maintenant aux regrets de la séparation. Un souci plus réel, plus accablant, pesait sur son cœur. Parfois, durant ses longues heures de veille, elle se levait avec effroi et demeurait immobile, penchée sur le lit du vieillard. Celui-ci avait parlé dans son délire, et son secret s'était échappé, non pas le secret de sa ruine :

il ne disait rien du passé; mais un projet, dont la première idée germait depuis longtemps et presque à son insu dans son cerveau, lui revenait avec la fièvre. Et c'était effrayant sans doute, car Hélène frissonnait à l'écouter.

Ce fut pendant cette maladie que le crédit politique de M. Gérard subit sa première atteinte. Les récits de Goton Leveau arrivèrent, de porche en porche, jusqu'à la maison de ville. Le conseil s'émut; une députation de trois bourgeois fut chargée de faire au maître d'humbles représentations, en lui demandant compte de ses absences nocturnes. M. Gérard était alors accablé par la souffrance; Hélène n'eut qu'un mot à dire pour éloigner les bourgeois.

Goton était allée se poster sur le seuil. Quand sortit la députation :

— Mes bons maîtres, dit-elle, le pauvre

homme est bien malade ; ayez pitié de lui, pour l'amour de Dieu !

— Si nous interrogions cette femme ? dit un des membres du conseil.

Mais il y avait une dignité grande et véritable dans cette antique institution des bourgeois de Vitré. Les deux autres répondirent :

— C'est une servante. — Et ils passèrent.

Cependant Vincent attendait avec impatience le résultat de sa lettre. Le gentillâtre avait mené tambour battant les écus de son cousin. Dès son arrivée à Rennes, il avait loué dans la rue Saint-Georges, au dessus d'un tripot fameux à cette époque, un logement selon son cœur. La rue Saint-Georges était alors et est encore une sorte de long et sale lupanar ; Vincent avait sous ses pieds un cabaret, sur sa tête un nid de filles de joie. Il était là dans

son centre. Dès le matin il descendait pour jouer et boire ; le soir, on l'eût retrouvé buvant et jouant. Sans le jeu, Vincent eût été obligé de jeter ses louis par les fenêtres pour voir en deux ans, à Rennes, la fin des deux cent mille francs du bourgeois.

Un jour qu'il avait, par hasard, fait une excursion hors de la rue Saint-Georges, il rencontra François Gérard, son jeune cousin. Celui-ci était à Rennes depuis deux mois seulement. Il portait encore sur son visage la pu deur vitréenne, marchait à pas comptés, et ne regardait guère autre chose que le bout de ses larges souliers apportés du pays. Vincent trouva qu'il serait charmant de convertir ce jeune quaker à sa manière de vivre. Par malheur, la tâche n'était pas difficile. L'éducation de François, où il n'entrait que peu d'éléments intellectuels, se prêtait merveilleusement à cette existence brutale. Tandis qu'Hé-

lène se souvenait et priait, François oubliait et faisait pis. Le remords venait, il est vrai, quelquefois, mais son cousin avait de souverains remèdes pour guérir ce mal passager.

Vincent se conduisait en généreux parent, Comme François n'avait qu'une pension assez modique, le gentilhomme lui prêtait sans compter. Il en était quitte pour demander un millier d'écus de plus, de temps à autre, à cette perle des cousins, le bon M. de Pelhédou. Mais les envois de l'armurier devinrent graduellement plus rares, et cessèrent enfin tout à fait comme nous l'avons dit. François dut s'exécuter à son tour. On savait la fortune de son père ; il lui fut facile de contracter de petits emprunts. Ce faible crédit une fois éteint, les deux cousins restèrent en face de leurs dettes et du stérile souvenir de leurs orgies passées.

Telle était leur situation durant la maladie

de M. Gérard. François ignorait complètement les rapports de son père avec Vincent. Il n'avait même pas songé à deviner la source de l'opulence passagère de ce dernier.

Un matin, Vincent entra chez François. Il était en costume de voyage.

— As-tu des commissions pour Vitré ? dit-il en riant.

— Tu pars? demanda François avec surprise.

— Oui, je vais faire un tour... presser des fermiers en retard... régler un compte, enfin.

— Et moi ? dit François effrayé de se trouver seul vis à vis de ses créanciers.

— Toi, qui t'empêche de faire de même ?

François baissa la tête en silence. Son père lui avait défendu de quitter Rennes, et il n'en était point venu encore à braver un ordre de

son père. Il s'assit à une table et écrivit rapidement quelques mots qu'il remit à Vincent.

— Tu donneras ceci à mon père, dit-il, et tu tâcheras d'arranger la chose.

M. Gérard entrait à peine en convalescence, lorsqu'on lui annonça la visite de son parent, M. Vincent Gérard de la Foliays. Ce fut pour lui un coup de foudre. Hélène vit le trouble de son père. Rapprochant ce trouble des paroles échappées au vieillard dans son délire, elle voulut empêcher l'entrevue et ordonna de refuser la porte. Mais Goton obéissait quand il lui plaisait; bientôt on entendit du vacarme au dehors, et des talons de bottes résonnèrent dans la chambre voisine. Hélène se précipita.

— Monsieur, s'écria-t-elle, vous ne pouvez pas...

— Ma foi de Dieu! interrompit Vincent, c'est cette charmante petite cousine!

Et il lui passa cavalièrement la main sous le menton. Le gentilhomme s'était formé dans ses voyages.

Hélène se recula, offensée.

— Petite cousine, continua Vincent en joignant le geste à la parole, on m'a chargé de vous embrasser sur les deux joues... Hé! il ne faut pas vous fâcher. C'est ce cher François qui m'a chargé de cela, petite cousine.

— Vous avez vu François? s'écria Hélène, qui se rapprocha vivement.

— Sans doute, nous causerons de lui; mais j'ai un message...

Hélène était devenue rêveuse, depuis bien longtemps François ne lui écrivait plus. Que faisait-il à Rennes?

— Peut-être pourra-t-il me dire s'il se souvient de moi, pensait-elle en baissant les yeux.

Vincent profita du moment et entra dans la

chambre du maître-bourgeois. Hélène ne put que le suivre. M. Gérard s'était dressé sur son séant à la vue de Vincent. Il était d'une pâleur livide. Ses blessures et sa maladie l'avaient vieilli de dix ans. D'un geste, il ordonna à sa fille de sortir.

— Eh bien! cousin? commença gaillardement le gentilhomme.

M. Gérard l'arrêta en lui montrant la porte. Vincent comprit et tira le verrou.

— M. de la Foliays, dit alors le vieillard d'une voix creuse, vous êtes venu contempler votre ouvrage.

Vincent ne répondit pas d'abord. L'aspect de cet homme qui, penche sur sa tombe, lui reprochait sa mort, le déconcerta. Il tira machinalement la lettre de François et la posa sur la table de nuit.

— Lui aussi ! s'écria douloureusement M. Gérard après avoir parcouru la lettre.

Vincent, vous êtes le mauvais génie de ma maison !

Celui-ci baissait la tête avec embarras. Un instant il fut tenté de battre en retraite, mais le silence qui suivit lui donna le temps de se reconnaître. Ayant perdu plutôt que mangé les sommes envoyées par son cousin, il n'en savait pas le compte. Pourtant la fortune de ce dernier n'était pas de celles qui se dissipent en deux années : M. de Pelhédou devait être en état de faire un dernier effort.

— Mon cousin, reprit Vincent, je n'ai rien proposé que de raisonnable.

— Vous m'avez ruiné, Vincent, dit le vieillard. Je vous demande pitié pour mon honneur !

— Son honneur ! pensa le gentilhomme. Sa médaille, je pense ! Toujours son idée fixe ! A moins qu'il n'y ait des bourgeois dans l'autre

monde, il s'ennuiera déplorablement pendant l'éternité.

Puis, la discussion lui rendant une partie de son impertinence, il poursuivit en se jetant dans une bergère.

— Monsieur de Pelhédou, nous aurions dû songer plus tôt à ce voyage d'Amérique,peut-être; mieux vaut tard que jamais... Vrai,mon cousin, si je fais fortune, je veux vous rendre ce que vous m'avez... avancé.

Le bourgeois le regardait d'un œil morne.

— Je suis ruiné, dit-il.

— A d'autres! mon cousin. Ce qui vous reste m'épargnerait une traversée d'outre-mer. Voyons!comptez-moi ces 10,000francs.

— Je suis ruiné... ruiné! répétait la voix monotone du vieillard.

— Il faut frapper le grand coup, pensa Vincent.— Mon cousin de Pelhédou, ajouta-t-il tout haut, vous me navrez,sur ma parole!

moi qui avais fait serment de devenir honnête homme, je vais me voir contraint de recommencer...

— Quoi? demanda vivement le bourgeois.

— Hé! ce que vous savez bien.

— Vous le feriez!

— Oui, sur ma foi de Dieu! cousin de Pelhédou.

Le vieillard tira lentement ses jambes décharnées de son lit. Ainsi debout et demi-nu, il ressemblait plutôt à un spectre qu'à un homme. Chancelant et s'appuyant aux meubles, il gagna une armoire en garde-robe située à l'extrémité de la chambre, et se mit en devoir de s'habiller.

Vincent le regardait faire avec stupéfaction.

— Veuillez vous remettre au lit, monsieur de Pelhédou, dit-il enfin. Au nom de Dieu...!

— Chut! dit le vieillard en étendant la main.

Quand il eut passé avec effort son étroit pantalon, il atteignit un flacon posé sur le rayon supérieur de l'armoire et but quelques gorgées. Après quoi il se redressa et fit un tour de chambre à pas plus fermes.

— Vincent, dit-il en serrant fortement le bras de celui-ci, n'avez-vous pas dit que vous recommenceriez ?

— Je pense que je l'ai dit, balbutia le campagnard. Cependant...

— Ne vous rétractez pas ! Ce soir, il part de Vitré une voiture...

— Monsieur de Pelhédou ! disait Vincent qui craignait un piège.

— Avez-vous peur ? continua le vieillard. Il n'y a pour gendarmes à Vitré que des recrues. Je sais cela, moi qui suis...

Il s'interrompit, et son regard, qui tout à l'heure brillait d'un feu extraordinaire, se baissa terne et glacé. Vincent respira ; mais

l'armurier reprit bientôt à voix basse et d'un ton plus calme :

— Écoutez ! la voiture vient de Rennes et s'est arrêtée, je ne sais pourquoi, à Vitré. Elle porte la recette de tout le département. C'est un hasard unique, Vincent ! 80,000 francs en écus de six livres !

— Hum ! fit le gentilhomme, c'est peu portatif.

— Et 50,000 francs en or, continua M. Gérard.

— 50,000 francs ! répéta Vincent. En or !

Le vieillard suivait d'un œil avide l'effet de sa tentation. Vincent, la respiration haletante, les mains fortement serrées, baissait la tête et semblait combattu.

— Si vous avez peur, dit le bourgeois, j'irai avec vous.

— Vous ! s'écria Vincent reculant de surprise.

Le vieillard sourit imperceptiblement.

— Nous partagerons, dit-il; et, reprenant son ton lamentable, il ajouta : — Je suis ruiné, Vincent, ruiné !

Ce dernier l'observait avec inquiétude. La pensée lui était venue que le transport seul pouvait le faire parler ainsi; mais M. Gérard était debout à côté de lui, droit et ferme. La fièvre semblait s'être évanouie comme par enchantement.

— Soit! dit alors Vincent. Cousin, nous irons ensemble. A quelle heure?

— Dès qu'il fera nuit, ma voiture vous attendra sous le château.

— J'y serai. A ce soir donc!

Vincent serra la main de son nouveau camarade, et sortit en chantonnant un refrain rennais. En traversant l'antichambre, il crut entrevoir Hélène qui disparaissait par la porte opposée.

IV.

Ceci s'était passé dans la matinée. M. Gérard, après le départ de Vincent, tomba dans un profond abattement. Il se coucha, dormit tout le jour d'un sommeil de plomb, et s'éveilla en sursaut pour regarder précipitam-

ment à sa montre. On était alors à la fin de juin; les soirées étaient longues. Le bourgeois, galvanisé par son inquiétude, reprit vie et ne put garder le lit plus longtemps. Dès sept heures, il ordonna d'atteler.

Jusque-là, Hélène n'avait rien dit. Quand Goton Leveau eut quitté la maison pour exécuter cet ordre étrange, la jeune femme se jeta aux genoux du bourgeois.

— Mon père, dit-elle, au nom du ciel, ne faites pas cela!

M. Gérard la regarda d'un œil étonné.

— J'étais là, reprit Hélène en montrant la porte. J'ai tout entendu.

— Tout? répéta le vieillard qui repassa le seuil aussitôt.

Il ferma la porte et ajouta :

— Et qu'avez-vous entendu, Hélène?

— Il m'a semblé... ô mon père! Restez, pour que je voie que je me suis trompée.

— Répondez ! dit sévèrement M. Gérard..

— J'ai entendu. C'est une affreuse méprise peut-être. Vous allez sur la route attendre une voiture... la nuit... et vous avez parlé de 50,000 francs.

Le bourgeois sourit avec calme.

— Enfant, dit-il. Et vous avez conclu?... C'est là une leçon sévère, Hélène. A l'avenir, modérez, croyez-moi, la curiosité de votre sexe.

— Hélas ! mon père, reprit la jeune femme il y a encore autre chose. Pendant votre maladie...

Elle allait parler sans doute de ces paroles mystérieuses qui revenaient si souvent à sa mémoire. Une honte respectueuse la retint.

— Écoutez, Hélène, dit le bourgeois en s'enveloppant dans son petit manteau pour sortir; je devrais par mon silence punir votre indiscrétion, mais j'ai pitié de vos folles in-

quiétudes. Il s'agit d'un dépôt de 50,000 fr. à moi confié par mon cousin de la Foliays, et laissé à Pelhédou. Nous allons le chercher ensemble. De là nous regagnerons la route, afin d'attendre la voiture. Vincent part ce soir pour un grand voyage.

Hélène n'eut rien à répondre, mais elle n'était point persuadée.

— Et maintenant, ma fille, continua le bourgeois, vous allez fermer la maison. Je serai de retour demain dans la matinée.

Ayant atteint le porche en parlant ainsi, il déposa un baiser sur le front d'Hélène et monta dans la carriole.

Vincent l'attendait au rendez-vous. M. Gérard céda les rênes, et la petite voiture descendit au grand trot la route de Brest. Une fois les dernières maisons dépassées, ils prirent un chemin de traverse, tournèrent la ville et se dirigèrent vers Pelhédou. Le château était

distant d'une grande lieue. Pendant toute la route, les deux complices gardèrent le silence. Vincent songeait, pour se donner du cœur, que toute trahison était impossible ; à quoi bon tendre un piège à l'homme qu'on a sauvé naguère au prix de sa fortune entière ; Les lois vitréennes n'avaient point changé ; sa prise serait le signal de la déchéance du maître-bourgeois. Et pourtant il tremblait, le hardi hobereau ; chaque buisson, projetant son ombre sur le grand chemin, lui semblait un émissaire du conseil. M. Gérard, au contraire, restait impassible sur son banc. Son visage était empreint d'une détermination calme et réfléchie.

Il descendit le premier dans la cour de Pelhédou, et, mettant le chapeau à la main, il dit avec une solennelle courtoisie :

— Soyez le bien-venu dans la maison de nos ancêtres communs, Vincent Gérard.

Celui-ci entra la tête basse. Le calme du vieillard lui ôtait son impertinence ; avec son impertinence s'évanouissait son audace accoutumée. M. Gérard alluma un flambeau. Vincent regarda autour de lui avec surprise. Tentures, meubles , tapis , ces magnificences qu'il avait admirées et enviées autrefois, tout avait disparu. Partout le vide, partout la nudité. Le bourgeois semblait ne pas prendre garde à l'étonnement de son cousin.

— Vincent Gérard, dit-il en passant le seuil de l'antichambre , voici la salle à manger. La table peut donner place à soixante-dix convives. J'espère que nous y viderons ensemble plus d'un verre avant notre mort.

Vincent ouvrit de grands yeux, cherchant la table et ne trouvant que le sol humide.

Le vieillard ne prenait pas garde. A mesure qu'il avançait dans le château, sa politesse devenait plus minutieuse, sa parole plus solen-

nelle. Il décrivait et montrait du doigt les meubles absents avec une sorte d'ostentation lugubre.

— Voici maintenant le salon d'honneur, reprit-il. Les meubles furent achetés par Jean de Pelhédou, bourgeois de Vitré, votre bisaïeul et le mien.

Et il levait le flambeau comme pour mieux eclairer les splendeurs de cette pièce dont il ne restait que les quatre murs.

— Les tentures, continua-t-il, furent l'œuvre de Renée Bertin, femme Gérard, deuxième épouse de Jean de Pelhédou. On en trouverait difficilement de plus belles. C'est l'avis des connaisseurs.

Vincent se sentait frissonner. Son esprit n'était pas de trempe à braver la myst'rieuse tristesse de cette scène. Il tâcha de se persuader que le vieillard était fou. Ce dernier poursui-

vit avec une lenteur glaciale en faisant le tour du salon:

— Ces portraits sont ceux de nos pères ; aucun d'eux n'a forfait à l'honneur ; dites comme moi : Paix à leur mémoire.

— Paix à leur mémoire, répéta docilement le gentilhomme.

Et il s'inclina devant les cadres imaginaires.

— Pelhédou, reprit complaisamment le vieillard, n'a pas été meublé en un jour. Feu ma mère avait coutume de dire que les tentures seules valaient plus de vingt mille livres. C'était là une orgueilleuse pensée, et cependant elles ont leur prix. Voyez !

Ils s'étaient arrêtés dans une pièce carrée, autrefois seconde salle de réception. Les suppôts de l'usurier de Fougères, en arrachant brutalement la tapisserie, avaient écorché les murailles. La lumière tombait d'aplomb sur

une longue crevasse déjà recouverte de toiles d'araignées.

— Voyez! répéta le vieillard avec emphase.

Vincent le suivait de pièce en pièce. Tous deux marchaient lentement et chapeau bas. M. Gérard ne faisait grace ni d'un fauteuil ni d'un portrait.

— Mon cousin, dit enfin le gentilhomme, que cette promenade fantastique fatiguait outre-mesure, ne nous reposerons-nous pas?

Le vieillard désigna d'un geste plein d'orgueil une multitude de places vides.

— Dieu merci, dit-il, les sièges ne manquent point à Pelhédou; mais poursuivons, s'il vous plaît, nous nous arrêterons dans ma chambre à coucher que voici.

Ils étaient en effet dans cette pièce, dévastée comme les précédentes.

— C'est ici, dit le bourgeois avec un sourire de satisfaction profonde, c'est ici que je me

repose de mes travaux, cousin. Ici, j'ai tout ce qu'il me faut sous la main. J'y viens quand je veux trouver le bonheur.

Le contraste etait déchirant entre les paroles du bourgeois et la réalité.

— Par grâce, monsieur de Pelhédou, s'écria Vincent sérieusement ėmu, finissons !

— Vous aurais-je offensé ? demanda le vieillard avec simplicité.

Vincent se mordit convulsivement la lèvre. Il était à la torture.

— S'il en est ainsi, ajouta gravement M. Gérard, je vous prie de recevoir mes excuses, mon cousin de la Foliays.

Il se tut, et Vincent n'eut garde d'ajouter une parole. Depuis son entrée au château, le gentilhomme pouvait mesurer la profondeur de l'abîme où il avait poussé ce malheureux vieillard. Vincent était un vaurien, mais non

pas tout à fait un méchant cœur. Il se repentait.

— Je lui donnerai les 50,000 francs, se disait-il, et je deviendrai ce que le diable voudra.

M.Gérard ouvrit une armoire enclavée dans le mur. Il en retira d'abord des bouteilles et des verres, puis deux fusils qu'il essuya soigneusement.

A la vue des bouteilles, Vincent, comme un coursier de bataille au son de la trompette, avait secoué toute tristesse. Il ouvrit la fenêtre, et se fit un siège du balcon.

M. Gérard s'était assis près de Vincent, et lui versait verre sur verre. Celui-ci, pour se remettre sans doute, avalait sans compter. Si les deux complices n'eussent pas été ainsi sérieusement occupés, l'un à verser, l'autre à boire, ils auraient pu remarquer une figure

à demi-cachée sous les lilas de la cour, et qui semblait les examiner curieusement.

Hélène n'avait pu maîtriser son inquiétude; prenant à pied la route directe de Pelhédou, elle était arrivée presque en même temps que la carriole. C'était chose hasardeuse qu'une course solitaire à travers les taillis, dans les environs de Vitré, les plus mal hantés qui soient en Bretagne, mais Hélène ne songeait point au danger. Il y avait dans cette jolie tête blonde aux contours enfantins une détermination virile. Elle soupçonnait un projet criminel, et la droiture de son cœur, augmentée encore par une éducation austère, lui commandait d'empêcher le crime; elle était venue pour cela. Si ses soupçons n'étaient pas fondés, elle resterait à l'écart, mais elle se jetterait entre le crime et son père, si, par malheur, elle avait deviné juste.

Le vin fit bientôt sur Vincent son effet

accoutumé; l'audace et l'insolence lui revinrent à la fois. Choquant à chaque instant son verre plein contre le verre vide de M. Gérard, il osa bientôt railler ce qui l'épouvantait tout à l'heure.

— A la santé des meubles, tentures, tapis et autres fantômes de Pelhédou! s'écria-t-il enfin en riant à gorge déployée.

Son ivresse naissante l'empêcha seule d'apercevoir l'éclair haineux qui brilla subitement dans l'œil du maître-bourgeois. Ce dernier fit sur lui-même un violent effort. Se versant pour la première fois pleine rasade, il s'inclina cérémonieusement et but.

— Pelhédou, dit alors Vincent avec effusion, si vous m'eussiez gardé rancune pour ces maudites vieilleries que je vous ai forcé de vendre, à ce qu'il paraît, ma foi de Dieu! j'aurais été contrarié on ne peut plus; car vous êtes un vertueux cousin, Pelhédou!

Et tous deux se serrèrent cordialement la main.

— A l'œuvre, maintenant! dit le vieillard.

Il y avait encore une demi-lieue de Pelhédou à la grande route; mais Vincent fouettait à tour de bras; le pauvre cheval galopait autant qu'il était en lui, et la carriole, menaçant ruine à chaque cahot, arriva en quelques minutes au lieu choisi.

C'était un de ces *bons endroits* si communs en Bretagne. La grande route passait, boueuse et défoncée, entre deux taillis impénétrables. En arrière, du côté de Vitré, une colline abrupte; en avant, une côte plus abrupte encore; entre les deux montées, un vallon juste assez large pour servir de lit à un mince filet d'eau. Dans ce ravin désert et profondément encaissé, tous les bruits devaient si perdre. Répercutés à l'infini, mais concentrés par les deux rampes symétriques, les cris de

détresse s'en allaient tout droit au ciel. Aussi le pont de la Vresche faisait-il à lui seul tous les frais des lugubres récits des veillées vitréennes.

Quand arrivèrent les deux complices, un bruit lointain de chaînes et de roues annonçait l'approche de la voiture. Celle-ci, en effet, escortée de deux gendarmes, descendait la côte au galop. Vincent voulait se placer à la tête du pont, le vin de Pelhédou lui donnait une vaillance chevaleresque. M. Gérard, lui arrachant les rênes, fit rentrer la voiture dans le taillis. Tous deux alors sautèrent sur le fossé.

La lourde machine fit retentir les pavés du pont. Vincent s'était mis à l'affût derrière une souche; M. Gérard armait silencieusement son fusil. Tout à coup une idée vint à ce dernier; il toucha le bras de Vincent, qui déjà mettait en joue, et lui dit à voix basse :

— Combien me demande François ?

— Au diable ! grommela le gentilhomme en se dégageant brusquement, vous allez me faire manquer...

— Combien ?... dites, dites ! répéta le vieillard.

— Ma foi de Dieu ! je n'en sais rien... mille écus, je pense.

— Merci.

Deux coups de feu partirent en même temps. Celui de Vincent, qui était un remarquable tireur, abattit le postillon. Celui de M. Gérard jeta Vincent mort à ses pieds.

En un instant la voiture fut vide, les voyageurs se dispersèrent. Les deux gendarmes d'escorte, recrues nouvelles, firent une décharge au hasard et tournèrent bride. M. Gérard alla ouvrir la caisse. Il prit mille écus, ni plus ni moins. François devait cette somme à Rennes, et les dettes non payées étaient un

cas de déchéance. Jamais la pensée du maître-bourgeois n'était autre. Comme il retournait vers la carriole, il vit une forme blanche se dresser au dessus du corps de Vincent, puis s'affaisser à la même place. En approchant, il trouva Hélène évanouie.

La jeune femme était arrivée trop tard. Quand la carriole avait quitté Pelhédou, Hélène s'était hardiment élancée sur la saillie de l'arrière-train, et avait réussi à s'y cramponner. Mais la route était difficile ; Vincent faisait galoper le cheval quand même. Dans l'un de ces cahots qui disloquaient la pauvre charrette, Hélène, lâchant prise, était tombée sur le chemin. Quand elle se releva, étourdie par sa chute, la carriole était hors de vue. La jeune femme, désolée, se mit à courir au hasard. Les coups de fusil la guidèrent ; elle arriva sur le lieu de la scène pour heurter le cadavre de Vincent. Alors les paroles échap-

pées au vieillard durant son délire résonnèrent aux oreilles d'Hélène. La menace était accomplie; François avait pour père un assassin.

M. Gérard traîna péniblement le corps de Vincent jusque sous la voiture, afin que son cousin, mort parmi les voyageurs, ne fût point considéré lui-même comme un assassin. Puis, sa force toute factice et résultat du désespoir commençant à l'abandonner, il plaça Hélène dans la carriole et se coucha près d'elle. Le cheval prit, suivant son habitude, le chemin de Vitré.

V.

Le lendemain, la ville était en émoi. On racontait tout haut le vol de la nuit précédente ; et tout bas, chose inouïe dans les fastes vitréens, on accusait un bourgeois de s'en être rendu coupable.

L'œuvre patiente de Goton Leveau avait enfin porté son fruit. Moitié par mauvais vouloir, moitié par intempérance de langue, imprudence et sottise, la vieille femme avait tant inventé, conjecturé, deviné, qu'elle avait fini par faire de M. Gérard un véritable machinateur de scélératesses. Que l'armurier fût ou non coupable, il était de la dignité du corps des bourgeois de mettre un terme au scandale public. En pleine assemblée, un membre demanda donc la mise en accusation immédiate de M. Gérard. Cette motion fut unanimement repoussée, mais le conseil décida qu'une députation serait envoyée au maître-bourgeois, afin qu'il eût à demander lui-même une enquête. C'était la même chose sous une autre forme; seulement, cette pudeur pleine d'égards doit nous donner une haute idée de la délicatesse vitréenne.

M. Gérard déposa sa médaille de maître

entre les mains de la députation. Redevenu simple bourgeois par sa volonté, il voulut être jugé dès le lendemain. Hélène et Goton Leveau devaient être appelées en témoignage.

Le vieillard avait prévu tout cela; ses mesures étaient prises en conséquence. Après qu'il eut quitté le pont de la Vresche avec Hélène, cette dernière reprit lentement ses sens. Pendant toute la route il ne fut pas dit une parole; le père et la fille avaient pourtant la même pensée. Hélène prévoyait la mise en accusation de son père. Une présomption vague, suspendue par la maladie du vieillard, pesait toujours sur lui. L'évènement de cette nuit allait donner aux soupçons une force nouvelle. Quel devait être son rôle à elle dans cette solennelle enquête où son témoignage serait invoqué le premier? Sa droiture presque puritaine se révoltait à l'idée d'un mensonge, dût ce mensonge sauver l'honneur du

père de François. Et pourtant ce nom plaidait bien éloquemment dans son cœur.

M. Gérard songeait aussi à son jugement. Il mettait en balance l'austère droiture d'Hélène avec son amour pour François, et il mesurait froidement le danger. Après tant de sacrifices accomplis dans un but unique, après un meurtre auquel ne l'avait point poussé la vengeance, mais ce qu'il regardait comme la plus absolue des nécessités, le vieillard allait se trouver en face d'une crise suprême. Hélène seule pouvait le sauver, en éclaircissant par son témoignage le voile qui couvrait sa vie depuis quelques semaines. Il n'était question, en effet, dans cette cause, ni de vol ni d'assassinat. Cette accusation était écartée d'avance par l'incompétence du conseil. Un bourgeois de Vitré était un homme public qui devait agir au grand jour; M. Gérard avait caché sa vie; il s'agissait d'expliquer une série d'actes

en dehors des habitudes sénatoriales, actes pouvant donner matière à un soupçon de forfaiture. Une déchéance prononcée, les témoignages entendus pendant l'enquête, pouvaient donner l'éveil et entraîner la mise en accusation de l'armurier devant les tribunaux ordinaires; mais ceci est en dehors de l'institution et de notre sujet.

A peine arrivé, après avoir subi les regards insolemment curieux de Goton, M. Gérard prit Hélène par la main et la fit entrer dans son sanctuaire. La jeune femme tomba sur un siége. Le bourgeois, qui avait eu le temps de méditer son rôle pendant la route, se plaça debout devant elle. Il resta ainsi quelques minutes, les bras croisés, absorbé en apparence par de douloureuses réflexions.

— Hélène, dit-il enfin avec effort, je suis un criminel.

Un sanglot convulsif souleva la poitrine

de la jeune femme, qui joignit les mains en silence.

— Cet homme, continua le vieillard, m'avait fait tant de mal !

Et il raconta sa ruine, la dévastation de Pelhédou, qu'Hélène ignorait encore. — Tout cela n'était rien, reprit-il. Dieu m'est témoin qu'après avoir fait tout ce qu'il était en moi pour repousser cette déchéance, tache terrible à mon front de vieillard, ma fille! je l'eusse acceptée avec résignation, comme un châtiment du ciel pour mes fautes. Mais il fallait sauver François !

— François ? s'écria Hélène avec surprise.

— François, que cet homme a guidé depuis deux ans dans les sentiers du vice, ma pauvre enfant ; François, qu'il allait achever de perdre !

Hélène eut un mouvement d'invincible dé-

goût. Elle crut que ce père accusait faussement son fils pour se disculper lui-même.

— C'était pour le sauver? dit-elle avec lenteur.

Le moment était décisif ; M. Gérard se sentait là devant son véritable juge. Baissant les yeux sous le regard d'Hélène, qui semblait vouloir descendre jusqu'au fond de sa conscience, il répondit avec une feinte candeur :

— Et pour qui donc, ma fille ?

Un sourire plein d'une douloureuse amertume erra sur les lèvres de la jeune femme.

— Monsieur, dit-elle, cet argent que vous avez pris, était-ce pour le sauver ?

Le bourgeois souleva les trois sacs et les posa sur la table.

— Il y avait 50,000 francs en or dans la voiture, dit-il.

Et il tendit ouverte la lettre de François.

— Trois mille francs! s'écria Hélène avec

agitation ; il demande trois mille francs? et vous n'avez pris que cette somme... et il parle de fautes, de mauvais conseils... Oh! c'était donc pour lui!

Elle regardait la lettre d'un air égaré ; un violent combat se livrait dans son cœur. Tout à coup elle se leva.

— Monsieur, dit-elle d'une voix basse mais ferme, que faudra-t-il dire à vos juges?

Le vieillard n'était pas préparé. Son masque faillit tomber à cette brusque réussite.

— Il faudra dire... s'écria-t-il vivement; mais, se reprenant aussitôt, il ajouta : — Ma pauvre enfant, je ne comptais point vous parler de cela. Après la sentence du conseil viendra sans doute celle des tribunaux, qui me délivrera d'une vie désormais bien amère ; et pourtant... je voudrais éviter à mon fils...

— Que faudra-t-il dire? demanda encore Hélène.

— Que vous m'avez suivi dans toutes mes excursions nocturnes, mon enfant. Ils vous croiront... Eh ! qui soupçonnerait un père, gardé contre le mal par l'épouse de son fils ?

Hélène s'inclina avec un morne respect et sortit.

Le vieillard, resté seul, s'agenouilla. Il mit la main sur son cœur comme pour en contenir les battements précipités.

— Mon Dieu ! criait-il d'une voix étouffée, vous avez eu pitié de moi.

Bien que les formes et coutumes des bourgeois de Vitré, constitués en cour de justice pour juger un de leurs pairs, soient chose curieuse et bizarre, nous les passerons sous silence, pressé d'arriver à un dénouement en partie prévu.

M. Gérard comparut le lendemain devant le conseil. L'immense majorité désirait le trouver innocent. L'institution, encore dans

toute sa force, avait à redouter l'invasion des idées contemporaines; il fallait, pour qu'elle pût résister à ce choc, la conserver forte comme elle était, et pure de toute souillure.

Le vieillard répondit avec calme aux questions préliminaires; à celles qui entamèrent le fond il répondit avec une sorte de dédain.

Goton Leveau suivit dans sa déposition son naïf système de perfidie.

On fit venir Hélène; la jeune femme était pâle. Ce fut d'une voix brisée qu'elle répondit aux questions du bourgeois remplissant les fonctions de maître. Sa déposition fit courir un murmure de satisfaction parmi les membres du conseil. Elle déchargeait complètement M. Gérard de Pelhédou.

— Eh! Dieu! s'écria Goton, la jeune maîtresse en a menti, sauf respect! Le bourgeois partait seul, toujours seul, et dame Hélène a

souvent passé les nuits à répandre des larmes en l'attendant.

— Hélène de Pelhédou, demanda le président, avez-vous dit la vérité?

Hélène fit un signe de tête affirmatif.

— Vous êtes fille de bourgeois; jurez sur la mémoire de votre père.

Deux larmes jaillirent des yeux de la jeune femme, qui répondit pourtant d'une voix intelligible :

— Sur la mémoire de mon père, je le jure.

—Béni Dieu! s'écria Goton, mentir par la mémoire de son père mort!

— Messieurs mes frères, dit le président, Marguerite Leveau est servante; Hélène Gérard est dame et fille de bourgeois. Choisissez, et jugez dans vos consciences.

Tous les bourgeois, sans exception, se levèrent et déclarèrent M. Gérard non coupable. Les uns quittèrent leurs places pour ve-

nir le saluer, tandis que d'autres débarrassaient le fauteuil magistral du voile noir qui l'avait couvert durant la séance.

L'armurier, les écartant avec hauteur, alla prendre sa médaille d'or, déposée au pied d'un Christ qui s'élevait au dessus de l'estrade.

De là, dominant ses collègues comme du haut d'une tribune :

— Je garde cet emblême, que le mauvais vouloir n'a pu m'ôter, dit-il, mais je ne m'assoirai parmi vous que le jour où des excuses publiques me seront faites au nom de la ville de Vitré.

A ces mots il quitta le conseil à pas lents et la tête haute.

Hélène s'était retirée de suite après sa déposition. Quand M. Gérard arriva près de sa maison, il trouva la jeune femme sous le porche ; elle tenait un paquet à la main.

— Où allez-vous, ma fille? dit-il avec surprise.

— Je vais à Rennes rejoindre mon mari.

M. Gérard poussa un profond soupir.

— Hélène, dit-il, je suis vieux; restez, je vous en prie.

— Je ne puis.

— Vous ne pouvez! dit le vieillard à voix basse. Vous ne voulez pas demeurer sous mon toit parce que... Allez, ma fille; je n'ai pas le droit de vous retenir, et je vous donne ma bénédiction.

Involontairement, Hélène fit un pas en arrière.

— Oh! mon Dieu! s'écria M. Gérard avec angoisse.

Et il courba la tête sous ce suprême affront.

La jeune femme eut compassion. Elle

s'agenouilla et prit la main du vieillard qu'elle brisa en disant :

— Je prierai pour vous, mon père.

Puis elle s'éloigna rapidement.

Une fois dans son sanctuaire, M. Gérard s'enferma suivant son habitude. Longtemps il resta immobile et comme accablé. Enfin, il dit d'une voix sourde :

— Fortune, famille... jusqu'au repos de ma conscience, j'ai tout perdu !

Alors il se dressa lentement de toute sa hauteur. Son œil brillait maintenant d'un enthousiasme extraordinaire.

— Mais tu me restes, toi ! s'écria-t-il.

Et il tira de son sein un objet qu'il porta passionnément à ses lèvres.

C'était sa médaille de maître des bourgeois de Vitré.

Bien longtemps après, vers l'an 1825, une famille nombreuse débarquait à Lorient, de

retour d'un voyage aux Indes. Le père était un homme de quarante ans ; la femme à peu près du même âge, belle encore, portait sur sa physionomie le cachet d'une intelligence calme et pleine de fermeté.

C'était François Gérard de Pelhédou et sa femme Hélène. Cette dernière était arrivée à Rennes autrefois, comme elle était partie de Vitré, à pied, et son petit paquet à la main. Elle avait arraché François à la vie basse et misérable qu'il menait depuis le départ de Vincent, et tous deux, avec une faible somme, produit de la vente des modestes bijoux d'Hélène, étaient passés en Amérique. La jeune femme avait religieusement gardé le secret du bourgeois. En Amérique, son esprit hardi et fécond suppléa à l'insuffisance apathique du Vitréen. Ils revenaient en France avec une honnête fortune.

Dans l'intervalle, M. Gérard était mort

bourgeois et maître-bourgeois. Hélène put consentir à revoir sa ville natale.

Pour Goton Leveau, tout nous porte à croire qu'elle vit encore. A part certains oiseaux de proie, c'est parmi les vieilles femmes inutiles et méchantes qu'on remarque les exemples les plus effrayants de longévité.

LA GEMMA.

I.

L'ATELIER.

L'atelier de maître Simon Vouet, peintre de Sa Majesté le roi Louis XIII, était situé à l'angle de la rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, en face du Louvre. Cet habile et opulent artiste occupait seul une vaste maison.

Rarement il travaillait avec ses élèves ; un atelier secret cachait les œuvres du peintre à la mode, jusqu'au moment où il lui plaisait de les livrer à la publicité. A cause de ce mystère, on s'occupait beaucoup du réduit inconnu. Les uns disaient que maître Vouet avait là une galerie entière de tableaux sublimes, et tous dûs à son pinceau d'une merveilleuse fécondité ; d'autres, connaissant mieux le peintre, qui se faisait paresseux en vieillissant, prétendaient que sa retraite ne cachait nulle œuvre précieuse, mais bien d'immenses trésors acquis à Rome sous le pape Urbain VIII, et en Orient à la cour du Grand-Turc ; d'autres enfin, — des envieux, sans doute, — affirmaient qu'il passait là des heures de molle et luxurieuse oisiveté, au milieu d'un essaim de femmes charmantes. Selon ces derniers, maître Vouet avait rapporté de Constantino-

ple des mœurs qui n'étaient point celles d'un chrétien.

De tous ces on-dit le premier peintre du roi ne s'inquiétait point. Sa vogue croissait de jour en jour ; il ne pouvait suffire aux commandes qui pleuvaient sur lui et se résolvaient en un torrent de beaux écus, enflant ses coffres sans relâche.

En janvier 1637 surtout, les seigneurs de la cour semblèrent s'être donné le mot. Tous venaient chez maître Vouet, qui pour faire décorer ses galeries, qui la chapelle de son manoir, qui le salon d'apparat de son hôtel. Il y avait foule à la porte du vieux peintre qui ne savait en vérité auquel entendre. De leur côté, le roi et le cardinal-ministre s'impatientaient fort de voir des travaux commandés depuis longtemps rester en arrière. La cour payait bien alors, et elle voulait être servie de même.

Aussi, dans ces jours de grande presse, il fallait voir l'atelier de maître Simon encombré d'élèves et de modèles. Il y avait là un tumulte,une ardeur...;il y avait aussi une largeur de proportions, un luxe d'ornements dont aucun atelier moderne ne peut certes donner une idée. C'était une vaste pièce régnant, comme une terrasse, sur toute l'étendue de la maison dont elle formait à elle seule le dernier étage. Elle était éclairée du haut par un vitrage à demeure, latéralement par huit croisées, ouvertes deux à deux, dans les quatre directions cardinales. Dans cette salle magnifique, le jour s'épandait à flots. Pas un recoin qui restât obscur; pas un objet qui ne fût inondé de lumière.

Les élèves de maître Vouet étaient disposés dans un certain ordre; chacun travaillait à une tâche déterminée ; la plupart peignaient isolément, mais quelquefois aussi deux ou

trois se réunissaient sur la même œuvre. Il y avait même, près de l'entrée, un gigantesque tableau d'église qui occupait quatre pinceaux à la fois : tandis que deux élèves achevaient les plans inférieurs, deux autres, guindés sur un échafaudage, prodiguaient le blanc et l'outre-mer, afin de badigeonner un ciel qui avait bien deux toises d'étendue.

Et, tout en travaillant, ces trente ou quarante peintres, très jeunes pour la plupart, causaient, riaient, médisaient, de manière à rendre sourd un profane. On était étourdi par un feu croisé de pointes, de lazzis, qui ne se ralentissait guère, pas même lorsque la large porte, grinçant sur ses gonds neufs, annonçait l'arrivée d'un visiteur. En l'atelier de maître Vouet régnait liberté entière. Comme ses élèves formaient la meilleure partie de son revenu, il n'avait garde de les chagriner. On

travaille mieux et plus vite quand on a le cœur content.

Au moment où nous introduisons le lecteur, il se faisait dans l'atelier une sorte de silence comparatif. Une grande discussion venait d'avoir lieu entre les principaux élèves touchant un tableau commandé au premier peintre du roi par un noble de Venise. Maître Vouet n'avait chargé personne de cette tâche, ce qui étonnait grandement tout le monde. Plutôt que de penser qu'il voulût s'en charger lui-même, la plupart concluaient que la commande avait été refusée. La discussion avait été si chaude qu'un temps de repos était devenu nécessaire.

Mais cet état anormal ne pouvait se prolonger. Bientôt, en effet, un tout jeune homme, à la physionomie hardie et railleuse, déposa palette et pinceau, et se mit à parcourir du regard les toiles de ses camarades.

— Pierre, mon ami, cria-t-il tout à coup d'un bout à l'autre de la salle, je connais ton Ponce-Pilate ; il acheta l'an dernier une charge d'huissier à vergue près le parlement de Grenoble, qui est ma ville natale.

Une douzaine de têtes se tournèrent vers un grand tableau représentant une scène de la Passion, et devant lequel s'escrimait Pierre Mignard.

— Et ton centurion, continua l'enfant, ressemble comme deux têtes de l'Albane à maître Hugues Maltravers, mon hôte, hallebardier de la paroisse Saint-André-des-Arts.

Un éclat de rire s'éleva, Jean Herbert de Beaulieu, ou mieux *Petit-Jean*, était le Zoïle de l'atelier. Il travaillait peu et mal ; mais, intrépide parleur et doué du discernement le plus fin, il s'était emparé du fouet de la critique et s'en servait à tort et à travers au gré de sa bile capricieuse. Mignard répondit à son apostrophe

par un sourire contraint ; il savait que, contre un tel adversaire, c'eût été grande fortune d'avoir le dernier mot.

— A un autre ta morsure, Jean, petit serpent ! dit un grand et beau jeune homme, vêtu avec une recherche théâtrale et qui semblait dominer de fait toute cette populace de jeunes peintres.

— Ho ! ho ! maître Lebrun a-t-il appétit de critique ?

Le grand jeune homme se redressa dédaigneusement. Fermant l'œil à demi, il parcourut d'un regard satisfait le tableau qu'il était en train d'achever et ne répondit point.

— C'est fort beau et noble, en vérité, maître Lebrun, reprit Petit-Jean avec une apparence de bonhomie. Foin de l'ami Pierre, qui fait Juifs et Romains sur le patron de nos seigneurs les bourgeois de Paris ! Vous, c'est autre chose ; à la bonne heure !... Voici une

Marianne qu'on dirait copiée sur la *Toulousaine*, cette belle et pudique personne qui danse sur la corde raide, dans un costume qu'il serait mal-séant de décrire... Hérode aussi est galamment dessiné. Tudieu! quelle pose de maître en fait d'armes! Quant à la tête de saint Jean-Baptiste... Mais tout est beau, maître Lebrun, et vous en êtes plus persuadé que moi. Ce pauvre Eustache, qui est là près de vous, doit se mourir d'envie à contempler si noble ouvrage!

Celui qu'on nommait ainsi ne fit pas un mouvement : on aurait pu croire qu'il n'avait point pris garde à l'attaque directe de Petit-Jean, si une rougeur subite n'eût empourpré sa joue pâle et maladive. Il se courba davantage sur son œuvre et travailla avec une nouvelle ardeur.

— Fi! Petit-Jean! dit superbement Lebrun qui avait pris fort au sérieux tout ce qui lui

était personnel dans la harangue de l'enfant, — on perd sa raillerie à s'attaquer si bas, mon ami !

La raillerie, si tant est que Petit-Jean eût voulu railler un autre que Lebrun, se faisait insulte grossière en passant par la bouche de ce dernier, grand artiste, mais aveuglé, abruti, pour ainsi dire, par un orgueil qui ne connaissait point de bornes.

Eustache Lesueur ne répondit point encore pourtant. Il tourna sur Lebrun son regard plein de tristesse et de timide reproche, puis il continua de peindre en silence.

Petit-Jean et Mignard s'approchèrent en même temps de lui.

— Eustache, dit l'enfant dont la voix était maintenant sérieuse, — maître Lebrun s'est mépris comme toujours. Dieu me garde de railler ! .

— Arrière, serpent! interrompit Mignard en le repoussant.

Puis, prenant la main de Lesueur, il ajouta :

— Ami, veux-tu que je le châtie?

Il entendait parler de Petit-Jean et n'eût point été fâché de se venger ainsi des sarcasmes journaliers de l'enfant.

Eustache pressa la main de Mignard avec reconnaissance.

— A quoi bon? dit-il, pensant qu'il s'agissait de Lebrun. — Ne sais-je pas que je n'ai ici d'autre ami que toi, Pierre?... S'il parle ainsi, c'est que, dans son orgueil, il se croit fort au dessus de moi.

Il allait continuer, mais il vit le regard de Pierre parcourir insoucieusement son travail, puis se fixer avec envie sur l'œuvre de Lebrun. Il comprit et courba la tête.

— Toi aussi, tu le crois, murmura-t-il

d'une voix brisée; toi, tout le monde... et moi-même quelquefois.

— C'est un généreux compagnon que ce Pierre Mignard! se disaient à la ronde les élèves de maître Vouet.

Pierre les entendit et regagna son chevalet, tout fier d'avoir donné une preuve éclatante de sa magnanimité.

— Dieu et la Vierge que je prie chaque jour, se disait Eustache avec désespoir, n'auront-ils donc point pitié !

Petit-Jean était resté à peu de distance, sérieusement repentant d'avoir blessé, par son étourderie, ce pauvre jeune homme, objet des lâches attaques des faibles et de l'insultante commisération des forts. Pour Lebrun, il laissait errer négligemment son pinceau sur la toile, oublieux du mal qu'il venait de faire, et presque honteux de s'être occupé un instant d'un autre que lui-même.

Charles Lebrun était alors, dans l'opinion de tous ses confrères et de maître Vouet, le meilleur élève de l'atelier. Dans son opinion à lui, il était le premier peintre du monde. Après Lebrun, la voix générale plaçait Pierre Mignard ; pour Lesueur, il n'avait pas même de rang. Admis par charité chez Simon Vouet, il travaillait sans relâche, et passait néanmoins pour un élève du plus douteux avenir. Il possédait bien une certaine habileté de dessin, une admirable entente de la disposition et des draperies, mais ses figures ne vivaient point. Mignard, Lebrun ou même des élèves de moindre mérite, étaient obligés de retoucher tous ses tableaux qui, en sortant de ses mains, ressembaient, au dire de maître Vouet, à des groupes d'académies estompées d'après la bosse.

L'heure du travail était passée ; l'atelier se fit graduellement désert, et bientôt Eustache

resta seul avec Mignard.Ce dernier, quoi qu'il fît, ne put l'entraîner à sortir avec lui. Eustache voulait profiter des derniers rayons du soleil pour étudier encore.

— Puisque Dieu m'a donné moins d'intelligence, disait-il avec une tristesse profonde, je dois travailler davantage. Peut-être bénira-t-il enfin mes efforts.

A peine Mignard fut-il parti à son tour, qu'Eustache, demeuré seul , releva la tête comme un homme harassé de contrainte qui se retrouve enfin en liberté. Il dérangea son tableau, et, derrière, prit une petite toile qu'il contempla longtemps avec attention.

Bien que la tendance des élèves de Vouet n'ait point été une, on peut dire que, dans leurs différents styles, on trouve plus particulièrement l'héritage de l'école des Carrache, comme, au contraire, chez le Dominicain et Poussin, on reconnaît les inspirations puisées

dans l'étude de Raphaël. Plusieurs même, encouragés par les secrètes sympathies de maître Vouet, suivirent les errements de Michel-Ange, de Caravage, continué alors par Valentin. Lesueur était bien faible pour aller contre cette unanimité; aussi attendait-il avec grande impatience les rares instants où il pouvait travailler seul. Alors, il s'efforçait d'imiter les beaux modèles de l'ancienne école romaine; il évoquait Raphaël, son idole, et, sans conseil qui le guidât, sans encouragements d'ami, il continuait avec une persévérance infatigable cette étude que contrariaient ses travaux de chaque jour.

La petite toile qu'il contempla quelque temps en silence semblait une copie de bas-relief antique, tant il y avait de grâce inimitable dans les contours, de largeur et de simplicité dans les draperies. Il la plaça sur son chevalet et se mit à travailler avec ardeur.

— O Raphaël ! murmurait-il de temps à autre, où as-tu enfoui ton génie?

Puis, joignant les mains et interrompant tout à coup son travail :

— Mon Dieu! s'écria-t-il avec passion, faites que je voie Rome! La vie est là pour moi.... Rome!

Une porte opposée à l'entrée principale roula sans bruit sur ses gonds, et un homme d'une cinquantaine d'années, à la mine bénigne, entra doucement dans l'atelier. Il passa l'une après l'autre en revue toutes les œuvres commencées, en manifestant par des signes muets sa satisfaction ou son mécontentement. Arrivé devant le tableau de Lebrun, il s'arrêta.

— Bien, Charles, bien! murmura-t-il. Je revis en toi, mon enfant; d'autant que je signe tes œuvres .. comme toutes celles de mes

élèves bien-aimés... celles qui en valent la peine, au moins.

Il se croyait seul et se frottait les mains en riant d'un petit rire béat. Lesueur, de son côté, n'avait point pris garde à l'entrée de maître Vouet. Quand ce dernier quitta le tableau de Lebrun, il reconnut avec étonnement qu'il avait parlé devant témoin. Mais son sourcil eut à peine le temps de se froncer à demi.

— Ce n'est qu'Eustache, murmura-t-il en reprenant toute sa sécurité première. — Pauvre enfant !

Et il s'approcha sur la pointe des pieds, afin de regarder par dessus l'épaule de son élève. Tout à coup il recula, et une exclamation de surprise lui échappa. Eustache, tiré de sa préoccupation par le bruit, se leva effrayé.

— Maître, dit-il en essayant de cacher mal-

adroitement son travail, je mettais la dernière main...

Mais Vouet l'interrompit, et, saisissant la petite toile, il tomba, tout en l'examinant, dans une profonde rêverie.

Eustache demeurait tremblant et décontenancé. Il savait que, dans l'atelier de maître Vouet, il était permis de travailler seulement pour le compte de maître Vouet lui-même.

— Maître... voulut-il dire encore.

Vouet l'interrompit d'un nouveau geste et continua son examen. Quand il eut considéré le tableau jusque dans ses moindres détails, il jeta sur Eustache un regard de profond étonnement.

— Est-ce toi qui as fait cela? dit-il.

Eustache s'inclina.

— Où as-tu trouvé le modèle?

— Ici, dit Eustache en montrant son cœur.

Un sourire d'incrédulité parut sur la lèvre de maître Vouet.

— Impossible! dit-il à part lui. Et pourtant... Dis vrai, Eustache; n'est-ce point une copie?

— Ce n'est point une copie.

— En jurerais-tu?

— Sur mon salut, maître!

— Alors, enfant, s'écria Simon Vouet avec chaleur, que Dieu t'aide, et tu seras un grand peintre!

Eustache écoutait les yeux baissés, la poitrine haletante. Il se recueillait pour savourer mieux la première joie sans mélange qu'il eût goûtée dans la vie.

— Et pourtant il manque quelque chose, reprit le vieux peintre après un silence. Tout cela est merveilleusement disposé, le dessin

est correct, la couleur douce et harmonieuse... Mais, à coup sûr, il manque quelque chose.

— Maître, dit Lesueur, je le vois comme vous, et j'en perds courage. Depuis deux ans, je prie et je pleure; car Dieu a mis en moi ce qu'il faut pour faire un peintre, hors le feu créateur.

— Et pourquoi nous cacher cela ? demanda Vouet qui devenait plus paternel à mesure qu'il regardait mieux la toile de Lesueur.

— Oh! balbutia ce dernier rougissant et confus, maître Lebrun se serait moqué de moi.

Vouet sourit imperceptiblement.

— Maître Lebrun a beau railler, pensa-t-il, voici, je pense, son rival et son maître.

Puis il ajouta tout haut :

— Prie, Eustache, quand tu auras du loisir ; mais ne pleure plus, crois-moi ; cela fati-

gue la vue et gâte le travail. Nous finirons par faire quelque chose de toi, mon ami... va !

Maître Vouet mit la petite toile sous son bras et redescendit par l'escalier privé. Lesueur, l'âme soulagée, regagna son logis presque joyeux. Il avait donné l'œuvre chérie de ses heures de solitude pour un éloge. C'est là un marché d'or au début d'un grand artiste, car alors les œuvres se pressent en foule dans sa tête, et les éloges sont rares sur son chemin.

II.

L'APPARITION.

Le génie peut demeurer parfois à l'état latent durant de longues années, attendant une occasion de se révéler, une issue pour jaillir. Ce disant, nous ne prétendons en aucune façon avancer une vérité nouvelle. Dieu nous garde

d'ailleurs de nous compromettre avec le génie! C'est une chose ou un être bizarre et singulièrement fantasque qu'il ne faut point chercher à définir ou à analyser. Où prendre son *type*, comme disent nos moralistes au petit pied, parmi tant de variétés capricieuses et inconciliables? Certains poètes chantent au vent de la fortune; le malheur enroue leur voix. D'autres, qui chantèrent ayant faim, se turent dès que leur table fut servie. Albert Durer mettait, dit-on, soigneusement à profit ses migraines; un grand écrivain moderne utilise chacun de ses accès de fièvre, et lord Byron s'inspirait de son spleen britannique. Comment cela et pourquoi? Nous ne savons; chercher serait fatigant; trouver, inutile; et disserter, ennuyeux. Répétons seulement, ce qui est incontestable, que certaines intelligences recueillies, vastes, calmes, pouvant atteindre, dans leurs suaves produits, aux plus magnifiques

proportions du génie, manquent de ressort et de fougue pour éclore sous le ciel gris de l'infortune. Il leur faut pour naître un rayon d'espoir; pour grandir, une éclaircie de bonheur.

Lesueur était pauvre et soutenait une nombreuse famille. Cette cause seule n'eût peut-être point suffi à comprimer l'essor de son génie, mais les déchirantes et journalières préoccupations qui naissaient de sa misère, contribuaient puissamment à paralyser les efforts que faisait sans cesse sa patiente et généreuse nature pour opérer cette sorte d'enfantement long, douloureux, d'où devait sortir le grand peintre.

En rentrant chez lui, il trouva sa famille, — une sœur et trois frères, dont l'aîné n'avait pas quinze ans, — rassemblée et plongée dans un morne silence. A sa vue, un cri sortit de toutes les bouches à la fois :

— Frère, du pain !

Lesueur employait les courts instants de relâche que lui laissait l'atelier à peindre pour son compte, à donner des leçons de dessin à ses trois frères, enfin et surtout à colorier des frontispices de livres pieux. Quelques-uns de ces derniers ouvrages nous restent : ce sont des chefs-d'œuvre uniques en ce genre. Depuis un mois il s'était exclusivement occupé de ce tableau que nous avons vu aux mains de Simon Vouet. Le seul travail qui amenât quelque argent dans la pauvre demeure avait donc cessé.

Le cri de détresse poussé par son frère lui alla au cœur comme un coup de poignard. Il fouilla machinalement son pourpoint, et son pâle visage se couvrit d'une rougeur subite.

— Je n'ai rien ! murmura-t-il.

— Tu n'as rien ! s'écria l'aîné de ses frères avec colère. Oh ! que ne suis-je à ta place,

moi ! Que n'ai-je passé quatre ans dans l'atelier du premier peintre du roi ! mes pauvres frères ne manqueraient pas de pain.

— Antoine, dit Eustache dont la pâleur était devenue plus matte, plus livide, je te pardonne, pauvre enfant. Tu ne sais pas quel mal peut faire un reproche...

— Je sais que j'ai faim ! interrompit rudement l'adolescent. Qu'on me donne un pinceau et une toile ; je ferai mieux que toi, Eustache.

Un sourire de pitié douloureuse vint errer sur la lèvre de ce dernier, mais il n'eut pas le temps de répondre. Les trois plus jeunes enfants entonnèrent de nouveau le chœur lamentable :

— J'ai faim ; du pain! disaient-ils.

— Pitié! s'écria le peintre en proie à un véritable désespoir.

Puis, se ravisant tout à coup :

— Écoutez ! dit-il.

Tous les fronts se relevèrent; tous les yeux le regardèrent avec anxiété.

— Ce tableau que maître Vouet a gardé, poursuivait Lesueur en se parlant à lui-même... si je lui demandais...

Un insurmontable mouvement de fierté l'arrêta. Son âme se révoltait à l'idée de réclamer un salaire contesté.

— Non, dit-il, non. Je ne puis.

— Eustache, dit faiblement Cécile, douce et frêle enfant de douze ans, n'iras-tu point nous chercher du pain?

La tête de la jeune fille se pencha. Crainte anticipée ou besoin véritable, elle se sentait perdre connaissance.

Lesueur fit sur lui-même un violent effort.

— Il le faut! murmura-t-il. Que Dieu me pardonne d'avoir hésité entre ces chers enfants et mon orgueil.

Et, saisissant son feutre, il quitta brusque-

ment la pauvre chambre, poursuivi par les cris suppliants de la famille entière. Son père et sa mère étaient morts; il se regardait comme leur représentant auprès de ses frères et sœur plus jeunes. Ce n'était pas la première fois qu'il imposait silence à sa fierté native pour l'amour d'eux.

Le cœur gros, la tête en feu, il franchit le portail de maître Vouet, et, montant rapidement l'escalier, il poussa une porte avec tant de violence que le pêne, fermé intérieurement, joua et lui livra passage.

Eustache s'était trompé d'étage; il entra sans prendre garde.

Ce n'était point l'atelier commun où s'ébattaient journellement les élèves du premier peintre du roi. De brillantes tentures de soie cachaient les lambris sous leurs grâcieuses draperies; un tapis au long et floconneux pelage couvrait le sol. Il y avait dans cette pièce

un luxe tout à la fois italien et oriental; mais Eustache, emporté par sa préoccupation, ne vit rien de tout cela. Il traversa précipitamment la chambre, et, soulevant d'un geste machinal la draperie qui lui faisait face, il se trouva dans un petit salon octogone. Là, les accords d'une harpe vinrent frapper son oreille et le tirer de sa rêverie.

Il leva les yeux et s'arrêta tout à coup, le corps penché en arrière, les bras tendus en avant, dans l'attitude du plus profond étonnement.

Demi-couchée dans un fauteuil élevé sur un piédestal au milieu de la chambre, une jeune fille tenait entre ses mains une petite harpe de forme antique, dont elle tirait au hasard et négligemment de capricieux accords.

Cette jeune fille était vêtue d'une manière étrange. Les innombrables boucles de ses cheveux blonds s'échappaient d'une sorte de

turban et tombaient, éparses, sur ses épaules et son sein que voilait à peine un léger flot de gaze. Un large pantalon attachant au dessous du genou ses agrafes d'or, donnait passage à une jambe nue de la forme la plus exquise. Ses pieds, nus aussi, petits et délicats comme les pieds d'un enfant, se perdaient à demi dans les plis ondulants d'un coussin.

Son visage était beau, si beau que Lesueur ne se souvint point d'en avoir vu de plus suave dans ses rêves. De grands yeux d'un bleu obscur chatoyaient sous l'arc hardiment tracé par ses noirs sourcils; son teint uni, doucement coloré, n'avait point cette arrière-nuance douteuse qui dépare la beauté des blondes; à voir cette abondante chevelure aux reflets d'or encadrer capricieusement ce visage de brune, on eût dit une ravissante fantaisie de peintre.

A la vue d'Eustache, un confiant sourire entr'ouvrit les lèvres de la jeune fille, tandis

qu'un étonnement naïf se lisait dans son regard. Elle ne bougeait pas et retenait son haleine, comme si elle eût craint, par le moindre mouvement, de faire évanouir une illusion qui la charmait.

Pour Lesueur, il resta une minute contemplant dans une muette extase cette apparition merveilleuse, qui lui semblait n'avoir rien d'humain. En ce moment, famille, misère, tout avait fui loin de sa pensée; son cœur bondissait dans sa poitrine; ange ou femme, cette vision bizarre le transportait dans un monde autre et meilleur.

Puis, tout à coup, saisi d'une crainte inexplicable, il se couvrit le visage de ses mains et s'enfuit.

Dans la rue, quiconque l'eût rencontré l'aurait pris pour un insensé. Il allait tantôt droit devant soi, heurtant tout sur son passage, tantôt chancelant comme un homme

ivre et s'appuyant çà et là aux murailles. Sa vue éblouie lui représentait sans cesse l'étrange vision. Le trouble produit dans son organisation morale par cette aventure, que plusieurs trouveront médiocrement surprenante, fut tel cependant que nous renonçons à le dépeindre.

Longtemps il erra ainsi par la ville, incapable de suivre un chemin déterminé. Un nuage d'idées folles et confuses se pressait dans son cerveau ; il ne pensait plus, il délirait.

La nuit était tout à fait tombée. A dix pas de sa propre demeure, qu'il avait gagnée au hasard et sans s'en douter, une main familière l'arrêta par son pourpoint, et Petit-Jean passa son bras sous le sien.

Celui-ci était un de ces êtres incomplets, communs en tous siècles, mais si pullulants au nôtre, qu'on a été contraint d'inventer tout exprès pour eux le glorieux nom de *Ra-*

pin. Bavard, hargneux, railleur, Petit-Jean était bon au fond de l'âme, et ne s'attaquait guère qu'à plus fort que soi. Avec cette délicatesse de jugement qui distingue souvent les gens inaptes à produire par eux-mêmes, il avait deviné dès longtemps la supériorité de Lesueur. Malgré une différence complète de caractère, il aimait Eustache, dont la bourse était légère mais toujours au service de chacun; il saisit donc volontiers l'occasion de réparer sa récente étourderie.

Lorsque Lesueur sentit le contact de son bras, il tourna sur lui un œil distrait, et voulut se dégager.

— Holà! maître Eustache, dit en riant Petit-Jean, vous nous gardez rancune, je pense. Que faudra-t-il faire, s'il vous plaît, pour être pardonné?

Eustache ne répondait pas; Jean poursuivit d'un ton plus grave :

— Vous êtes sévère, Eustache. Ne m'avez-vous point assez puni en disant que Pierre Mignard est votre seul ami à l'atelier ? Croyez-moi, mon camarade, — d'autant qu'il ne m'arrive point de parler ainsi tous les jours, — s'il est parmi nous quelqu'un qui vous aime, c'est moi.

Petit-Jean attendait sans doute un grand effet de cette brusque déclaration ; mais Eustache, immobile, jetant à droite, à gauche, ses yeux égarés, gardait toujours le silence.

— Çà, maître Eustache, reprit aigrement Petit-Jean, dédaigneriez-vous notre alliance, par hasard ?... Pauvre garçon ! ne voyez-vous pas que ce Mignard n'aime en vous que votre impuissance ? Le jour où vous ferez mieux que lui sera le premier jour de sa haine ; et, garez-vous bien alors, car, chez nous comme chez messieurs du Parnasse, l'esprit ne pardonne point au génie... Mais vous ne m'écou-

tez pas ; auriez-vous quelques chagrins nouveaux ? Vos jeunes frères ?...

— Mes frères ! s'écria Lesueur.

Il répéta quatre ou cinq fois ces mots, semblant faire des efforts désespérés pour saisir une pensée qui refusait obstinément d'entrer dans son cerveau.

— Mes frères ! s'écria-t-il une dernière fois en se frappant le front tout à coup.

Il retourna convulsivement les poches de son pourpoint, et baissa la tête avec un profond découragement.

— Je leur avais promis du pain, murmura-t-il.

Son compagnon, qui l'examinait avec surprise depuis quelques secondes, tressaillit à ces derniers mots. Il sortit de la poche de son pourpoint suffisamment mûr, une longue bourse de mailles, et fit tomber dans sa main

les quatre seules pièces d'argent qu'elle contînt.

— Eustache, dit-il d'un ton presque solennel, quand vivait ma pauvre vieille mère, dont Dieu ait l'âme, je vous rencontrai un soir et je vous dis : « Ma mère souffre ; je n'ai rien. » Vous me donnâtes votre bourse. Une autre fois... Je serais bien long si je voulais tout dire, car vous êtes généreux et bon, Eustache.

Ici Petit-Jean prit la main de Lesueur dans laquelle il glissa les quatre écus ; puis il ajouta gaîment :

— Mais je voudrais parier que la mauvaise honte vous étouffera quelque jour. Que ne parliez-vous, mon camarade? Ecoutez, si vous êtes trop fier pour permettre à Petit-Jean d'acquitter sa dette, vous lui rendrez cela plus tard. Et d'ailleurs... Bonne nuit, maître Eustache !

A ces mots, Petit-Jean se hâta de s'enfuir et se perdit bientôt dans l'ombre des maisons.

Eustache monta rapidement les quatre étages de sa demeure. Tandis que ses frères, s'emparant des écus de Petit-Jean, couraient chez le boulanger voisin, il se laissa tomber sur un siège, rendu de fatigue et brisé par les émotions de cette soirée.

III.

L'ENLÈVEMENT.

Quelque dix ans avant les évènements que nous venons de raconter, Simon Vouet, revenant de Rome à la suite de son grand voyage en Orient, était tombé malade à Falcone, village des environs d'Asti en Piémont. La

maladie était peu de chose, mais la convalescence se prolongea. Vouet pouvait passer encore alors pour un cavalier de figure, et son talent était dans toute sa force; il eut le temps de faire un tableau et de nouer une intrigue galante.

De son intrigue, nous n'en avons que faire; son tableau nous occupera davantage.

Un jour qu'il se promenait à l'ombre des grands peupliers sur la place du village, aspirant au départ et ne songeant guère à retirer ses pinceaux de sa boîte de voyage , il s'arrêta devant une maison de riante apparence, captivé par une scène qui devait parler à l'imagination d'un peintre. Un vieillard, revêtu du costume ecclésiastique, assis sur le seuil , était entouré d'une foule d'enfants des deux sexes et conversait avec eux, faisant couler dans leurs cœurs, à l'aide d'enseignements simples et familiers, la sainte morale du christianisme.

C'était un groupe d'une naïveté charmante. Parmi tous ces visages curieux et animés d'un respect commun pour le prêtre, dont chaque parole était accueillie avec le silence de l'attention, une tête brune, aux grands yeux bleus pétillants d'intelligence, fixa le regard de Vouet. C'était un enfant comme les autres, une petite fille de six ans, mais si merveilleusement belle que le peintre la contempla longtemps avec admiration. Elle, tout entière aux enseignements du vieillard, ne prenait pas garde; on voyait son œil briller tout à coup au récit d'une noble action, puis se mouiller de larmes quand la parole du prêtre devenait plus touchante.

Bien que Vouet ne fût pas un génie du premier ordre, il était excellent peintre et passait surtout pour être particulièrement heureux dans le choix de ses sujets. Sa conduite, en

cette circonstance , donnerait peut-être le pourquoi de ce bonheur.

— *Laissez venir à moi les petits enfants*, murmurait-il tandis que son œil couvrait la charmante fille dont la mobile physionomie reflétait avec la fidélité d'un miroir les diverses impressions qui passaient par son âme. — Délicieux tableau de piété !

Et, sans perdre de temps, s'asseyant par terre au pied d'un arbre , il jeta rapidement sur ses tablettes un croquis de la scène qu'il avait sous les yeux.

Le lendemain, faible et souffrant encore, il se mit à l'œuvre et fit une ébauche.

Vouet travaillait avec une grande facilité. Au bout d'un mois, son œuvre était presque achevée ; un seul détail manquait. Une place restait vide au milieu du premier plan, et cette place était destinée à la figure principale, après celle du Christ.

En vain maître Vouet avait essayé de peindre de mémoire la ravissante jeune fille dont la beauté enfantine lui avait suggéré l'idée première de son tableau. Les lignes de son visage, tracées vingt fois et vingt fois effacées, semblaient fuir sous la main de l'artiste qui les voyait sans cesse devant lui, et jamais ne pouvait les saisir. Il dut s'avouer qu'il fallait y renoncer, à moins d'avoir sous les yeux le modèle; mais ceci n'était point chose facile. Le Français n'avait pas su gagner l'affection des habitants de Falcone; des bruits malveillants circulaient sur son compte. Dans ce pauvre hameau, reculé de toutes villes, les lumières abondaient peu; les villageois ne savaient trop si l'étranger ne possédait point quelque infernal maléfice, car son hôtesse, ayant un jour mis discrètement l'œil à la serrure, l'avait vu debout devant une toile qui ressemblait en vérité, sauf le cadre, au grand tableau de la pa-

roisse. Sur cette toile, — chose très certainement diabolique, — elle avait vu tous les enfants du village assis, debout, à genoux, entourer un beau seigneur qui leur faisait signe d'approcher.

En outre, on savait que l'étranger allait plus souvent qu'il n'était besoin à la villa de Pallanti, où une noble et jolie dame vivait solitairement en l'absence de son mari et de ses frères. Lebruit courait même que le peintre avait fait dessein de l'enlever en quittant Falcone.

Malgré ces chances défavorables, Vouet se mit pourtant en quête et chercha patiemment dans toutes les cabanes. Nulle part il ne put trouver son modèle. Partout, à son approche, on cachait les petits enfants, comme s'il eût été un ogre friand de chair humaine. Dans une seule cabane où la ménagère était sans progéniture, il fut accueilli passablement. Là, il apprit que la jolie enfant était une or-

pheline nommée Maria, et connue de tous sous le nom de la *Gemmina.* Le curé lui-même avait donné ce nom à Marie, parce qu'elle était la perle des enfants du village. Elle était adorée de tous, et personne n'eût parlé de la Gemmina sans ajouter le trésor ou le gentil joyau de Falcone. Du reste, elle habitait la maison du curé qui l'avait recueillie et l'élevait à l'aide de la charité des fidèles.

Vouet n'en demanda pas davantage et courut au presbytère. Il se nomma. Le bon prêtre avait bien entendu parler quelquefois de Simon Vouet, peintre de sa sainteté le pape Urbain ; mais, comme il n'avait aucune raison d'espérer sa visite, il prit l'étranger pour un imposteur et le traita en conséquence. A toutes ses instances pour voir la Gemma, le viellard répondit par des éloges enthousiastes de l'enfant qui était bien plus belle de cœur que

de corps, disait-il ; mais il refusa obstinément de montrer le cher joyau de Falcone.

Vouet revint chez lui la tête basse et réfléchissant peut-être aux vanités des renommées humaines. En rentrant, il examina son tableau ; la place vide le mit dans une sorte de fureur.

— Par le nom du christ ! s'écria-t-il, c'est œuvre pie que de passer ses jours à ressusciter les saints faits de Jésus, notre Seigneur. Or, qui veut la fin veut les moyens... et je veux avoir le diamant de Falcone !

Le soir même, Vouet fit ses préparatifs de départ. Quand ses bagages furent en état, il eut avec son valet romain la conversation suivante :

— Micaël, dit Vouet, j'ai besoin de deux chevaux pour demain soir.

— Votre Essélence a besoin de deux chevaux ?...

— Pour demain soir.

— Signor, si.

— Tu monteras l'un, Micaël. Tu tiendras l'autre sellé et bridé au bout du village, sur la route...

Ici, maître Vouet crut entendre un léger bruit derrière la cloison de sa chambre ; il prêta l'oreille une seconde, et reprit à voix haute et intelligible :

— Sur la route d'Asti.

Le valet fit un pas vers la porte. Maître Vouet l'arrêta et lui dit tout bas quelques mots.

— Signor, si, répondit encore le Romain qui sortit aussitôt.

Dans la chambre voisine, l'hôtesse, qui avait tout entendu, sauf les derniers mots, faisait de grands signes de croix :

— Maria Santa ! disait-elle, le Français maudit va enlever la jeune signora de Pal-

lanti. La villa est justement sur la route. Allons! le devoir d'une chrétienne est d'empêcher ce malheur.

Et la bonne femme se mit en marche. Les frères et le mari de la signora venaient d'arriver par bonheur. C'étaient de vaillants cavaliers italiens de l'époque, combattant au besoin trois contre un, mais plus à l'aise quand l'ennemi était seul contre dix. Dès le lendemain, ils mirent sur pied tout le village, et, lorsque la nuit tomba, une force respectable était cachée derrière les buissons, à l'entrée du chemin d'Asti.

Pendant ce temps, Micaël, le valet romain, attendait son maître avec deux chevaux, à cent pas de la demeure du curé. Vouet patienta jusqu'à ce que la nuit fût bien noire. Alors il s'introduisit chez le saint homme, qui, n'ayant rien qu'on pût voler, laissait sa maison ouverte. Puis, Micaël le vit reparaître

tenant un fardeau entre ses bras. Tous deux partirent au galop, se dirigeant vers le Pô.

Pour les protecteurs de la belle signora, ils passèrent la nuit dans des transes mortelles.

Quand vint le jour, ils s'étonnèrent fort d'avoir évité sains et saufs les dangers de cette terrible nuit, et rentrèrent triomphants au village. Là, le vieux prêtre, se frappant la poitrine et versant d'abondantes larmes, leur apprit que le Français avait volé la Gemma, le gentil joyau de Falcone.

Ce fut un deuil général; Maria était la fille adoptive de tous. La douleur était si grande qu'elle fut plus forte que la peur; quelques-uns, parmi les plus hardis, montèrent sur leurs chevaux de labour et suivirent le vieux curé sur la piste du ravisseur. Mais Vouet avait une nuit d'avance. Au moment où les paysans de Falcone enfourchaient la selle, il était, lui, déjà de l'autre côté du Pô.

Micaël avait, au point du jour, reconnu avec étonnement la nature du vol commis par son maître. Il ne dit mot et se tint, comme d'habitude, respectueusement en arrière pendant le reste du voyage. Mais, arrivé aux portes de Fenestrelle, la dernière ville italienne qu'ils eussent à traverser, il poussa tout à coup son cheval et vint se mettre aux côtés de Simon Vouet.

— Son Essélence est satisfaite de son valet? demanda-t-il.

Vouet s'arrêta étonné du mouvement de l'Italien encore plus que de sa question. D'ordinaire, la conduite de Micaël était un modèle de discrétion et de retenue.

Ce dernier, jetant un regard sur Maria qui s'était éveillée seulement depuis quelques heures et pleurait dans son vague effroi, cligna de l'œil et dit :

— Nous voici bien près de la frontière, si.

gnor. Je me sens pris déjà du mal du pays. Plairait-il à Votre Essélence de récompenser dès à présent mes faibles services?

Maître Vouet revenait comblé des faveurs du souverain pontife; il donna à Micaël une poignée d'or sans compter.

Celui-ci reçut de même.

— Que Votre Essélence daigne agréer les humbles actions de grâces de son serviteur, s'écria-t-il. — Encore deux fois autant et je fais serment de ne l'oublier jamais dans mes oraisons.

— Comment, maraud !..... commençait Vouet.

— Nul ne conteste à Votre Essélence le droit d'injurier son serviteur, interrompit Micaël en se courbant au point de toucher du front la crinière de son cheval.

En se relevant, il jeta un second regard vers

la Gemma. Une insolence menaçante se cachait évidemment sous sa feinte humilité.

— La route est longue d'ici Rome, signor, reprit-il, et le remords est lourd. Encore trois petites poignées de ducats pour faire contrepoids au souvenir de la faute dont vous m'avez rendu le complice.

La plaisanterie n'était pas du goût de maître Vouet; il voulut passer outre; mais Micaël, mettant son cheval en travers, continua de sa voix doucereuse en redoublant d'inclinations et de respects.

— Que votre Essélence condescende à pardonner ma hardiesse. Voici Fenestrelle qui serait à cette heure à Sa Majesté le roi de France, si monseigneur le prince Eugène eût voulu le permettre...

— Que veut dire tout cela, drôle? s'écria Vouet avec colère.

— Patienza! dit doucement le Romain. Je

ne pense pas avoir manqué à la vénération que je professe pour mon généreux maître... Cela veut dire, signor, que nous ne sommes point encore en France. Cela veut dire aussi que votre Essélence va me donner, dans sa munificence, quatre poignées de ducats, si mieux elle n'aime me voir confesser notre équipée au gouverneur de Fenestrelle.

Vouet réfléchit un instant et n'eut pas de peine à se convaincre qu'il n'était pas temps d'hésiter. Il ouvrit, bien à contre cœur, sa lourde ceinture à cadenas; sa main s'emplit et se vida quatre fois.

— Que Dieu et Notre-Dame la Vierge donnent longue vie à votre Essélence! dit le Romain en agitant son bonnet.

Puis, piquant des deux, il partit au galop, oubliant, dans sa joie sans doute, que maître Vouet ne lui avait point fait don du cheval.

Notre peintre se remit en marche de son

côté. Malgré sa colère, il se délectait à contempler l'enfant qu'il trouvait plus belle, ainsi baignée de larmes. Telle était sa fantaisie, qu'il n'eut pas un instant de regrets; nous ne parlons point de remords, maître Vouet avait peu de préjugés.

Tout en regardant la Gemma et en pestant parfois contre ce fripon de valet qui lui enlevait du même coup son cheval et quelques centaines de beaux ducats, il poussait sa monture et galopait de son mieux. Il traversa ainsi sans s'arrêter un des faubourgs de Fenestrelle, et poursuivit incontinent sa route vers la France.

Bien lui en prit. Micaël, en effet, n'avait pas tardé à réfléchir que sa bourse, si bien remplie qu'elle le fût maintenant, pouvait contenir encore quelques pistoles. Au premier détour du chemin, il prit à travers champs et gagna Fenestrelle à toute bride. Aussitôt arrivé, il se fit

conduire au lieutenant du duc de Savoie, et dénonça son ancien maître ; les portes furent immédiatement gardées.

Quelques heures après, arriva la caravane des bons habitants de Falcone. Ils cherchaient une enfant, un Français et un valet romain ; le valet seul fut trouvé et paya pour tous. Nous ne voulons point dire par là que le vieux prêtre reçut un dédommagement pécuniaire; les autorités de Fenestrelle entendaient mieux leur devoir. Le valet fut complètement dépouillé, il est vrai ; mais les rustiques plaignants s'en retournaient les mains vides. Paix soit à la justice savoyarde !

Maître Vouet aurait ri de bon cœur s'il eût pu voir Micaël reprendre pédestrement le chemin de Rome, après avoir laissé son cheval dans les écuries du seigneur gouverneur, et ses pistoles dans les vastes poches de la Thémis italienne. Il lui fallut se passer de ce plai-

sir; en revanche il franchit heureusement la frontière et put dormir en paix le lendemain dans une auberge française.

La Gemma restait inconsolable. Quelque soin que prit le peintre de la combler de tous ces riens qui charment l'enfance, elle pleurait toujours ; elle songeait toujours au vieux prêtre et à ses compagnons du village. Longtemps après que maître Vouet se fut installé à Paris dans la maison où nous l'avons vu au commencement de ce récit, la jeune Italienne garda sa tristesse. Mais, quel que soit l'excellent naturel d'un enfant, ses regrets ne peuvent être éternels ; maître Vouet, comme s'il eût compris qu'il lui fallait bien de la douceur pour faire oublier à la jeune fille le bonheur dont il l'avait privée, redoublait de soins et de caresses. Le sentiment que lui inspirait Marie était autre, mais presque aussi vif que la tendresse d'un père. Il ne se rassasiait point

de sa vue;sa présence le délassait des travaux de son art; il va sans dire que le fameux tableau fut achevé.

Cependant la Gemma croissait en beauté; c'était la perfection du type féminin dans toute sa grâce suave, voluptueuse et décente à la fois.

Ce fut une singulière vie que la sienne, durant ces dix années, et plus singulière son éducation. Vouet l'avait d'abord laissée libre de ses actions, mais, au bout de peu de temps, les enfants du voisinage avec lesquels elle avait accoutumé de jouer, la virent disparaître tout à coup et n'entendirent plus parler d'elle. A mesure que l'enfant se faisait femme, la tendresse de maître Vouet se transformait et devenait susceptible de jalousie. Voyant sa Gemma si belle, il prétendit monopoliser sa beauté. Dès-lors, cachée à tous les regards, n'apercevant jamais que le peintre et une

vieille servante, elle passa ses jours dans la plus rigoureuse retraite. Les pièces somptueuses que nous avons essayé de décrire, un vaste jardin couvert de treillages impénétrables à l'œil, tel était son univers. Son esprit, aidé par ses souvenirs, s'élançait bien au delà quelquefois, mais elle n'avait matériellement ni les moyens de franchir la barrière qui la séparait du monde, ni l'audaee de le tenter. Son maître, car la pauvre fille était bien véritablement esclave, lui avait défendu de quitter sa prison dorée ; elle obéissait.

L'amour de maître Vouet, — nous employons ce mot à défaut d'un meilleur ; nous décrirons cet amour, ne pouvant le définir, — avait tous les caractères d'une passion ; passion exclusivement artistique, où il n'entrait rien de sensuel. C'était une admiration enthousiaste pour ce qu'il y avait de physiquement parfait dans la jeune fille ; un dédain complet,

brutal, de tout le reste : sentiment téméraire et impie qui, mutilant l'œuvre de Dieu, faisant de sa créature une sorte d'objet d'art, dégradait implicitement l'auteur de toutes choses au rang de modeleur en chair humaine ; sentiment bizarre et puéril qui changeait l'être animé en poupée, et s'applaudissait de la transformation! En un mot, Maria était, pour Vouet, un inappréciable trésor, parce qu'elle était le plus beau des modèles ; il l'aimait en ce sens qu'il croyait sincèrement ne pouvoir trouver sa pareille.

Presque toute la journée, elle posait devant lui. Il la peignait en Vénus, en Hébé, en Léda, sous toutes les formes mythologiques ; puis, entremêlant de perles les boucles plus noires que le jais de ses longs cheveux, il la drapait en Almée, ou plaçait sur son front le diadème d'une reine. A ses élèves les travaux de commande, à lui son idole, sa Gemma, qu'il voyait

toujours plus belle sur le piédestal que sur sa toile, et dont il poursuivait avec ardeur la parfaite ressemblance, sûr qu'il serait alors d'avoir produit un chef-d'œuvre.

Maria se prêtait avec douceur à tous les caprices du peintre. Le souvenir du village, du bon prêtre qui avait élevé son enfance, restait au fond de son cœur, mais voilé, méconnaissable, comme les vagues ressentiments d'un songe heureux et lointain. Devant maître Vouet, elle se dépouillait de ses vêtements sans rougir, souriant innocemment à l'homme qui contemplait son beau corps sans voile. C'était, à coup sûr, un spectacle unique que cette jeune fille, vierge d'âme et de corps, ignorant jusqu'à la pudeur, nue devant ce vieillard incarné dans son pinceau, ne tressaillant à son aspect que d'émotions artistiques, voyant à peine en elle une femme, mais voyant mieux et pis, une *œuvre* à laquelle

son imagination ne devait rien retrancher, rien ajouter; une perfection comme l'art humain n'en avait encore ni rêvé ni produit.

Vouet n'avait livré au public aucune des innombrables toiles sur lesquelles il avait esquissé la Gemma. Par un juste retour de son adoration exclusivement matérielle, sa puissance de reproduction restait bornée; aucun de ses tableaux n'était irréprochable; il le savait. C'est à peine si, au rebours de Zeuxis, il eût pu recomposer son modèle avec la bouche d'un de ses portraits, les yeux d'un autre, la carnation d'un troisième, etc. A l'époque où commence notre histoire, son ami le plus intime, André Polo, noble Vénitien, lui avait demandé une étude de femme; il désira le satisfaire sans emprunter le pinceau de ses élèves. Mais il ne pouvait peindre que la Gemma; pour toute autre tâche, il se sentait pris de fatigue et de dégoût. D'un autre côté, il ne

voulait point livrer son diamant, quelque imparfaites qu'en fussent les copies, à la curiosité d'un regard profane. Dans cet embarras, il imagina, pour éluder la difficulté, de transformer Maria, pour ainsi dire, de la rendre en un mot méconnaissable.

Un jour, la jeune fille dut, avec sa patience ordinaire, cacher ses magnifiques cheveux noirs sous les longues boucles d'une chevelure blonde. Un turban oriental couvrit la moitié de son front, ses belles formes disparurent en partie sous de légères draperies et la soie d'un pantalon à la persane. Ce fut ainsi qu'elle apparut à Eustache Lesueur.

Lorsque, revêtue de ce costume, elle prit place sur le piédestal, le premier peintre du roi recula, surpris de la trouver plus séduisante encore, s'il est possible, sous ce déguisement. Ce n'était plus, il est vrai, cette perfection irréprochable devant laquelle

il s'agenouillait la veille ; il y avait maintenant, non un défaut, mais une bizarrerie ; les cheveux blonds mettaient une langueur inaccoutumée sur ce visage de brune ; maître Vouet eut besoin de son habitude de dix années pour ne devenir point amoureux dans le bon sens du mot.

Il la peignit ainsi et fit un tableau passable qui ne le satisfit point. Décidément, il semblait qu'il y eût comme une maligne influence entre lui et la Gemma. Les obstacles qu'il avait rencontrés dès les premiers jours à Falcone n'avaient point disparu ; jamais, sous aucune forme, il n'avait pu saisir sa physionomie. En présence de son modèle, comme autrefois loin de lui, il demeurait sinon impuissant, du moins incomplet.

Eustache Lesueur était entré, comme nous l'avons vu, par hasard, dans cette partie de la maison à lui inconnue. La vue de la jeune

fille fit sur lui une impression si vive que nous n'avons point osé la peindre dans toute sa violence, craignant d'être accusé d'exagération. Pour Maria, nous sommes plus à l'aise ; du plus loin qu'elle pût se souvenir, elle n'avait jamais vu de jeune homme. Nous ne dirons pas qu'elle fut frappée au cœur comme Eustache ; une douce surprise la saisit ; elle le trouva beau et fit intérieurement une comparaison qui n'était point à l'avantage de maître Vouet.

Eustache Lesueur n'était pas cependant ce qu'on appelle un bel homme ; il n'était pas non plus un joli garçon ; mais, à cette époque de sa vie où les veilles et la douleur n'avaient pas achevé d'imprimer leurs stigmates sur son visage, il avait cet attrait qui résulte de la jeunesse unie à une vaste intelligence. Son front était haut et large ; ses yeux d'un bleu pâle avaient un regard fier, calme, lim-

pide, et ses rares cheveux, frôlant de leurs boucles clair-semées le duvet naissant de sa joue, ajoutaient un charme singulier à l'ensemble de sa physionomie.

Maria l'avait examiné curieusement. Quand il s'enfuit soudain avant d'avoir prononcé une parole, la jeune fille le suivit d'un regard étonné; son sourire se perdit dans les lignes si pures de sa bouche; elle regretta son absence. Puis, lorsque rentra maître Vouet, par un instinct inexplicable chez une enfant ignorante de tout, elle tut la petite aventure qui venait de rompre inopinément la longue monotonie de sa solitude.

Cette nuit-là, le sommeil de la Gemma fut agité de songes étranges et joyeux. Elle se voyait dans ce lointain village, dont elle ne savait plus le nom, mais qui envoyait parfois à son souvenir son vert paysage et sa rustique félicité; elle se voyait assise, comme ja-

dis, aux genoux d'un vieillard dont les yeux se mouillaient de larmes à son aspect. Il l'attirait paternellement à lui et la pressait sur son cœur. Mais alors, au lieu d'un vénérable visage, le vieillard prenait tout à coup un front sans rides ; sa tête chauve se couvrait de blonds cheveux : c'était le jeune inconnu de la veille.

Et la Gemma se réveillait souriant à ce rêve qui eût effrayé tant d'autres jeunes filles. Elle ne rougissait point. Le rouge peut être la couleur de la vertu, puisque Socrate l'a dit dans la *Morale en action*, mais, à coup sûr, ce n'est point la couleur de l'innocence.

IV.

LE PORTRAIT.

Les premiers rayons du jour trouvèrent Eustache s'agitant sur sa pauvre couche, l'œil grand ouvert et le front en feu. Nous ne dirons point son délire et ses visions folles; on devine sans notre aide que la jeune fille mys-

térieuse ne quitta pas une minute son chevet. Eustache était à peu de chose près dans les mêmes conditions morales que Marie. Ce que la retraite avait fait pour elle, la passion de l'art, le travail constant l'avaient fait pour lui. Il avait alors plus de vingt ans, et jamais aucune idée de plaisir ou d'amour n'avait envahi sa tête ni son cœur. Eustache avait pourtant une âme tendre, faible même et invinciblement portée vers la contemplation; mais jusqu'ici la femme n'avait point eu de part à ses pensées : ce que ne prenait pas l'art, il le donnait à la religion.

Vers la sixième heure après minuit, sa fièvre se calma, et le sommeil vint enfin; harassé de fatigue, il dormit longtemps et paisiblement. Quand il se réveilla, midi avait sonné à l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, près de laquelle était située sa demeure.

Le jeune peintre se jeta hors du lit et prit à

la hâte ses vêtements. Sa première pensée fut pour le courroux de son maître ; mais, à mesure que les dernières brumes du sommeil disparaissaient, la crainte s'enfuyait avec elles; Eustache sentait en lui une fierté, une force inusitées ; il semblait que, depuis la veille, son intelligence se fût élargie et éclairée, que sa volonté eût pris de la vigueur. L'adolescent avait tardé à se faire homme, mais l'heure de la virilité morale avait enfin sonné pour lui.

Ce fut d'un pas ferme et la tête haute qu'il entra dans l'atelier de maître Vouet. La veille encore, il eût tremblé à l'idée des reproches du peintre et des méchants sarcasmes de ses camarades ; maintenant, il se sentait capable d'affronter l'un et de rendre aux autres mépris pour railleries.

Il marcha droit à son chevalet, et, trouvant Mignard occupé comme d'habitude à réchauffer les tons de son ouvrage, à donner de

la vie à l'ensemble, il l'écarta doucement, mais avec autorité.

— Ami Pierre, dit-il, dorénavant et grâce à Dieu, je ne veux plus d'aide que la sienne. Il faut vous le tenir pour dit.

Mignard leva sur lui son regard, où l'étonnement le disputait à la compassion. Les autres élèves de Vouet partirent en chœur d'un gigantesque éclat de rire.

— Eh! mon pauvre camarade, dit Mignard en haussant les épaules, crois-tu que ce soit un plaisir de corriger tes pauvres barbouillages?... Mais tu t'es levé trop matin, je pense; quelques heures de sommeil t'auraient fait grand bien... N'aurais-tu point la fièvre?

Un autre, s'avançant à ces mots, saisit gravement le bras d'Eustache, et se mit en devoir de lui tâter le pouls.

Lesueur eut un moment de doute amer; il hésita. Sa main n'avait point touché de pinceau

depuis la veille ; matériellement il n'avait aucune preuve de cette puissance qu'il annonçait avec tant d'audace ; mais le rapide examen intérieur qu'il fit en une seconde le convainquit de plus en plus. Il prêta l'oreille et entendit au dedans de lui la voix de son génie : la pensée bouillonnait dans son cerveau ; sa main frémissait d'impatience auprès du pinceau qui allait donner une forme à ses conceptions.

— Allons, mes maîtres, reprit-il en se redressant avec une fierté calme, remettez à demain vos sarcasmes, je vous prie. Laissez-moi peindre jusqu'au soir, et alors me raille ou me corrige qui voudra.

— Voilà qui est hardi, Eustache, murmura près de lui la voix de Petit-Jean. Mais, bon courage, et vous ferez comme vous dites !

— Voici que le pauvre Eustache est fou ! dit Mignard.

— Pauvre Eustache ! répétèrent ironiquement les autres élèves de Vouet en regagnant leurs places ordinaires.

Charles Lebrun, durant cette scène, n'avait pas même daigné lever les yeux de sa toile.

Lesueur saisit sa palette et travailla.

Ce fut pour lui un moment d'orgueil et de joie délirante, quand il vit que sa main tenait les promesses de son cœur. Plus d'hésitation, plus de tâtonnements, plus de ténèbres; en quelques coups de brosse, il effaça les corrections de Mignard, et reprit son œuvre au point où lui-même l'avait laissée.

Plus d'un, dans l'atelier de maître Vouet, dut croire qu'il y avait en ceci de la magie. Eustache, après s'être un instant recueilli, choisit dans son tableau une tête de vieillard qu'il avait naguère dessinée avec amour, et que Mignard venait de retoucher maladroitement. Cette tête, aux contours savants et

purs, était jusqu'alors restée dans ce vague état d'imperfection commun à toutes les productions de Lesueur; il y avait comme un voile entre elle et le regard. A peine eut-il pris en main sa palette, que ce voile sembla se déchirer. Son pinceau, courant sur sa toile avec une rapidité merveilleuse, y répandait la vie à flots : lui aussi était maintenant créateur, et cette tête lumineuse, pensante, animée, sortant tout à coup du néant où sommeillaient encore les autres figures, empruntait au contraste un éclat presque surnaturel.

Insensiblement, et sans qu'Eustache y prît garde, les élèves les plus voisins s'étaient rassemblés autour de lui, muets d'admiration et de stupeur. Bientôt tous, à l'exception de Lebrun, qui ne se dérangeait pas pour si peu, quittèrent de nouveau leur place et s'approchèrent de son chevalet. Il ne les voyait pas et peignait toujours; ce furent seulement les

premières exclamations échappées à ce groupe, dont l'admiration ne pouvait plus se contenir, qui le tirèrent de sa préoccupation.

Il se retourna vivement. Toute fierté avait disparu de son œil, qu'il baissa devant ces regards hostiles ou admirateurs.

— Bien, bien, bien! s'écria Petit-Jean au comble de l'enthousiasme. — Mes bons maîtres, que dites-vous de cela?

Il se fit un murmure; la plupart louèrent, quelques-uns se turent. Mignard était de ce nombre.

— Pierre, mon ami, reprit Petit-Jean, qui le couvait de son regard triomphant, ne ferez-vous point aumône d'un éloge à ce pauvre Eustache qui est fou?

Mignard fit un geste violent; il fut sur le point de se précipiter pour broyer cet enfant qui mettait ainsi à nu sa basse jalousie; mais,

se retenant, il courba la tête et quitta silencieusement l'atelier.

— Eh! dit encore Petit-Jean, qui délirait de joie comme si la victoire eût été sienne; — notre seigneur à tous, Charles Lebrun, n'a point vu cela. Ce serait grand égoïsme de le priver de ce plaisir.

Il s'en alla prendre Lebrun par son pourpoint et l'amena d'autorité devant le tableau de Lesueur.

— Voyez! s'écria-t-il. Si vous raillez par aventure, votre raillerie ne se perdra point pour s'attaquer trop bas, cette fois.

A peine Lebrun eut-il jeté les yeux sur la toile, qu'un nuage assombrit son front hautain; son œil prit une expression de terreur; mais il se remit aussitôt, et, souriant avec condescendance, il laissa tomber ces paroles en regagnant son chevalet :

— Eustache vient maintenant après moi.

Je ne l'aurais pas cru plus habile que Mignard.

— Que vous disais-je hier, Eustache? murmura Petit-Jean à l'oreille de son nouvel ami ; ne craignez point ce paon qui se mire en lui-même ; gardez-vous seulement de tous les autres, et de Mignard plus que de tous.

Eustache serra la main de l'enfant. Quand les travaux de l'atelier eurent repris leur cours, il descendit en lui-même et se prit à rêver.

La blonde inconnue, cette ravissante jeune fille dont la vue avait si puissamment remué son âme, voilà quelle était, selon lui, la cause de cette transformation soudaine ; c'est à elle, après Dieu, qu'il rendait grâce au fond du cœur. Et son amour naissant s'augmentait de toute sa reconnaissance.

Se trompait-il ? En vérité, nous ne savons. Parce qu'une croyance est douce, poétique,

consolante, faut-il, de nécessité, la regarder comme illusoire ? Certes, il est probable que cette lutte engagée au dedans de lui-même entre la lumière et les ténèbres, touchait dès lors à son terme. Mais si, ce qui n'est point douteux, la première aurore d'un génie latent ou étouffé est une véritable naissance ; si l'homme, au cœur duquel se livrent ces mystérieux combats, subit une sorte de travail ou d'enfantement moral, pourquoi n'admettrait-on pas qu'un choc violent, moral aussi, pût brusquer la péripétie !

Quoi qu'il en soit, à dater de ce jour, Eustache, comme homme et comme peintre, ne fut plus reconnaissable ; ses camarades d'atelier durent s'avouer sa valeur. Mais il est dans la nature du commun des artistes de s'indigner d'une supériorité, surtout si cette supériorité, se manifestant à l'improviste, fait monter brusquement au pinacle un rival obscur jusqu'a-

lors. Il y a chez eux de ce sentiment étroit et boudeur qui porte un vétéran à détester son jeune capitaine. Ces hommes, dont l'existence est en quelque sorte une longue lutte d'où ils se retirent battus pour la plupart, nient chez autrui la faculté de vaincre, le génie ; ils ferment les yeux pour ne le point voir. Si, aveuglés par sa splendeur, ils sont forcés de reconnaître sa présence, ils veulent au moins le contraindre à suivre, pour arriver au sommet, la route vulgaire ; à monter un à un les degrés inférieurs où se sont arrêtées un beau jour leurs propres médiocrités hors d'haleine. Les élèves de Vouet remplacèrent par la haine un mépris devenu impossible. C'est à peine si Lesueur ne perdit point au change ; on ne le raillait plus, mais tous les visages prenaient à son approche une expression froide et malveillante ; on laissait un large espace vide autour de lui. Les braves jeunes gens avaient

grand tort; le génie n'est point contagieux de sa nature, et aucun d'eux ne courait risque de gagner le mal d'Eustache Lesueur.

Pierre Mignard s'était mis à la tête de cette persécution sourde, lâche, implacable; il ne put jamais pardonner à son ancien protégé d'avoir grandi subitement au point de le dépasser de la tête. Petit-Jean seul restait fidèle; il avait planté son chevalet tout près de celui d'Eustache; et quand l'absence de ce dernier donnait cours aux envieuses critiques de ses camarades, Petit-Jean était là qui le soutenait de sa voix stridente et de ses intrépides lazzi.

Eustache, lui, n'en était déjà plus aux joies du triomphe. Durant les premiers jours, il s'était complu dans sa force nouvelle: l'image de Gemma, sans cesse présente à sa pensée, avait été un encouragement, non une entrave; mais, lorsque la première ivresse fut passée, l'obsession devint tyrannique. Le jeune pein-

tre n'apporta plus à l'atelier qu'une ardeur distraite ; il mesurait les heures et attendait le soir avec impatience.

Le soir, on l'eût rencontré dans un coin obscur de la rue des Fossés, l'œil fixé sur les fenêtres de maître Simon Vouet. Il regardait de toute sa force; mais, si une lumière brillait à ces fenêtres, c'était toujours l'ombre du vieux peintre lui-même qui se projetait sur les vitraux. Pendant bien des jours, Eustache vint passer de longues heures à ce poste, et jamais nul indice, aperçu, ne le paya de sa persévérance.

Depuis que maître Vouet avait ouvert un atelier, il n'y avait point d'exemple qu'un de ses élèves eût violé le secret de son appartement privé. Les ordres du peintre étaient, à cet égard, formels et sévères. Au premier étage de la maison se trouvait sa galerie, puis l'escalier se bifurquait. L'une de ses branches,

haute de deux étages, conduisait à l'atelier public ; l'autre, on ne savait où.

Mais Lesueur le savait. C'était ce chemin qu'il avait suivi une fois par hasard dans sa préoccupation ; c'était ce chemin qui l'avait conduit dans ces pièces étranges et luxueuses où, selon lui, s'était décidé son destin. Souvent, depuis lors, poussé par un inquiet désir, il s'était trompé sciemment de route, et, montant les marches défendues, il avait poussé la porte, qui toujours lui présentait un obstacle infranchissable ; puis, en face de sa toile, sa palette à la main, il ne retrouvait plus ces inspirations suaves et chaleureuses qui l'avaient grandi tout à coup à la taille d'un maître, lui, le pauvre paria de la veille !

Comme toutes les âmes tendres à l'excès, Lesueur était superstitieux. Se voyant faiblir, il crut que sa force tenait par un lien mystique à cette belle fille, cachée par maître Vouet

à tous les regards. Il se figura qu'à cette source bienfaisante il fallait puiser plus d'une fois. Dès lors, il n'eut plus un instant de repos ; deux sentiments, dont un seul était avoué par lui, l'amour d'une femme et la passion de la gloire, se réunirent pour le pousser sans relâche. Il jura dans son cœur qu'il *la* reverrait.

Ainsi, tant que durait le jour, les élèves de maître Vouet s'étonnaient de rencontrer Eustache errant dans les escaliers ; lui voyait à peine ceux qui passaient, un sourire méchant à la bouche ; il épiait, il regardait cette porte toujours close. Quelquefois, il est vrai, cette porte s'ouvrait, mais c'était pour donner passage au vieux peintre, qui la refermait aussitôt. Le pauvre Eustache perdait courage.

Un jour enfin, maître Vouet, sortant pour peu de temps sans doute, laissa la porte entr'ouverte. Eustache était à son poste ; il se précipita.

Tout était comme il l'avait vu la première fois, ornements, tapis, draperies ; mais cela lui importait peu. Il traversa rapidement la première pièce.

Son cœur battit violemment lorsqu'il écarta la draperie ; il se sentait défaillir, tant il espérait de bonheur. Aussi fut-il une seconde avant d'oser lever les yeux.

Il regarde enfin : le piédestal était vide, le salon solitaire.

Telle était l'émotion de Lesueur, qu'à cette vue il éprouva un mouvement de bien-être ; il s'avouait maintenant trop faible pour ce bonheur si ardemment souhaité.

Il s'avança d'un pas timide jusqu'au milieu de la chambre. Plusieurs choses qu'il n'avait point remarquées la première fois frappèrent alors ses regards. C'était d'abord une série de tableaux représentant tous la même personne : une belle jeune fille aux longs cheveux noirs,

tantôt tressés sur son cou de neige, tantôt roulés en diadème à son front, tantôt flottant capricieusement sur ses épaules, bouclés, peignés ou épars. Toutes les poses, tous les costumes étaient mis à contribution. Il semblait que l'imagination de maître Vouet se fût complue dans cette tâche bizarre, au point de déserter tout autre travail.

Eustache regarda distraitement. Ce n'était point ce qu'il cherchait.

Mais lorsque son œil, après avoir fait le tour de la chambre, s'arrêta sur un petit chevalet dressé vis à vis du piédestal, un cri étouffé sortit de sa poitrine. Il joignit les mains et resta quelques secondes immobile, plongé dans un indicible ravissement.

Il y avait, sur le chevalet, un portrait; non pas celui du modèle copié tant de fois; c'était une jeune fille aussi, mais de beaux cheveux blonds tombaient à flots sur ses épaules et son

sein demi-nu. Au bas, était écrit un nom : *la Gemma.*

— La Gemma ! dit Eustache avec passion. Nom divin pour une divine créature ! Oh ! c'est elle; je la reconnais...... Et pourtant combien elle est plus belle encore !

Il se mit à genoux tout près de la toile.

— Ma Gemma ! mon génie ! dit-il d'une voix basse et suppliante, donne-moi ton aide afin que j'aie un nom parmi les peintres.

Il avait penché sa tête sur sa main. Toup à coup il se releva et son front se couvrit de rougeur.

— Cet homme la voit ! murmura-t-il avec amertume, tous les jours, à toute heure ! elle est à lui ! son vulgaire pinceau trace les lignes de son visage, oublieux de mettre dans ses traits l'expression céleste que Dieu leur a départie..... Je la referai, moi, s'écria-t-il en s'exaltant de plus en plus. — A ce corps, je

restituerai son âme..... Arrière, Caravage, Valentin, démons de la matière ! à moi, Raphaël ! je vais corriger mon maître !

Et, saisissant palettes et pinceaux avec enthousiasme, il attaqua l'œuvre de Simon Vouet. Il travailla aussi sans modèle, copiant son souvenir. Le temps passait ; il travaillait toujours, ne songeant point à maître Vouet, à son retour probable et à sa fureur.

Il y avait déjà plusieurs heures que son pinceau poursuivait l'œuvre de transformation, lorsqu'une draperie, cachant une porte intérieure, se souleva doucement. La Gemma montra sa charmante tête brune et fit un mouvement pour entrer, mais elle s'arrêta à la vue de Lesueur. Elle l'avait reconnu d'un coup-d'œil.

La jeune fille demeura immobile sur le seuil, contemplant avidement le peintre, et retenant son haleine, de peur sans doute de

le faire fuir comme la première fois. Elle le trouvait beau; il l'était réellement ainsi, car l'enthousiasme et le génie savent colorer tout visage d'un reflet de beauté. Elle eût voulu le voir de plus près, mais, outre sa frayeur enfantine, un sentiment qu'elle ne connaissait point, avant-coureur d'un autre qu'Eustache devait aussi lui révéler, la timidité, la retint.

A ce moment, la porte extérieure grinça sur ses gonds, et l'on entendit la voix de maître Vouet se gourmandant lui-même sur sa négligence. La Gemma fit un geste de regret naïf, laissa retomber la tenture et disparut effrayée.

Pour Lesueur, il n'entendit pas. Seulement, comme son œuvre était achevée, il se leva et fit un pas en arrière afin de la juger mieux.

Vouet entra. A la vue d'un homme, pinceau et palette à la main, devant son tableau chéri, il s'élança, tremblant de fureur.

— Misérable! s'écria-t-il en secouant rudement Eustache, oses-tu bien toucher ce que ton regard ne devrait effleurer qu'avec crainte!

Lesueur le repoussa d'un geste calme; d'un autre geste, il lui montra la toile.

Vouet n'avait pas été sans s'apercevoir des rapides progrès de son élève; mais, négligeant de plus en plus son atelier, il n'avait pu donner à ces progrès l'importance d'une complète transformation. Son étonnement fut donc entier lorsque, suivant le geste de Lesueur, son œil tomba sur le portrait de la Gemma.

Eustache y avait toute son âme. Quelques touches restaient à modifier dans les détails, quelques accessoires à finir; mais le visage ressortait sublime, sous sa magnifique parure de cheveux blonds. Pourtant, ce n'était point encore, à bien prendre, la Gemma ou sa ressemblance mathématique; Lesueur l'avait

peinte comme il la voyait au travers de ses souvenirs enchantés : plus belle qu'il n'est donné de l'être à une créature humaine. C'était une de ces œuvres choisies dont la suavité timide, inaperçue de la foule, monte lentement au cœur et l'élève au dessus des choses de la terre; harmonie pieuse et recueillie, hymne écrite au pinceau, prière humble, mais splendide, faite avec deux mots ravis au ciel : amour et religion ! une de ces œuvres enfin telle que nous en a léguées en quantité le fécond génie du grand peintre. Et c'était mieux que cela encore : Lesueur n'a pas peint deux fois sa maîtresse.

Pour comprendre les sentiments qui dûrent agiter Simon Vouet, il faut se souvenir que, depuis dix ans, il poursuivait inutilement la solution de ce problème. Il y eut chez lui dépit, humiliation et regret, dominés par une admiration indicible. Sa colère avait fui. L'i-

dée lui vint peut-être de demander à Eustache le motif de cette violation de sa retraite ; il n'osa, se sentant là devant son maître.

— Mon fils, dit-il à voix basse et en se découvrant, je vous remercie.

Et comme Eustache, rendu à lui-même par cette humilité quelque peu théâtrale, ouvrait la bouche pour s'excuser, Simon Vouet s'empressa d'avancer un siège et ajouta gravement :

— Ce me sera une grande gloire, dans ce siècle et dans ceux à venir, d'avoir fourni mes leçons à un peintre tel que vous, Eustache Lesueur.

Tous deux gardèrent le silence pendant quelques instants. Eustache restait timide, embarrassé, suivant son habitude, dès qu'une lutte terminée à son honneur le rendait à sa modestie native ; maître Vouet regardait tou-

jours le tableau. Mais, tout en admirant, il réfléchissait.

Vouet avait parcouru le monde en observateur. Il avait vu les fenêtres grillées de l'Italie espagnole, les murs épais des harems d'Orient; il avait vu les duègnes, les eunuques blancs et noirs. Serviteurs et clôtures lui avaient semblé faire assez mal leur devoir. De ses voyages il avait rapporté, entre autres choses, une foi entière à cet antique axiome : Ce que femme veut, Dieu le veut.

Or, pour faire la Gemma si ressemblante, Eustache devait l'avoir vue; s'il l'avait vue, à quoi bon lui fermer désormais le mystère de sa retraite? Les verroux, excellent préservatif suivant le vieux peintre, perdent leur vertu dès que le mal a pris naissance.

D'un autre côté, en ouvrant sa porte à Eustache, il s'acquerrait un élève dévoué, un ami ! Nul, dans l'atelier supérieur, ne saurait

les emprunts que le premier peintre du roi pourrait faire ultérieurement à ce précieux et inimitable pinceau. Il est vrai qu'en agissant ainsi, Lesueur serait de moitié dans son trésor; il reverrait la Gemma; s'il ne l'aimait point il pourrait l'aimer.

— A cela ne tienne! s'écria tout à coup le vieux peintre. Vous serez tous deux mes enfants!

Eustache le regarda étonné; Vouet lui ouvrit ses bras et le pressa sur son cœur avec de grandes démonstrations de tendresse.

— Mon fils, dit-il, qu'il n'y ait plus de mystère entre vous et moi. A toute heure, cette porte vous sera ouverte. Je ferai transporter ici votre chevalet... J'ai cru voir que, parmi mes élèves, il en est qui ne vous estiment point à votre haute valeur. Ils pourraient manquer au respect qui vous est dû, et je ne veux point que cela soit.

Eustache marchait de surprise en surprise et ne pouvait trouver de parole pour répondre.

— Refuseriez-vous ? demanda Vouet se méprenant à son silence.

Comme on le pense, Eustache n'avait garde. Vouet ne venait-il pas de le dire lui-même? A toute heure, cette porte lui serait ouverte. Il pourrait donc la voir...

— Maître, dit-il avec émotion, je suis tout à vous.

Sur le point de sceller ce contrat, où les deux parties taisaient leur but et leurs desseins, Vouet hésita encore.

— S'il allait me l'enlever ! pensa-t-il.

Mais il comptait sur sa pénétration et sur la simplicité de Lesueur. L'évènement, d'ailleurs, le poussait malgré lui; rien ne pouvant empêcher le jeune peintre de connaître son

secret, il valait mieux l'initier de bonne grâce.

— A demain, mon cher fils! dit-il en renouvelant son accolade.

V.

LA POSEUSE.

Le lendemain, maître Simon Vouet était établi dès le matin dans son atelier secret. La Gemma posait devant lui, nue et les cheveux dénoués.

Maître Vouet avait peu dórmi la nuit pré-

cédente. Ses craintes de la veille avaient pris de la consistance, et il se reprochait vivement son imprudente précipitation. A force de rêver aux moyens d'éloigner le danger, une idée lui était enfin venue qui ne pouvait surgir que du cerveau d'un vieux peintre. Un peintre seul, en effet, peut connaître l'intensité de la répulsion produite par une femme descendue au métier de poseuse, sur l'homme que sa profession appelle chaque jour à voir les pauvres créatures de cette espèce braver avec une indifférence brutale les yeux de tous pour un maigre salaire. Un vieillard seul, spéculant sur une telle connaissance, peut profaner de sang-froid son trésor, afin de le conserver intact.

— Arrondis ton bras de fée pour envoyer un baiser à ton berger... ma perle !... Rejette en arrière tes beaux cheveux afin de ne point voiler ta poitrine... Bien ! c'est cela ! Je veux

jurer par tous les peintres de la Grèce et de Rome qu'il n'y eut jamais de bergère comme toi, ma Gemma!... Que tu es belle ainsi!

Ce disant, maître Vouet lançait un regard furtif vers la porte.

— Vienne Eustache maintenant, murmura-t-il.

Maria obéissait, mais c'était avec répugnance. Elle, d'ordinaire si indifférente aux caprices du vieux peintre, souffrait à se montrer ainsi. Une honte vague, une crainte qu'elle ne s'expliquait point, allanguissait ses mouvements. Il semblait que son instinct devinât le perfide espoir de Vouet.

— Peut-être va-t-il venir encore! soupira-t-elle.

Le vieux peintre tressaillit à ce mot.

— Qui? demanda-t-il vivement.

Et comme Maria, au lieu de répondre, baissait les yeux avec embarras, il pensa que les

deux jeunes gens s'étaient parlé, qu'ils étaient d'accord déjà peut-être. Mais, avant qu'il pût adresser à Maria une autre question, des pas se firent entendre dans la chambre voisine. Lors il jeta un regard de détresse sur la jeune fille, tremblant de l'avoir faite ce matin si séduisante, tout exprès pour aiguillonner une passion déjà née au cœur d'Eustache.

Il n'était plus temps. Eustache parut à l'ouverture, et maître Vouet se leva précipitamment.

— Voici mon fils bien-aimé ! s'écria-t-il en allant à sa rencontre avec toutes les apparences de la joie.

Lesueur prit la main que son maître lui tendait, et la pressa dans les siennes avec respect. Dès le seuil, il avait jeté ses yeux autour de la chambre ; la jeune fille, debout sur le piédestal, n'avait point échappé à ce regard ; il l'avait reconnue dès l'abord pour l'original

de tous les portraits appendus aux lambris: c'était le modèle ordinaire de maître Vouet. Pour la céleste fille qui lui était un jour apparue en ce lieu, il ne la voyait point.

Si Eustache avait soupçonné l'identité de ces deux femmes, la condition de poseuse, bas placée qu'elle était dans son opinion, n'eût point suffi pourtant à rompre son amour. Mais qui eût mis ce doute dans son esprit? Sa vision ne lui était apparue qu'une seule fois; il se la rappelait seulement pour se l'idéaliser chaque jour davantage, suivant en cela la tendance de sa nature rêveuse et toute spiritualiste. Cette brune enfant avait, dans la perfection de ses formes, quelque chose de sensuel qui eût contrarié déjà son vague souvenir. D'ailleurs, les longs cheveux blonds, cette parure des têtes virginales, faisaient positivement corps avec l'idée qu'il avait conservée de la Gemma.

Si, d'un autre côté, l'enfant qui était là devant lui n'eût point été poseuse, il l'aurait sans doute considérée avec d'autres yeux. Frappé de la ressemblance, si petite qu'elle pût paraître à ses sens prévenus, il aurait soupçonné le mystère.

Mais le hasard, le caractère de Lesueur et le stratagème de maître Vouet semblèrent se combiner pous servir à l'envi ce dernier. Il dut voir que désormais son trésor était en sûreté, du moins en ce qui concernait Eustache; mais il ne se douta point de la complication de circonstances qui amenait ce résultat; il ignora surtout qu'il y eût dans la croyance de Lesueur deux prisonnières sous ses verroux: l'une, debout maintenant sur le piédestal, statue que le jeune peintre admirait distraitement; l'autre, la Gemma, la reine de ses songes, son amour et son génie.

Pour la pauvre fille, objet de ce conflit et

de cette méprise, la vue de Lesueur l'avait frappée comme un coup de foudre. La pudeur venait de se révéler en elle avec une soudaineté pleine de violence. Comme la première femme, après qu'elle eut goûté le fruit mystique, Maria, confuse et rougissante se fit un voile de sa chevelure ; une angoisse inconnue remplit ses yeux de larmes ; elle eût voulu mourir pour échapper à cette honte cruelle qui lui navrait le cœur.

Et pourtant elle n'était point au bout de son supplice. Maître Vouet avait pris à part son élève ; tous deux, la désignant du doigt, semblaient discuter tranquillement. Quelques mots arrivaient jusqu'à elle.

— De belles lignes, disait Lesueur de sa voix douce et calme.

— Belles ! s'écriait maître Vouet, que saisissait involontairement son enthousiasme or-

dinaire, — dites magnifiques, mon fils, dites incomparables !

Le regard de Lesueur, — un de ces regards froidement appréciateurs qu'on jette à un cheval de prix, à une *chose* quelconque, — vint glisser de nouveau sur le corps nu de la Gemma. Alors seulement il prit garde à son attitude suppliante.

— Cette jeune fille ne semble point habituée..... voulut-il dire dans son étonnement.

Vouet l'interrompit par un haussement d'épaules.

— Cette *jeune fille* pose pour moi depuis des années, dit-il en appuyant sur ce mot avec une impitoyable malice.

Maria laissa tomber sa tête sur sa poitrine ; le sang abandonna ses joues, qui devinrent d'une pâleur mortelle. L'instinct de femme qui venait de surgir en elle lui montrait dans

ces paroles un arrêt de mort. Il était au dessus de ses forces de supporter la souffrance qui la torturait en ce moment. Pourtant elle n'osait fuir : un poids écrasant, la conscience de sa nudité, la clouait à sa place.

Lesueur cessa de s'occuper d'elle après la réponse du vieux peintre ; il tourna le dos, et se prit à examiner les portraits qui décoraient le salon. Maître Vouet le suivit. Quand ils se retournèrent pour comparer les copies au modèle, le piédestal était vide.

Le vieux peintre laissa errer sur sa lèvre un sourire méchamment railleur.

— Mon fils, dit-il avec une emphase ironique, désormais il ne nous faut plus jurer de rien, puisque voici la petite Maria qui se fait pudibonde.

Lesueur fit peu d'attention à ces mots, et cependant le coup porta. La poseuse fut décidément pour lui ce qu'étaient ses pareilles :

une créature n'ayant d'humain que la forme, tombée à ce point que ses actions, bonnes en elles-mêmes, excitaient le rire ou le mépris. Maître Vouet n'en demandait pas davantage.

La Gemma avait profité du moment où les deux peintres avaient le dos tourné pour sauter légèrement du piédestal à terre et s'enfuir dans son appartement. Là, elle se laissa tomber à genoux près de son lit et versa d'abondantes larmes.

Pauvre enfant! l'amour qui remplissait son âme à son insu venait de lui enseigner la plus sainte de toutes les vertus de la femme, la pudeur; et la première manifestation de cette vertu avait été saluée par un rire insultant et cruel. Maria ne savait pas toute l'étendue de sa misère; elle ne craignait point les mépris de cette foule qui n'admet pas d'exceptions à certaines règles derrière lesquelles est

l'infamie; elle ignorait cette malédiction impie et stupide qui pèse sur des castes entières, ce dédain irréfléchi, implacable, versé à flots par des bouches souriantes, débordant de cœurs purs suivant le monde, et que Dieu eût défié en vain pourtant de jeter la première pierre à la femme coupable; comment eût-elle craint tout cela? Mais la vue d'Eustache avait amené la rougeur à son front; à son cœur une émotion poignante, indéfinissable; elle pleurait à ce souvenir. Car Eustache était tout pour elle qui ne connaissait rien, et qui, n'eût-elle rien ignoré, eût encore mis Eustache avant tout le reste.

Celui-ci était définitivement installé dans l'atelier secret. Ses rivaux virent avec une rage impuissante son chevalet enlevé de la salle commune; ce fut, contre le jeune peintre, un nouveau levain d'envie et de haine. Son sort était peu enviable pourtant; tout le

jour, il travaillait sans relâche ; Simon Vouet, débarrassé de toutes craintes, usait de lui sans pudeur comme sans arrière-pensée.

La Gemma venait poser parfois. Elle s'avançait d'un pas timide et montait sur son piédestal de l'air d'une victime résignée. Maître Vouet avait beau railler cette souffrance et accuser l'enfant de manège, Lesueur ne put s'empêcher de remarquer le dépérissement lent, mais continu, qui s'opérait en elle. Souvent la pauvre Gemma, posant sous quelque forme gracieuse, se laissait aller à sa silencieuse douleur ; deux grosses larmes, démentant son sourire de commande, coulaient le long de ses joues plus pâles que la gaze blanche de ses draperies. Maître Vouet l'éloignait alors, riant de ce qu'il nommait un caprice, mais Lesueur la suivait du regard, involontairement touché de ce muet martyre.

Cette compassion était passagère et stérile

Le jeune peintre avait, lui aussi, sa souffrance, et restait plongé dans cet inerte égoïsme qu'inflige une maladie morale. Il était venu dans la retraite de maître Vouet, plein de vie et d'espoir; et, depuis bien des mois qu'il entrait là librement, qu'il parcourait cette mystérieuse demeure en maître, son espérance ne s'était point réalisée. Où était la Gemma, cette blonde fille qu'il ne voyait plus qu'en rêve? Chaque jour il attendait avec cette obstination d'espoir que donne une passion puissante; chaque jour son espérance était déçue. Timide outre mesure, il n'osait s'ouvrir à maître Vouet. D'ailleurs, n'était-il pas croyable que le vieux peintre cachait volontairement cette enfant? et, parler en ce cas, n'était-ce pas renoncer d'avance à tout hasard heureux qui pourrait amener une rencontre.

Une seule fois, poussé par son désir, Eustache essaya une question détournée.

— Maître Vouet, demanda-t-il, aurons-nous donc éternellement le même modèle?

A cette question, le vieux peintre eut peine à dissimuler sa joie. C'était, en effet, la preuve la plus complète qu'Eustache ne songeait guère à lui enlever son trésor. Dès le lendemain, Maria fut remplacée par une autre et ne reparut plus qu'à de longs intervalles. Le tout, disait maître Vouet, pour ne point offrir à son fils bien-aimé un objet dont la vue pût lui déplaire.

Ainsi se passèrent trois années. Lesueur était dès lors dans toute la sève de son magnifique talent. Outre les travaux qu'il faisait journellement chez maître Vouet, il avait peint huit grands tableaux qu'il avait signés de son nom. Sa réputation était ce qu'elle fut

jusqu'à sa mort : contestée par la jalousie, peu répandue dans le peuple, qui préférait de beaucoup l'afféterie de Mignard, l'affectation théâtrale de Lebrun, ou le clinquant de certains peintres inconnus maintenant et divinisés alors. Chaque génération élève ainsi son autel éphémère aux dieux que la postérité doit renier. Les vrais appréciateurs de Lesueur étaient rares, mais dignes. C'étaient des hommes modestes comme lui, chrétiens et gens de cœur, jugeant avec leur âme, et n'employant point de mots techniques pour formuler leur sincère et profonde admiration.

Maria, comme nous l'avons dit, ne venait presque plus à l'atelier. La pauvre enfant subissait, dans toute son amertume, l'angoisse d'une passion sans espoir. Naïve et n'ayant reçu aucun enseignement qui lui défendît d'avouer son amour, elle eût sans doute ré-

vélé depuis longtemps le mal qui la consumait, si Lesueur, toujours froid en sa présence, ne lui eût inspiré un respect qui tenait de l'effroi. Le vieux peintre n'avait eu garde, d'ailleurs, de laisser incomplet son système de précautions. Il n'était impitoyable que devant son élève; seul avec la Gemma, il redoublait de caresses.

— Que tu es belle, ma blanche perle! disait-il. Oh! quoi qu'il fasse, n'aie point de crainte; je veillerai sur toi!

— Pourquoi craindre? avait dit la Gemma le premier jour.

— Hélas! mon gentil trésor, cet homme voudrait!... Pauvre fille! mais je te défendrai, sois sûre. Seulement, garde-toi de le croire s'il te parle; garde-toi surtout de lui adresser la parole, car alors...

— Alors? avait répété curieusement Maria.

— Tu serais perdue! avait murmuré le vieillard, tandis qu'un frisson de terreur assez bien joué faisait trembler tous ses membres.

En agissant ainsi, maître Vouet avait proportionné son moyen à l'état moral et à l'éducation de Marie. Le vieux peintre avait choisi son stratagème entre les plus grossiers, parce que ceux-là surtout réussissent à tromper les enfants. Mais Maria, enfant par l'esprit, était femme par le cœur; elle ne crut point; son amour lui disait que le malheur était dans l'indifférence d'Eustache, non dans une haine impossible. Seulement ces mystérieuses réticences du vieillard, son emphatique effroi, se combinant avec la mine sévère et dédaigneuse du jeune peintre quand il était près d'elle, brisaient le courage de la pauvre Gemma. Elle se laissait mourir en silence.

Cependant, chaque jour exaltait de plus en

plus sa passion. Elle en était à regretter ces heures de honte, passées en face de Lesueur. Il la voyait du moins alors; son regard s'arrêtait parfois sur elle; et maintenant une autre, debout à sa place sur le piédestal, lui ravissait ce regard qu'elle eût voulu racheter au prix de son ancien supplice. Souvent, depuis le matin jusqu'au soir, elle restait immobile derrière la draperie. Son âme passait entière dans ses yeux; elle regardait; et, les deux mains sur son cœur pour en contenir les battements, elle maudissait la force impérieuse et cachée qui l'empêchait de tomber aux genoux de Lesueur.

Maître Vouet faisait de fréquentes absences. Telle était alors sa confiance qu'il laissait Eustache maître absolu dans sa maison. Celui-ci n'en abusait point. A force d'espérer en vain durant de longues années, il avait perdu foi en l'avenir de son amour. Mêlant son uni-

que souvenir, rêve suave et confus maintenant; avec l'idée de Dieu qui le remplissait sans cesse, il s'était fait une sorte de mélancolique résignation. S'il espérait encore, le but de son espoir n'était point de ce monde.

La Gemma, ce doux ange, dont le regard avait éclairé sa jeunesse, avait passé sans doute à une vie meilleure; il la retrouverait au ciel.

Il y avait un mois que Maria n'avait paru à l'atelier; Eustache avait oublié jusqu'à son existence peut-être, lorsqu'un jour elle ouvrit tout à coup la porte de son appartement, et s'avança vers lui. Elle portait une robe blanche, sans ornement; depuis longtemps elle avait mis à l'écart ces vêtements étranges, ces parures où le vieux peintre prodiguait autrefois son or et ses pierreries. Son pas était lent, mais ferme; sa contenance grave et triste

Lesueur était seul; maître Vouet, absent, ne devait point revenir ce jour-là.

— Eustache, dit-elle en levant sur lui ses grands yeux agrandis encore par la maigreur de ses joues. — Veux-tu avoir pitié de moi?

Eustache la regarda, et fut effrayé du ravage qu'un si court espace de temps avait produit sur le visage de cette enfant que, naguère encore, il avait vue si pleine de vie et de beauté. C'était la première fois qu'elle ouvrait la bouche devant lui. Sa voix musicale et pénétrante, son accent étranger, surtout ce tutoiement qu'elle employait ainsi tout d'abord, comme si elle n'eût point connu d'autre formule, lui donnèrent à penser. En même temps, un doute subit se présenta à son esprit,il s'étonna de ne l'avoir point eu plustôt.

Qu'était Maria? une poseuse? Mais les

créatures de cette espèce ont leur gîte ailleurs que sous le toit d'un artiste comme maître Simon Vouet, premier peintre du roi; on s'en sert, on les paie, puis elles oublient la route de l'atelier. Et, si ce n'était pas une poseuse, pourquoi ces sarcasmes du vieux peintre? pourquoi cette obéissance passive de l'enfant? pourquoi ce mystère que lui-même était seul admis à pénétrer?

Tandis qu'il réfléchissait ainsi, Maria, découragée par son silence, faillissait dans sa résolution. Elle répéta pourtant encore, mais d'une voix déjà brisée :

— Eustache, ne veux-tu donc point avoir pitié de moi?

— Qui êtes-vous? demanda-t-il, énonçant, au lieu de répondre, la conclusion de sa rêverie.

La jeune fille secoua tristement la tête.

— Maria, répondit-elle.

Eustache sentit redoubler sa compassion. Maître Vouet avait voulu le tromper; il en était sûr à présent. Pourquoi? Il ne savait; mais une simplicité si grande ne pouvait s'unir à la dégradation.

— Et... que voulez-vous? reprit-il en hésitant.

— Te suivre... Où vas-tu lorsque tu quittes ce lieu, Eustache?

La voix de Maria tremblait; une larme se balançait à sa paupière.

— Tu vas près d'elle, n'est-ce pas? continua-t-elle en voulant sourire, — près de cette jeune fille à qui tu parles quand tu es seul?... Laisse-moi te suivre, nous serons deux à t'aimer.

L'émotion prenait le cœur d'Eustache. Un instant il fut sur le point d'exaucer le vœu de cette pauvre enfant, qui semblait tant souffrir. Mais il se souvint que sa présence chez maître

Vouet était une preuve de confiance qu'il ne fallait pas mettre en oubli. Il secoua la tête en signe de refus.

Maria resta un instant pensive; puis elle tourna vers lui un regard de reproche, et se retira sans ajouter une parole.

Tout le reste du jour, Eustache se préoccupa de cet incident. Il était intrigué; il avait pitié. En regagnant sa demeure, il pensait encore à la jeune fille.

— J'aurai, à ce sujet, une explication avec maître Vouet, pensait-il. Cette enfant souffre et n'ose accuser... S'il y a dans tout ceci quelque criminel mystère, je ferai en sorte que Maria quitte son toit. Je chercherai sa famille...

— Maria n'a point de famille, interrompit une voix à son côté.

Il se retourna vivement; Maria était près de lui.

— Vous ici ! s'écria-t-il.

— Je t'épiais derrière la draperie, dit-elle doucement. Quand tu es sorti... tu ne m'avais point défendu de te suivre.

Ils étaient dans l'allée sombre qui conduisait à la demeure d'Eustache. Maria prit sa main, qu'elle serra sur son cœur.

— Ne me chasse pas, reprit-elle. J'ai bien peu de temps à t'aimer... Laisse-moi mourir près de toi.

Il y avait dans ces mots une tristesse profonde ; dans la voix qui les prononçait, un charme irrésistible. Eustache était ému jusqu'au fond de l'âme.

— Maria , dit-il faiblement, je ne puis; je ne puis, en vérité. Vous m'étiez en quelque sorte confiée... Donnez-moi votre main, ma pauvre fille; je vous conduirai en la demeure de maître Simon Vouet.

Maria tressaillit de la tête aux pieds et répéta ce nom ; puis elle se prosterna.

— Pitié ! murmura-t-elle d'une voix défaillante.

Un combat se livrait dans le cœur d'Eustache. Il se sentait pris d'une passion croissante et mêlée de tendresse pour cette malheureuse enfant qui l'implorait à genoux. En même temps, une illusion étrange, qu'il prit pour un ordre céleste, éblouit ses yeux et remua ses plus chers souvenirs. Dans l'ombre, la figure de Marie lui rappela un autre visage ; il crut voir la Gemma suppliante ; il n'hésita plus.

— Venez, dit-il tout à coup, vous aurez mon toit pour asile.

Puis, un doute lui traversant l'esprit, il ajouta sévèrement :

— Mais souvenez-vous que ma maison ren-

ferme quatre orphelins, dont une jeune fille qui ne connaît pas même le nom du vice.

Maria s'était relevée vivement, et laissait éclater sa joie naïve. Elle n'avait compris que les premiers mots.

Ils montèrent. Eustache, qui avait sur la famille l'autorité d'un père, ordonna de traiter la nouvelle venue comme une sœur; Cécile la baisa et la fit asseoir près d'elle; les deux plus jeunes enfants poursuivirent indifféremment leurs jeux. Antoine, l'aîné des frères, suspendit son travail et se mit à l'écart. Jusqu'à l'heure du sommeil son œil ardent couva le charmant visage de l'étrangère.

Eustache retourna le lendemain, comme d'habitude, à l'atelier de maître Vouet. Au retour de ce dernier, le jeune peintre raconta l'évènement avec franchise. Nous ne dirons point la fureur du vieillard quand, après avoir tenté tous les moyens de fléchir son élève, il

le vit fermement décidé à ne point remettre l'enfant sous sa puissance. Il pria bassement, menaça comme un insensé ; tout fut inutile. Comme suprême ressource, il s'avisa enfin de proposer de l'or.

Eustache déposa pinceaux et palette, se couvrit et sortit sans mot dire. Depuis, on ne le vit jamais passer le seuil du premier peintre du roi.

VI.

LE SACRIFICE.

Lesueur avait vingt-quatre ans. Bien qu'il eût alors toute sa valeur artistique, un évènement comme celui que nous venons de raconter pouvait seul rompre les liens qui l'attachaient à maître Vouet. Son naturel,

d'une douceur approchant de la faiblesse, quand nul sentiment honnête ou généreux ne le poussait à la résistance, l'eût tenu longtemps encore dans cette sorte de servage nuisible à sa fortune et plus nuisible à sa réputation. Il sortit de l'atelier du vieux peintre, pauvre et méconnu par la foule; longtemps le prix de ses tableaux resta des plus modiques, et il fallut que toute sa prodigieuse facilité lui vînt en aide pour tenir sa petite famille à l'abri du besoin.

Lesueur, religieux jusqu'à l'ascétisme, tendre à l'excès et se passionnant seulement pour les choses de l'esprit, devait exceller surtout dans les sujets pieux. On est saisi d'un recueillement profond, plein de repos et d'austère poésie, devant ces toiles admirables où le grand peintre a déposé sa dévote candeur. Qu'il y a loin de lui à son siècle ! et que les siècles suivants sont loin de lui ! A d'autres le

soin, la pensée même de traduire la religion dans ses terreurs, la foi dans son fanatisme. Chez lui, point de muscles tordus ou saignants, point d'inquisiteurs livides attisant le brasier où rougit la tenaille : des saints, des vierges, de pieuses femmes qu'a pâlies la pensée de Dieu, de naïfs enfants, de sublimes vieillards, donnant leur sagesse à la terre, ou glorifiant le Seigneur au plus haut des cieux.

Bien peu le comprenaient encore. On passait dédaigneusement devant ses tableaux ; la foule voulait du drame; les artistes demandaient à grands cris l'habileté matérielle; ils cherchaient en vain l'abus du mouvement, l'exagération du geste.

— Que veut cet homme, disaient-ils, qui tremble en dessinant un raccourci? Qu'il porte ailleurs sa peinture décolorée, ses formes amaigries, ses chairs où il n'y a point de sang !

Et si quelques-uns voyaient mieux, ils se taisaient ou rabaissaient l'œuvre du jeune peintre, car ceux-là se nommaient Mignard, Lebrun, Vouet, etc. L'ignorance peut blesser le génie ; c'est à l'envie qu'il appartient de l'achever.

A cette dernière la critique ne suffisait pas ; elle employait aussi le mensonge et la calomnie. Lesueur était représenté comme un ingrat, comblé des bienfaits du premier peintre du roi, et devenu le bourreau de sa vieillesse. On allait jusqu'à dire que maître Vouet, suspectant à bon droit sa probité, l'avait honteusement chassé de sa demeure.

Eustache gardait le silence ; il ne se croyait point permis de rendre injure pour injure à l'homme qui lui avait servi de maître.

Cependant, malgré les perfides efforts de ses rivaux, son pinceau ne restait pas inactif. Il ne travaillait point, il est vrai, pour Sa Ma-

jesté ou Son Éminence, mais de graves personnages avaient appris le chemin de son atelier Ils lui promettaient des jours meilleurs ; leurs éloges et l'amitié constante de Petit-Jean suffisaient à relever son courage.

Petit-Jean avait abandonné le pinceau pour burin ; c'était maintenant un homme ; il ne permettait plus qu'on l'appelât autrement que maître Herbert, à moins pourtant, chose rare et flatteuse, qu'on ne voulût l'intituler messire Jean de Beaulieu. Comme graveur, il ne manquait point d'habileté, mais sa légèreté incorrigible, son amour effréné du plaisir le tenait toujours dans cette position douteuse où nous l'avons vu au commencement de ce récit. Son pourpoint n'était guère plus brillant que jadis, et, sans les bontés d'Eustache, il n'eût pas eu souvent quatre écus dans sa bourse pour en faire part à ses amis en souffrance. A cause de cela, et d'une autre circon-

stance que nous dirons en son lieu, son ancienne amitié avait pris le caractère d'un fanatisme véritable; il était toujours prêt à mettre à la main rapière ou bâton, au choix de son adversaire, contre quiconque laissait devant lui planer un doute sur l'excellence du pinceau de maître Eustache Lesueur.

Celui-ci, grâce à l'entremise de ses protecteurs, fut chargé, vers cette époque, de décorer le cloître du couvent des chartreux de Paris. C'était un travail de première importance; il s'agissait de peindre la vie de saint Bruno en vingt-deux tableaux. Lesueur se mit à l'œuvre avec ardeur, et sa singulière facilité lui fit voir la fin de ce travail avec une rapidité qui passait toute prévision. Pour la première fois il fut récompensé généreusement, et les religieux, ne pensant point s'être acquittés encore, lui gardèrent jusqu'à sa mort et par-delà le tombeau, leur admiration reconnaissante.

S'il eût été dans sa destinée d'être glorifié de son vivant, son nom serait devenu dès lors populaire. La foule se portant dans ces immenses galeries naguère encore nues et tristes, dut, en effet, mesurer avec étonnement la puissance de production de l'homme qui les avait faites, comme par magie, si brillantes. Mais, dans ces vingt-deux tableaux, se retrouvaient toutes les qualités de Lesueur, défauts impardonnables pour le vulgaire. La sottise publique venant en aide au mauvais vouloir des envieux, cette œuvre magnifique n'eut, en définitive, qu'un faible et douteux résultat.

Pendant cette période, la plus heureuse sans nul doute de la vie d'Eustache Lesueur, il vivait en famille, jouissant d'une liberté jusqu'alors inconnue. Dans l'intervalle de ses travaux, il revenait s'asseoir à son foyer où régnait un calme presque patriarchal. Outre ses trois frères et sa sœur, il trouvait là Maria,

sa sœur aussi par l'adoption, et maître Herbert, qui prenait ses heures de repos dans la maison de son ami, et qui se reposait toujours.

Maria n'avait jamais été plus charmante ; la liberté avait opéré en elle un heureux et rapide changement. Cette riche nature, que le malheur avait eu peine à courber, se redressa d'elle-même au souffle du bonheur. La première fois qu'Eustache l'avait vue, Maria était encore une enfant ; il la voyait femme maintenant, et jamais femme plus séduisante, — hors une qu'il n'espérait point revoir ici-bas, — n'était venue enchanter son regard.

L'éducation de l'étrangère avait été tout d'abord confiée à Cécile, jolie et douce fille, clairvoyante et avisée, si ce n'est à l'endroit de maître Herbert qu'elle regardait comme le modèle des cavaliers accomplis. Eustache lui-même suppléait souvent sa sœur. Quelque-

fois, avant que les enseignements nouveaux qu'elle recevait eussent appris à Maria ce qu'une femme doit taire, elle avait laissé Eustache lire bien avant dans son cœur. La pudeur du jeune peintre ne s'effrayait point de ces aveux naïfs ; il savait maintenant ce que l'âme de Maria renfermait de noblesse et de pureté. Un jour pourtant, Cécile, arrivant à l'improviste durant leur causerie, vit Eustache s'éloigner d'un front sévère ; Maria avait des larmes dans les yeux.

Aux questions de sa sœur d'adoption, Maria répondit avec sa franchise ordinaire : autrefois, quand elle était prisonnière, elle avait vu souvent Eustache suspendre son travail et se laisser aller à sa rêverie. Un nom alors sortait de sa bouche, un nom qu'il prononçait les mains jointes et les yeux au ciel ; c'était le nom d'une jeune fille, et jamais, quoi qu'elle fît, Maria n'avait pu le saisir. Quelle était cette

jeune fille? où était-elle? Maria venait de le demander à Eustache.

Le front de celui-ci s'était rembruni; une larme avait coupé son sourire.

— Cécile, dit Maria en frémissant, — était-elle donc aussi sa sœur?

Cécile entendait parler de cette circonstance pour la première fois. Elle eût vivement désiré connaître au moins tout ce que savait Maria; mais, respectant un secret que son frère n'avait point voulu lui confier, elle rompit l'entretien, recommandant à sa sœur adoptive de ne plus jamais entamer ce sujet. Maria n'avait garde de désobéir; la tristesse subite d'Eustache l'avait déjà trop punie.

Quand la nuit était venue et que s'allumait la haute lampe suspendue au plafond, c'était un tableau d'intérieur d'un effet calme et reposant que cette famille d'orphelins qui avait retrouvé un père dans un jeune homme de

vingt-quatre ans. Les trois frères dessinaient ou lisaient; Maria s'asseyait entre Cécile et Eustache, écoutant leurs paroles, et savourant ce bonheur intime qu'elle goûtait depuis si peu de temps. Messire de Beaulieu papillonnait de l'un à l'autre, interrompant un des jeunes gens dans sa lecture pour lui conter quelque histoire folle, causant avec Eustache de son dernier tableau, ou protestant tout bas à Cécile qu'elle était bien la plus jolie fille qu'il eût rencontrée sur son chemin, et que, s'il plaisait à maître Lesueur, lui, Jean Herbert de Beaulieu, pourrait bien être un heureux époux quelque jour.

Cécile baissait les yeux et souriait, ne prenant point souci de cacher son plaisir.

Malgré cette apparence, tout n'était pas concorde et calme sous le toit d'Eustache. On aurait pu dès lors découvrir certains signes présageant, sinon une tempête, du moins une

désunion dans la famille. Antoine, l'aîné des frères, pendant qu'il semblait exclusivement occupé de son dessin, ne perdait pas de l'œil une minute le groupe dont Maria faisait le centre. Si, par hasard, tandis qu'il la contemplait ainsi, Eustache se penchait en souriant, si Maria relevait sur lui son grand œil bleu, qui ne savait point encore cacher sa tendresse, le regard du jeune homme flamboyait subitement, sa main tourmentait son crayon avec colère ; il semblait sur le point de s'élancer, furieux. Antoine, depuis le premier jour, était amoureux de Maria.

C'était un jeune homme d'humeur farouche et sauvage, orgueilleux outre mesure et laissant parfois échapper la pensée qu'il pourrait bien valoir davantage qu'Eustache, son frère aîné. On a pu le voir autrefois reprocher rudement à ce dernier sa misère. Depuis, son caractère ne s'était point amendé ; dur, égoïste,

violent à l'excès, il faisait tache dans cette famille, dont pourtant il restait le favori.

Or, la vue constante de Maria avait fait sur le cœur d'Eustache une impression lente, mais profonde. Il s'était complu d'abord à l'instruire de ce qu'une jeune fille peut savoir; son ignorance, sa candeur l'avaient charmé d'autant plus qu'il l'avait insultée jadis dans le secret de son âme, sur la foi de maître Vouet. Il n'oubliait point la Gemma, son premier, son unique amour; mais il se disait souvent que, s'il avait à faire choix d'une compagne, Maria, cette pauvre enfant que Dieu semblait avoir mise à sa garde, devrait suffire à son bonheur. Cependant il était loin d'être déterminé encore; le mariage était pour lui chose si sérieuse, si sainte! Il voulait méditer longtemps, éprouver à loisir lui-même la compagne choisie, avant de se lier à jamais; il voulait savoir surtout si, chez lui, l'affection

portée à une femme ne serait point affaiblie et minée à la longue par l'action d'un souvenir trop cher, et qu'il sentait devoir être ineffaçable. Mais tandis qu'il se consultait ainsi, croyant son secret à l'abri, trois personnes l'avaient deviné : Cécile d'abord, qui se réjouissait franchement d'avoir pour sœur sa bonne Maria; Maria elle-même qui espérait, mais n'osait croire à tant de bonheur.

Et enfin Antoine, qui devinait aussi et frémissait de rage à cette seule pensée.

Le temps marchait. Eustache, maître absolu de ses actions et n'ayant de conseil à recevoir que de lui-même, se décidait lentement. Depuis quelques jours, préoccupé par cette idée qui le dominait de plus en plus, il avait déserté la veillée et passait les heures du soir seul, dans sa retraite privée, à prier et à méditer. Cécile et Maria, sans se confier leurs inquiétudes, eurent la même pensée; elles

crurent qu'Eustache s'éloignait de sa jeune protégée, et que sa conduite indiquait un changement de résolution.

Antoine seul ne se méprit point. Il connaissait le cœur de son frère ; il savait combien sa conscience était pure et timorée ; cette retraite subite mit le comble à ses alarmes.

Un soir qu'Eustache était dans sa chambre, occupant ses mains à peindre un frontispice de livre saint, mais partageant son esprit entre Maria et l'image de la Gemma qui se voilait peu à peu dans son cœur, il vit entrer Antoine.

— Frère, lui dit le jeune homme avec une feinte humilité, je viens vers toi pour te dire un secret et réclamer ton aide.

Eustache déposa le missel et tourna vers son frère sa loyale et bienveillante figure.

— Parle, dit-il.

Antoine semblait hésiter. Une pâleur inac-

coutumée couvrait son visage. Eustache lui prit la main et l'attira vers lui.

— Antoine, tu souffres, dit-il. Depuis quand crains-tu de m'avouer tes peines?

— Depuis quand! s'écria tout à coup le rude jeune homme, incapable de se contenir davantage... Tu me demandes depuis quand! Écoute. Je venais à toi pour te dire mon secret; mais sache auparavant que j'ai deviné le tien. Tu l'aimes; tu veux en faire ta femme... ne nie pas; je le sais... Abusant de l'autorité que t'a donnée le hasard, tu veux... Sur mon salut, je ne le veux pas, moi!

Antoine s'était dressé de toute sa hauteur et menaçait son frère du regard; l'œil de celui-ci n'exprimait que la surprise et la compassion.

— J'aurais dû m'en douter, murmura-t-il. Elle est belle; il est jeune et fougueux...

— Entends-tu ? répéta Antoine avec colère, je ne le veux pas !

— Pauvre enfant! dit doucement Eustache. Tu l'aimes donc ?

Mais cette patience, au lieu d'apaiser le jeune homme, porta sa fureur au comble.

— Que t'importe ? s'écria-t-il. N'as-tu pas pris de longue main tes mesures pour l'emporter sur moi ? Prends garde! il n'y avait pas un si enviable trésor entre les premiers-nés d'Adam ! Renonce à elle, ou bien....

Eustache se leva. Son front pâle était coloré du rouge de l'indignation. D'un geste plein d'autorité, il montra la porte de sa chambre.

— Antoine, dit-il, je vous plains et je vous pardonne. Allez. Dieu punit les mauvais frères; je le supplierai afin qu'il ait pitié de vous.

Le jeune homme baissa la tête en silence ; le premier mouvement de son impétueuse

rudesse l'avait emporté malgré lui. Il se dirigea vers la porte ; sur le seuil, il se retourna. Eustache crut voir une larme briller dans son œil ; il se sentit désarmer.

— Mon frère ! s'écria-t-il en lui tendant les bras.

Antoine resta immobile.

— Eustache, dit-il d'un ton de rancune profonde, j'ai blasphémé ; je me repens. Mais, si je demande le pardon de Dieu, je n'ai que faire de ta miséricorde... Eustache, je ne coucherai pas une fois de plus dans une maison qui est tienne. Tu as dit que les mauvais frères sont maudits de Dieu ; crois-moi, prie pour toi, non pour les autres ; car demain, ce sera toi qui te reprocheras la mort de ton frère.

A ces mots, Antoine franchit le seuil. Une seconde après, Eustache entendit un corps cheoir lourdement dans l'escalier, il s'élança et trouva le jeune homme qui, brisé par l'ef-

fort qu'il venait de faire, était tombé sans mouvement sur les premières marches.

Il le souleva et le porta dans sa chambre.

— Frère, disait une heure après Antoine rendu à la vie, cède-la-moi, par pitié! N'as-tu donc pas assez de bonheur en ce monde? Seul, dans la famille, tu as pu donner, non recevoir; seul, tu n'as point vécu du pain d'autrui. Tandis que nous restions dans notre misérable demeure, tu avais les enseignements d'un grand peintre; maintenant encore, ne subissons-nous pas tes bienfaits? Nous sommes pauvres, obscurs; toi, si maître Herbert dit vrai, tu marches vers la gloire.... La gloire, Eustache! cela seul n'est-il pas trop pour un homme! Oh! veux-tu donc toujours augmenter ta part aux dépens de la nôtre? Te faut-il tout à la fois gloire, fortune, bonheur, quand les enfants de ton père sont inconnus, pauvres, malheureux!

Eustache écoutait, immobile, cet étrange discours. Telle était sa mansuétude, qu'il ne fut point blessé par l'injustice d'un frère qui lui reprochait jusqu'à ses propres bienfaits. Antoine reprit avec une humilité pleine d'amertume :

— Garde ta gloire, je ne puis l'atteindre ! garde ta fortune, je n'y ai point de droits ; mais Maria! Maria !... oh ! frère, laisse-moi Maria!

Antoine se tut ; il avait prononcé ces derniers mots avec l'accent d'une passion véritable. Une chose d'ailleurs avait ému Eustache; c'était cette renonciation désespérée, cet adieu qu'Antoine faisait à la gloire, lui d'ordinaire si plein d'orgueil. Jusque-là, en effet, ce dernier s'etait posé dans la famille en rival de son frère aîné. Il travaillait peu et mal, mais il parlait haut et beaucoup, sinon bien. Grande devait

être sa détresse pour qu'il confessât ainsi son infériorité.

Eustache demeurait pensif et tardait à répondre.

— J'attends! fit Antoine avec un commencement d'impatience.

Il regardait son frère en face, tout prêt sans doute à renouveler le scandale de ses emportements.

Eustache réfléchit encore quelques secondes; puis il dit d'une voix grave et résignée :

— Mon frère, la Providence vous a mis tous quatre sous ma garde. J'ai fait pour vous ce que j'ai pu; peut-être eussé-je dû faire plus encore. Ceci ne doit pas nous occuper; le passé n'est point en notre pouvoir. Maintenant, vous aimez la femme que je m'étais choisie pour épouse; vous la céder ne serait point au dessus de mes forces; Dieu a exigé

de moi un sacrifice plus long, plus pénible. Mais... vous aimerait-elle, Antoine?

Un sourire d'orgueil vint épanouir la lèvre de l'adolescent; il se plaça tout près de son son frère, comme pour le toiser à sa taille, et, dirigeant son regard vers un miroir, il laissa échapper une exclamation de triomphe.

— Oui, dit Eustache, souriant à son tour, vous êtes grand et beau, mon frère. Mais laissons là ces matières frivoles, je vous prie... Maria vous aimerait-elle?

— Pourquoi non, je vous prie?

— Mon frère, elle m'a dit, à moi, qu'elle m'aimait.

Antoine changea de couleur. Un frémissement l'agita de la tête aux pieds.

— Elle t'a dit!... s'écria-t-il.

Mais il s'arrêta subitement, se prit à sourire, et ajouta mentalement :

— Mensonge!

— Je vous prie de m'écouter, mon frère, continua Eustache avec sa douceur inaltérable. Je n'ai point voulu vous refuser ; en voici la preuve : mes travaux récents m'ont procuré la somme nécessaire pour exécuter un projet caressé depuis longues années ; je vais partir pour l'Italie.

Antoine fit un geste de joyeuse surprise.

— Ne vous contraignez point, reprit tristement Eustache. Ce matin, votre joie m'eût blessé cruellement ; mais vous m'avez ouvert aujourd'hui le livre du cœur humain, mon frère, et j'ai lu une page douloureuse... Durant mon absence, qui sera de deux années, Maria habitera une maison de religieuses non-cloîtrées. Vous pourrez la voir quelquefois.

— Pourquoi ne pas la laisser avec Cécile? voulut demander Antoine.

— Parce que vous êtes bien jeune, mon frère, et qu'il m'est permis de mettre en doute

votre prudence... Si vous me faites passer une lettre de Maria, renfermant son consentement à votre union, je n'y mettrai point d'obstacle.

— Ces lenteurs sont aussi cruelles que vaines, murmura encore Antoine.

— Mon frère, dit Eustache que rien ne pouvait irriter ; je l'aime aussi et je pars.

Le jeune homme n'osa répliquer. Après quelques instants d'un silence chagrin, il se retira sans qu'un seul mot de reconnaissance fût sorti de sa bouche.

Une fois seul, Eustache pencha la tête sur sa poitrine.

— La gloire ! murmura-t-il au bout de sa longue et mélancolique méditation. Pierre Mignard, mon ami ; Antoine, mon frère!... Est-ce donc un titre à la haine?... La Gemma, Maria!... Est-ce donc un sceau de malheur?... Dieu a-t-il mis dans la balance la gloire d'un

côté, toutes les joies de l'autre?... Faut-il faire un choix entre elle et le bonheur !

Il joignit les mains avec vivacité; son œil s'éclaira d'une lumière ardente et soudaine.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il en tombant à genoux, si tel est votre arrêt, mon choix est fait. La gloire, donnez-moi la gloire, fût-ce au prix du bonheur !

Puis, au lieu de chercher le sommeil, il fit ses préparatifs de voyage; il avait résolu de ne point revoir Maria, et de partir le lendemain.

VII.

LA TENTATION.

L'atelier de maître Vouet s'était presque entièrement renouvelé durant ces quatre années; Lebrun avait fait un voyage à Rome, Mignard travaillait pour son propre compte et faisait concurrence à son ancien maître;

enfin, tous ces jeunes gens que nous avons vus à l'œuvre, rassemblés dans la salle haute de la place du Louvre, étaient maintenant dispersés.

Mais un sentiment commun les unissait toujours. Rivaux, ennemis même pour la plupart, ils étaient d'accord pour haïr et calomnier Eustache Lesueur. Simon Vouet était, sous main, à la tête de cette coterie ; la Gemma, ce charmant hochet, manquait à son imbécile vieillesse ; il conservait à son ravisseur une rancune implacable.

Dans ces derniers temps, l'intelligence artistique du premier peintre du roi avait considérablement fléchi. Son pinceau ne produisait plus que de pâles et informes esquisses, où la pensée le cédait encore à l'exécution, si misérable que fût celle-ci. Il n'était pas fort vieux d'âge pourtant ; mais, enrichi tout à coup à une certaine époque de sa vie par les

libéralités de plusieurs têtes couronnées, il avait prétendu, dissipateur égoïste, voir à lui seul la fin de son or. A cette tâche honteuse, il avait perdu force et intelligence. Le caractère de cet homme, dont le mérite comme peintre demeure incontestable, ne fut beau sous aucun aspect. Il était riche, et l'on ne cite de lui aucune action noble ou généreuse; tous ses élèves, sauf Lesueur, lui payaient une forte rétribution, ce qui ne l'empêchait point d'user de leur pinceau outre mesure. Eût-il été d'ailleurs irréprochable, sa conduite à l'égard d'un grand homme qu'il accueillit en face à bras ouverts, tandis que, dans l'ombre, il ameutait contre lui la populace des hauts antichambres et des ateliers, resterait une tache éternelle à sa mémoire. On sait que ce fut Simon Vouet dont la cauteleuse et lâche jalousie causa les amers dégoûts qui assaillirent Nicolas Poussin pendant son séjour en France.

Sur ce naturel étroit et peu généreux, le temps avait produit son effet ordinaire : à l'époque où nous arrivons, il n'y avait plus rien, chez maître Vouet, de ce qui avait pu autrefois contrebalancer les vices de son cœur. Activité, talent, avaient disparu; l'action dissolvante de la vieillesse n'avait épargné que les principes du mal. Ceux-là, demeurés seuls, semblèrent en revanche s'être accrus en nombre et singulièrement développés. Dans ce corps usé avant l'âge, il n'y avait plus d'âme, à moins qu'on ne s'avise de nommer ainsi l'asile où se pressaient l'astuce, l'égoïsme, l'envie, toutes les qualités mauvaises, dépourvues d'énergie qui les refrénât ou de pudeur qui pût les voiler.

Pourtant, au milieu de ces ruines, quelque chose était resté debout, qui ressemblait de loin à un sentiment. Maître Vouet n'avait point oublié la Gemma; il la regrettait sans

cesse et se sentait capable de tous les sacrifices pour recouvrer son trésor. Ce n'était point amour, ce n'était pas même ce caprice artistique qui s'était fait passion autrefois ; où l'art est mort, disparaissent ses résultats mauvais ou bons : c'était désir insensé, puérile marotte de vieillard Il voulait voir la Gemma, la draper comme autrefois, la conduire au piédestal ; sa main tremblante aurait plaisir à souiller quelque toile en tâchant de reproduire des formes connues ; ce serait un passetemps pour désennuyer les longues heures de son oisiveté.

En outre, Eustache, cet ingrat qui avait reculé devant une bassesse, Eustache l'aimait d'amour sans doute. N'était-ce pas là une séduction irrésistible, et la jouissance ne s'accroît-elle pas de toute la douleur de l'homme qu'on déteste?

Maître Vouet passait souvent à dessein de-

vant la porte de Lesueur. Le vieillard avait grande foi en son propre talent de persuasion; il espérait toujours amener Eustache à lui restituer ce qu'il nommait son bien; mais le hasard ne l'avait point servi jusqu'alors : il n'avait jamais rencontré son ancien élève.

Le lendemain de la scène que nous avons racontée au précédent chapitre, maître Vouet se leva dès l'aurore. Un projet vague avait germé dans son cerveau; il voulait, sans perdre de temps, le mettre à exécution. Que lui manquait-il pour entrer dans la maison d'Eustache? un prétexte. Ce prétexte, il l'avait enfin trouvé. Le reste, grâce à son habileté diplomatique, devait aller au mieux de soi-même.

Lesueur achevait de disposer son modeste bagage quand on lui annonça la visite du premier peintre du roi. L'instant d'après, maître Vouet était introduit.

Eustache fut péniblement frappé du chan-

gement qu'une année avait produit sur les traits de son ancien maître. Bien que, en réalité, il se fût formé seul, et non par les rares et indifférents conseils du vieux peintre, il lui gardait au fond du cœur une reconnaissance que rien n'avait pu étouffer. La vue de maître Vouet réveillait d'ailleurs en lui tant de souvenirs! c'était dans l'atelier de la place du Louvre qu'il avait pris en main le pinceau pour la première fois; c'était là qu'il avait vécu une vie d'espoir et de travail, sinon de bonheur; c'est là enfin qu'il avait vu la Gemma, cette femme qui lui était apparue comme pour répandre sur toute son existence un vague et mélancolique enchantement.

Maître Vouet s'avança vivement; il déposa contre la boiserie un tableau recouvert d'un voile, et ouvrit ses bras en disant avec emphase :

— Dieu soit loué, puisqu'il m'est donné de

revoir, avant de mourir, mon élève, mon fils bien-aimé!

Eustache lui rendit respectueusement son accolade, et le conduisit à un siège.

— Vous êtes surpris de me voir dans votre maison, maître Lesueur, reprit le vieillard dont la voix devint triste et grave, — peut-être n'aurais-je point dû en passer le seuil ; mais j'avais besoin de vous revoir. En outre...

Maître Vouet hésita. Eustache voulut profiter de son silence pour le rassurer sur ses propres sentiments, mais le vieux peintre l'interrompit d'un geste :

— Je sais que vous êtes bon, Eustache, dit-il. Une générosité mal entendue a pu seule vous entraîner, lorsque vous avez porté l'affliction dans le cœur d'un vieillard Ne parlons point de ceci... En outre, disais-je, il me peinait d'avoir profité des œuvres dues à votre pinceau. Je vous apporte une de vos

toiles; les autres n'étant plus en ma possession, je suis prêt à vous en compter le prix.

Eustache, comme maître Vouet s'y attendait positivement, rejeta bien loin toute offre pécuniaire.

— Vous êtes quitte envers moi et au delà, maître, dit-il. Si l'un de nous reste débiteur de l'autre, c'est moi, votre élève et votre obligé.

— Toujours noble! toujours généreux! s'écria le vieux peintre. Oh! pourquoi Dieu a-t-il mis cette pierre d'achoppement entre nous!

Eustache ne répondit point. Maître Vouet, embarrassé, torturait sa cervelle pour trouver un moyen d'entamer la négociation, véritable but de sa visite.

— Pour qui ces préparatifs de voyage? demanda-t-il, voulant au moins prolonger l'entretien.

Le front d'Eustache se rembrunit.

— Maître, dit-il, mon plus cher désir a toujours été de voir l'Italie. Ces préparatifs sont pour moi ; je vais à Rome.

Bien qu'Eustache ne dût point compte à maître Vouet du motif de son voyage, habitué qu'il était à ne jamais dissimuler aucune de ses pensées, il se sentit avoir honte et rougir. Pour cacher son trouble, il prit le tableau apporté par maître Vouet et le débarrassa de son enveloppe.

Son émotion n'échappa point à ce dernier, qui le couvait de l'œil, prêt à profiter de tout hasard pour entrer convenablement en matière.

A peine Eustache eut-il jeté un regard sur la toile, que le sang abandonna sa joue ; il se laissa tomber sur un siège en poussant une sourde exclamation. C'était le portrait de la Gemma telle qu'il l'avait vue pour la première

fois, telle qu'il l'avait peinte lui-même en corrigeant l'œuvre de son maître.

Ses mains lâchèrent prise; le portrait glissa jusqu'à terre.

— Qu'avez-vous? demanda maître Vouet étonné.

Eustache n'entendait pas; ses souvenirs, déchaînés, l'absorbaient. L'amour, qu'il croyait étouffé sinon éteint dans son cœur, se rallumait tout à coup avec violence. Il demeurait immobile, la tête penchée, et n'osant la relever, car il sentait des larmes couler le long de ses joues, et tomber, brûlantes, sur sa main.

— Mon fils, dit tristement le vieux peintre, je vois que vous reconnaissez ce tableau. Moi, j'ai voulu m'en séparer afin de perdre jusqu'au souvenir... A quoi bon ce portrait, puisque l'original...?

Avant qu'il eut achevé, Eustache bon-

dit sur son siège, et, lui saisissant les deux mains :

— N'est-elle donc plus! s'écria-t-il avec angoisse.

Un méchant instinct avertit le vieillard de ne point manifester sa surprise. Eustache continua, le suppliant du regard :

— Oh! dites-moi si elle n'est plus! Elle que j'aimais... que j'aimais au point d'allier parfois son souvenir avec la pensée de Dieu! Maître, je ne vous avais point dit mon secret; je craignais... Mais répondez donc, par pitié! La Gemma n'est-elle plus de ce monde?

Le vieux peintre écoutait, partagé entre la joie et la surprise. D'abord, il craignit que Lesueur ne fût fou, puis il se ravisa. Un imperceptible sourire crispa narquoisement sa lèvre.

— Le hasard me servirait-il à ce point?

pensa-t-il. Ah ! maître Eustache, mon fils bien-aimé, merci pour la belle partie que vous me faites !

— Elle est donc morte ! murmura Lesueur, se méprenant à ce silence. Morte !... Ma Gemma, continua-t-il en prenant le portrait devant lequel il s'agenouilla, — maintenant tu es un ange au ciel ; tu me vois. Béni sois-tu, mon génie ! Dieu est bon, et la terre n'était point faite pour toi.

Tandis qu'il parlait, sa voix s'affaiblissait de plus en plus ; son regard était vague, ses yeux se voilaient ; il semblait qu'il fût sur le point de rejoindre l'objet de son culte mystique. .

— Mon fils, mon fils ! disait maître Vouet depuis quelques secondes, — je n'ai point dit cela ; écoutez-moi, je vous prie, et revenez à vous.

Eustache l'entendit enfin et fit un effort pour se tourner vers lui. L'émotion l'avait

brisé au point de le rendre incapable de tout mouvement.

— La Gemma n'est pas morte, continua Vouet.

— Elle vit! dit Lesueur, galvanisé par ce mot. Oh! maître, j'ai bien entendu, n'est-ce pas?

— Elle vit, répéta le vieux peintre, s'empressant à soutenir Lesueur, et cachant sa joie sous une émotion de commande.

— Cependant, reprit Eustache, vous disiez...

— A quoi bon le portrait, puisque l'original est près de moi? interrompit précipitamment maître Vouet. — Voilà ce que vous auriez entendu, si vous m'eussiez donné le loisir d'achever ma pensée.

— Elle vit! murmurait Eustache, qui retombait dans sa rêverie, mais je dois renoncer à la voir.

— Pourquoi cela, mon fils ?

— Que dites-vous !... maître, il y a des espoirs qu'il ne faut point mettre au cœur...

— Pourquoi cela? dit encore le vieux peintre, essayant un sourire de bonhomie.

Lesueur lui saisit la main, et resta devant lui dans l'attitude d'un coupable attendant son arrêt.

— S'il ne tient qu'à moi, mon fils, reprit Simon Vouet, vous la verrez quand il vous plaira.

— Tout de suite, maître ! s'écria Lesueur ; et que Dieu vous rende la joie que vous me donnez !

Il entraînait le vieillard vers la porte; celui-ci l'arrêta.

— Mon fils, dit-il d'un ton solennel, c'est un grand bonheur, n'est-ce pas, que de retrouver la femme qu'on aime?

— Oui, maître... hâtons-nous.

— Et c'est un supplice cruel que de l'avoir perdue?

— Maître!... ne partirons-nous pas!

— Il ne veut pas me comprendre! murmura Simon Vouet de manière à être entendu. N'y a-t-il donc point sur terre un homme que l'égoïsme ne fasse aveugle et sourd?

— Maître! s'écria Eustache, dont l'attente exaltait le désir, — que vous faut-il? parlez!

— Je parlerai! dit le vieillard avec un geste emphatique, Mon fils, vous avez peu de mémoire, s'il ne vous souvient plus qu'un jour je vous ouvris ma porte, fermée à tous. J'étais heureux alors... Rendez-moi Maria que vous m'avez ravie; bonheur pour bonheur! je vous donnerai la Gemma.

Lesueur allait passer le seuil; il s'arrêta. Dans son transport, il avait oublié Maria comme le reste du monde.

— Mon frère! murmura-t-il.

— Venez! s'écria Vouet le pressant à son tour.

— Non! ce serait infâme! continua Lesueur en se parlant à lui-même, — et Dieu ne me pardonnerait pas.

— Hésites-tu donc, mon fils? Gemma si belle, si douce!...

— Laissez-moi, laissez-moi! disait Lesueur qui sentait sa tête se perdre.

— Gemma, que tu nommes ton génie!....

— Oh! laissez-moi, maître; par pitié, laissez-moi!

— Gemma qui t'aime! dit à ce moment le tentateur.

— Qui m'aime! répéta Eustache au comble du délire. Elle m'aime! Pardon, mon Dieu!!!

. . . .

. . . .

Une heure à peine s'était écoulée. Eustache Lesueur se trouvait encore seul dans sa chambre. Il était assis, immobile, les yeux fermés et le corps renversé en arrière. Au bout de quelques minutes, il se redressa lentement et voulut se lever ; mais ses jambes fléchirent, et il retomba pesamment sur son siège. Alors une idée subite sembla lui traverser l'esprit ; il jeta autour de la chambre son regard éteint.

— Un voyage, murmura-t-il. Antoine..... Maria!

Ce dernier mot fut un cri déchirant. Cécile l'entendit et accourut près de son frère.

— Maria! où est Maria? demanda Lesueur.

— Ne le savez-vous pas, Eustache? dit la jeune fille; vous-même l'avez conduite à un carrosse, et...

— Assez! Cécile, ayez compassion de

moi! s'écria Lesueur en se couvrant le visage.

Le souvenir lui revint. Maître Vouet, abusant d'un moment d'exaltation délirante, avait arraché son aveu; il avait emmené Maria; la Gemma devait être le prix de ce marché, marché honteux, qu'Eustache eût voulu racheter au prix de tout son sang.

Le soir, un valet de maître Vouet apporta un message. Eustache, ayant rompu le cachet, trouva un croquis au crayon représentant le sujet bien connu d'une fable d'Ésope : *Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.* C'était une méchante plaisanterie tout à fait dans le caractère du premier peintre du roi.

Eustache vit qu'il avait été trompé, et s'humilia devant la justice de Dieu. Mais il ne s'appliqua point la morale entière de la fable. Son esprit n'était pas de ceux qui devinent les énig-

mes. Maria et la Gemma restèrent pour lui deux personnes distinctes.

Maître Vouet, craignant les démarches ultérieures de son ancien élève, s'empressa de quitter la France; le bruit public désigna Rome comme étant le but de son voyage. Cette circonstance dut contribuer puissamment à développer chez Lesueur le désir de voir l'Italie. Il poursuivit, en effet, ses préparatifs; mais alors commencèrent à s'élever entre lui et Rome mille obstacles qui, en définitive, le retinrent en France jusqu'à sa mort. Ce fut d'abord l'établissement de sa sœur. Messire Jean de Beaulieu n'avait point fait fortune; Cécile l'aimait; Eustache consacra à leur union la somme péniblement amassée pour son voyage.

Puis, ce fut le tour d'Antoine. Eustache, s'exagérant ses torts réels envers ce jeune homme, se trouva heureux de lui sacrifier ses

désirs. Antoine, comblé de bienfaits, était riche déjà qu'il demandait encore; Eustache donnait toujours.

Enfin, ses deux autres frères vinrent successivement réclamer son appui. Le pinceau d'Eustache était fécond; mais, accablé de trop lourdes charges, et constamment éloigné de la cour par les intrigues de ses rivaux, le grand peintre ne put jamais acquérir qu'une aisance précaire et des plus médiocres.

Dans le courant de sa vingt-cinquième année, Lesueur, poussé par de pieux personnages auxquels il avait donné le soin de sa conduite spirituelle, épousa une femme qu'il ne connaissait pas. Il apporta dans son ménage froideur et résignation; sa femme, indifférence et coupables regrets. Elle mourut au bout de quelques années, n'ayant servi qu'à rendre plus amère l'existence de son mari.

Celui-ci cherchait dans le travail l'oubli d'un douloureux passé. Ce fut l'époque de sa vie la plus laborieuse, sinon la plus productive. Contrairement à la tendance de son talent, il était parfois obligé de traiter des sujets mythologiques; alors même on retrouvait dans ses personnages l'onction grave et décente qu'on admire à si juste titre dans ses tableaux religieux. Or, en peinture surtout, les noms importent peu, et l'angélique pureté est aussi sainte au front d'une nymphe païenne qu'à celui d'une vierge des temps chrétiens.

Il est à peine besoin de le dire : jamais Lesueur ne prostitua son pinceau à ces écarts honteux où se perdent parfois les plus beaux génies. Il pensait comme parle un jeune poëte de nos jours, bien grand déjà, mais que la foule ignore, parce que sa muse fière et digne ne semble s'éveiller qu'au ressouvenir des

vertus méconnues. M. le comte F. de Gramont a dit :

Certes, s'il est un crime indigne de pardon,
C'est celui qui, du ciel souillant le plus beau don,
Aux voûtes de l'enfer enfouit l'harmonie ;
C'est l'abdication de ces rois de l'esprit
Qui, sous l'orgueil terrestre abaissant leur génie,
Soumettent à Satan les fils aînés du Christ.

A mesure que les années passaient, la tristesse d'Eustache se faisait plus sombre, plus incurable. Deux seuls êtres au monde savaient, sinon le comprendre, du moins l'aimer : c'étaient Cécile et Jean Herbert son mari. Ce dernier montra en maintes circonstances à son ami et bienfaiteur un dévouement à toute épreuve. L'âge n'avait point adouci son caractère inquiet ; bien des fois, sans qu'Eustache en eût connaissance, maître Herbert alla sur le pré pour l'amour de lui, et Pierre Mignard

porta jusqu'à sa mort, en plein visage, une cicatrice triangulaire, souvenir de la rapière du graveur. Ils s'étaient rencontrés sous les murs mêmes du couvent des Chartreux, un jour que maître Herbert avait reproché au futur premier peintre du roi d'avoir, par méchante jalousie, fait détériorer à prix d'or les tableaux de Lesueur; ce qui, pour n'être pas absolument prouvé, reste néanmoins vraisemblable.

VIII.

UN TABLEAU DE LESUEUR.

Par une pâle et brumeuse matinée d'avril 1655, un homme était couché sur un cadre dans une cellule du couvent des Chartreux de Paris. Il sommeillait; son souffle était haletant et faible; ses joues amaigries avaient

cette transparence nacrée que donnent les maladies de langueur à leur dernier période.

Un religieux de l'ordre, le visage soigneusement couvert par le capuchon de saint Bruno, était près de lui et priait.

Le malade était Eustache Lesueur. Sous le froc monastique était Marie, qui le soignait ainsi depuis plusieurs mois, et qui, la veille seulement, s'était fait reconnaître de lui.

Eustache avait traîné pendant douze ans une vie dépourvue de toute joie. Sa sœur était morte jeune; ses frères avaient payé ses bienfaits par l'indifférence ou l'ingratitude. Quelques honneurs étaient bien venus çà et là embellir sa jeunesse : il avait vaincu Lebrun dans une sorte de joûte solennelle; le cardinal l'avait fait membre de son académie de peinture; sa gloire, douteuse encore en France, brillait de tout son éclat en Italie où

on le regardait comme un digne fils des anciens maîtres; Le Poussin lui écrivait et le nommait son frère en Raphaël. Mais tout cela ne suffisait point à vaincre sa tristesse. Eustache, nature loyale, âme tendre et née pour l'amour, succombait lentement sous le double poids d'un amour malheureux et d'un remords trop légitime. La Gemma, Marie, tels étaient les fantômes qui obsédaient éternellement ses songes. La première venait toujours à lui parée de tous ses charmes, comme pour augmenter ses regrets; l'autre glissait triste et muette; Eustache voyait ses larmes, et se frappait la poitrine en demandant pitié.

Depuis un an, il s'était retiré au couvent des Chartreux; les bons pères lui donnaient leurs austères consolations; Jean venait parfois le visiter; pour ses frères, riches maintenant par son fait, ils semblaient avoir oublié jusqu'à son existence.

—

Maria, après la mort de maître Vouet, avait longtemps cherché Eustache. Ce ne fut qu'à force de patience, de précautions et d'innocents stratagèmes qu'elle parvint enfin près de lui, malgré l'inflexible règle de saint Bruno.

Maria était belle encore, belle autant que jadis. Sur les contours exquis de son visage, les années semblaient avoir glissé, comme glisse l'eau de la tempête au front de marbre des statues antiques. Seulement, sa souffrance ayant été longue et cruelle, il y avait dans son regard plus de fatigue et moins d'espoir qu'autrefois, moins d'ignorance et plus de résignation.

Tandis qu'elle priait, agenouillée près du lit, son œil élevé vers le ciel avec ferveur retombait parfois sur Eustache ; alors une immense douleur étreignait son âme. Ses lèvres ne parlaient plus à Dieu.

Mais bientôt, reprenant l'oraison interrom-

pue, elle demandait pardon d'avoir désespéré. Son amour, éprouvé par le temps et l'absence, s'était transformé sans s'affaiblir. Ce n'était pas la tendresse impétueuse de l'enfant à demi sauvage, tourmentée d'inquiètes inspirations et de désirs inconnus ; c'était quelque chose comme l'amour d'Eustache : une piété grave et profonde. Et, chez Maria, ce sentiment si pur s'embellissait encore de cette vertu sublime dont l'asile vrai est au cœur de la femme. Maria ne voulait pas se souvenir du mal qu'Eustache lui avait fait ; elle pardonnait d'avance tout le mal qu'il pourrait lui faire : le bonheur d'Eustache, fût-ce bonheur aux bras d'une autre plus aimée, voilà ce que demandait au ciel son abnégation sans limites.

Un rayon de soleil, perçant à grand'peine la brume, vint se jouer dans les rares che-

veux du peintre. Il ouvrit les yeux, et jeta autour de lui un regard languissant.

— Toujours près de moi! dit-il. Ne prendrez-vous point de repos, Maria?

— Je suis forte, dit la jeune fille d'une voix qui démentait ses paroles. Il ne s'agit point de cela... Votre sommeil semblait bienfaisant et tranquille?

— C'est à vous que je le dois, Maria. Depuis bien longtemps, je n'avais point passé une heure sans songer au mal que je fis jadis... Ce fut une honteuse trahison!

— Eustache, dit Maria avec douleur, vous m'aviez donné votre protection, à laquelle je n'avais point de droits; vous me la retirâtes...

— Non, oh! non. Je fus plus coupable que cela...

Il s'interrompit et secoua lentement la tête, comme pour chasser un pénible souvenir.

— Maria, reprit-il après quelques instants,

ne vous semble-t-il pas que le jour est plus morne qu'autrefois, le soleil plus pâle, la lumière moins réjouissante ?

Maria se tourna vers la fenêtre. Le soleil avait triomphé de la brume et inondait la cellule de ses rayons.

— Ces matinées d'avril furent de tout temps ainsi, dit-elle en essayant de sourire.

— Je me trompe peut-être, reprit Eustache,— mais tant de signes m'annoncent mon dernier jour ! J'ai voulu savoir si mes yeux voyaient encore comme au temps où j'étais un jeune homme, plein d'espérance et de vigueur. Il y a six mois que je n'ai touché un pinceau, bonne Maria. Je ne sais, il me semble que je suis plus fort aujourd'hui. Je voudrais peindre.

— Oh ! maître !... dit Maria effrayée.

— Je suis donc bien malade ! demanda Eustache.

Et comme Maria ne répondait pas, épuisée par cette scène de douleur :

— Raison de plus ! s'écria-t-il, que je tienne encore une fois ma palette avant de mourir !

En disant ces mots, il essaya de se soulever, mais il ne put. Après quelques efforts, il retomba haletant sur son oreiller. Il fut quelques minutes avant de reprendre la parole. Maria retenait ses larmes et cachait sous un sourire l'expression de son désespoir.

— Maria, dit enfin Lesueur d'une voix faiblissante, je sens que je vais mourir..... Ne m'interrompez pas, ma sœur ; je le sais... Pendant les quelques heures qui me restent, je veux me confier à vous, à vous qui m'avez toujours aimé... — Je meurs de deux cruelles blessures, Maria : l'une que vous auriez su guérir, s'il n'eût été bien tard : le remords ; l'autre que nul en ce monde, je le crois du moins, n'aurait pu cicatriser.

— Il l'aime toujours, murmura Maria.

Eustache n'entendit pas.

— Je la vis une fois, poursuivit-il, se laissant aller à ses souvenirs : j'étais jeune alors; mon pinceau se refusait à tracer sur la toile les douteuses conceptions de mon âme ; je souffrais. Elle m'apparut comme une lumière céleste ; ma pensée dès lors sortit de ses langes et domina ma main..... Et je remerciai la jeune fille au fond du cœur; je la confondis presque avec Dieu. Ce fut une impiété sans doute, car Dieu m'en a puni sévèrement..... Depuis, je l'ai cherchée en vain ; je ne l'ai jamais revue... Mais son souvenir m'est resté, il a éclairé mon existence entière comme un flambeau consolateur, il adoucit jusqu'aux heures de mon agonie.

— Oh! vous l'aimiez, dit Maria avec envie, vous l'aimiez comme je croyais pouvoir seule aimer!

Eustache croisa ses bras sur sa poitrine; son regard se tourna moins terne vers le ciel.

— Oui, dit-il, je l'aimais...! pauvre Maria! Ce fut pour elle que je vous livrai autrefois à cet homme. Je m'en repens, ma sœur... Mais ma blonde Gemma, mon génie! je pensais la revoir... Ma sœur, dites-moi encore que vous me pardonnez.

Maria s'était levée : elle voulait parler; sa voix semblait avoir peine à se faire jour.

— Dites, me pardonnez-vous? répéta Lesueur.

— La Gemma! épela péniblement Maria,— c'était la Gemma que vous aimiez!

Lesueur, au lieu de répondre, se délectait à prononcer ce nom chéri. Maria ajouta en éclatant tout à coup :

— C'est moi qui suis la Gemma!

Eustache secoua tristement la tête.

— Pourquoi ce mensonge, ma sœur? dit-il. Mes yeux ne voient-ils pas?

— C'est moi! répétait Maria qui était tombée à genoux.

— Je n'ai pu me tromper à ce point..... je vous pardonne, ma sœur, mais cessez...

— Moi, interrompit Maria, moi que maître Vouet avait déguisée suivant son caprice..... vous vîntes.... oh! je me souviens, Eustache; par pitié, ayez confiance.... c'est moi!

Lesueur s'était lentement dressé sur son séant; il releva la tête de Marie, et, couvrant ses cheveux noirs de ses deux mains disposées en bandeaux, il la contempla avidement.

Quelques minutes se passèrent ainsi; un ravissement ineffable éclairait peu à peu le visage du peintre; la Gemma souriait sous ses larmes.

— Dieu est bon, s'écria enfin Lesueur; je te reconnais, mon génie!

Il se tenait droit maintenant sur son lit ; ses joues étaient doucement colorées ; la maladie semblait avoir fui comme par enchantement.

— Mon génie ! reprit-il bientôt d'une voix que la joie seule rendait tremblante. — Oh ! nous fûmes longtemps malheureux, mais que de bonheur dans l'avenir ! car tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Comme autrefois, murmura Maria, comme toujours !

— Ma Gemma !... Écoute ! Ils croient que toute pensée est éteinte sous ce front ; mais ma pensée, c'est toi ; elle renaît ; tu m'apportes la gloire comme la joie... Et qu'il m'est doux de te tout devoir, mon amour !

Il montra rapidement sa tête, puis son cœur.

— Il y a là bien des tableaux encore ! Il y

a ici bien de la vie, et de la tendresse pour bien des jours !... Oh ! Gemma, que je t'aime !

Il prit la main de Maria qu'il porta passionnément à ses lèvres.

— Eustache, dit-elle, que faire pour remercier Dieu ?

— Que faire ! s'écria celui-ci avec enthousiasme, — reproduire les beautés sublimes de sa création, écrire sur la toile les saintes œuvres qu'il accomplit durant son passage sur la terre... Oh ! tu seras là près de moi ; je peindrai, tu m'inspireras. Si tu savais ce que peut sur moi ta présence ! n'a-t-elle pas suffi autrefois à briser mon enveloppe de ténèbres ? Ne suffit-elle pas maintenant à me rendre la vie ? Car me voilà fort et prêt à subir ton influence... Une toile ! Je veux glorifier Dieu ! Je veux rendre grâce à son infinie miséricorde ! Une toile, mes pinceaux !

Tout son corps tremblait; son haleine brûlait le front de Maria.

— Eustache, dit-elle effrayée, attendez à demain..

— Demain! dit le peintre d'une voix étrange.

Puis il se calma tout à coup.

— Demain, soit! reprit-il. L'avenir est à nous désormais.

Il s'étendit sur son lit; et, souriant, il parut s'endormir en murmurant le nom de la Gemma.

Celle-ci remerciait Dieu dans l'allégresse de son âme, et se laissait emporter, elle aussi, à de beaux rêves d'avenir. Sa main était restée dans celle d'Eustache. Vaincue par la fatigue, elle appuya sa tête sur le lit et s'endormit.

Mais la joie rend le sommeil léger. Elle se réveilla bientôt, croyant entendre la voix de son amant. Son premier regard fut pour lui.

Il était toujours dans la même posture ; le calme du bonheur épanouissait sa douce et noble physionomie. La Gemma le contempla quelques minutes avec amour, puis elle se pencha, voulant mettre un baiser à son front.

Alors elle poussa un cri perçant ; une pâleur mortelle couvrit son visage ; elle tomba inanimée sur la pierre de la cellule.

Sa bouche avait effleuré le front d'un cadavre. Eustache Lesueur n'était plus.

Les heures passèrent ; le soleil ne jetait plus qu'une lueur douteuse quand la Gemma se releva. Son visage était pâle encore, mais serein ; un angélique sourire reposait sur sa lèvre.

— Eustache, mon bien-aimé, murmura-t-elle d'une voix faible comme un dernier soupir ; — tu l'as dit : l'avenir est à nous !

Elle se mit à prier. Durant sa prière, elle s'affaissa sur le lit à côté d'Eustache; ses yeux

fermés à demi se noyaient dans une extatique volupté.

— Mon Dieu, dit-elle prends nos âmes...

Ils moururent ainsi, de cette mort que Dieu réserve aux plus aimés parmi ses élus ; tous deux jeunes et purs, tous deux voyant le bonheur après une vie de souffrance.

S'il y eut ou non scandale au couvent des Chartreux lorsqu'on découvrit le sexe de la Gemma, nous l'ignorons ; le sachant, nous n'aurions point souci de le dire au lecteur.

Après cette mort si douce, commença la véritable vie d'Eustache Lesueur. Si les heureux du ciel s'occupent des choses de la terre, il dut voir ses rivaux s'agenouiller devant sa mémoire. Depuis, sa gloira a grandi sans cesse ; la postérité a fait sa place entre les plus grands peintres : à côté du Poussin, sur les marches du trône de Raphaël.

LE CLUB DES PHOQUES.

I.

Lorsque, du haut des remparts de Saint-Malo, l'œil suit, dans sa course régulière et gracieuse, le large ruban de sable qui tranche d'un côté sur le cordon d'écume, éternelle bordure de l'Océan, de l'autre sur la pâle

verdure des *miels* (1), le regard se trouve arrêté par une masse de roches escarpées qui forment cap et s'avancent brusquement dans la mer. Le fort de Rotheneuf est perché, comme un nid d'aigle, sur l'extrême pointe de ce cap. Sa situation est telle que, vus de profil à une certaine distance, ses ouvrages avancés paraissent dépasser le bord et pendre, soutenus par une force inconnue, sur le gouffre qui mugit et tourmente incessamment leur base. Le côté du cap qui regarde la ville surplombe et forme comme un immense perron renversé, dont chaque marche serait un accident du roc, une saillie bizarrement découpée dans la pierre. Cet escalier géant, que nul être humain ne s'est sans doute avisé de descendre, a son dernier degré sur la plage, toute hérissée en cet endroit de rescifs aux

(1) *Miels*, monticules sablonneux, couverts de plantes grasses, qui bordent le sillon de Saint-Malo.

pointes abruptes et dentelées. L'autre côté, qui domine la baie de Rotheneuf, descend par une pente, praticable il est vrai, mais bien rapide encore, jusque sur la grève. Malgré sa proximité de la ville et du bourg populeux de Paramé, toute cette pente nord-est du cap de la Varde semble une véritable solitude. Son aspect sauvage et désolé, le vent de mer qui souffle sans relâche, éloignent les promeneurs, et sauf quelque douanier dont l'uniforme vert se confond avec la nuance terne et sale du varech des rochers, quelque chasseur obstiné à la poursuite d'un vol de roquettes, nul pas ne vient fouler le tertre qui précède les fortifications. A partir de ce tertre jusqu'aux terrains cultivés les plus proches, le sol est sablonneux, presque mouvant, et couvert, comme les *miels,* d'une chevelure clairsemée de plantes grasses, sorte de pelouse sans charme ni fraîcheur.

Durant les mois d'hiver, le vent est si violent et si continu, que l'idée d'y élever une demeure humaine devrait paraître bizarre sinon insensée. Pourtant, vers le commencement de l'année 1793, au beau milieu de la pente, un pauvre pêcheur, du nom de Malescot, avait établi son domicile dans une misérable cabane en planches, dont le toit, par un bonheur insigne, ne s'était encore envolé qu'une fois depuis un mois. Jean-Pierre Malescot était un ancien calfât employé au radoub des navires dans le port. Robuste et très habile dans sa profession, il aurait pu vivre aisément de son travail, si sa brutale humeur et son caractère insolent ne lui avaient fermé tous les chantiers l'un après l'autre. Par suite de cette exclusion, et faute de mieux, il s'était fait pécheur; mais la pêche est une industrie précaire et insuffisante, lorsque, comme lui surtout, on manque des ustensiles les plus

nécessaires, et qu'on a une famille à soutenir. Aussi, depuis un mois, le pain manquait bien souvent dans la cabane. Malescot souffrait, et, rendu plus brutal encore par la souffrance, il maltraitait sans pitié sa femme malade et sa fille, pauvre enfant de dix ans qui courait tout le jour à demi-nue sur les rochers.

Du reste, on ne pouvait juger le calfât d'après ces tristes scènes de sa vie intérieure. Jamais une plainte n'était sortie de la bouche d'Yvonne. La bonne créature, forte de ses croyances, qui lui donnaient l'espoir d'une vie meilleure, renfermait soigneusement sa douleur en elle-même, et n'enseignait à sa fille que des mots de douceur patiente et de résignation. Ce silence généreux, joint à quelques bonnes actions brillant à de longs intervalles dans la vie de Malescot, lui laissaient une sorte de réputation équivoque. On se souvenait que, nageur habile au point de pou-

voir tenir l'eau sans trop se fatiguer pendant une demi-journée, il avait, en diverses occasions, par des prodiges d'audace et d'adresse, sauvé de malheureux naufragés lorsque personne n'osait plus croire à la possibilité de leur salut. On citait des circonstances où il avait déployé un courage au dessus de tout éloge. Mais, d'un autre côté, parmi ses anciens confrères, ceux qui l'avaient fréquenté le plus s'accordaient à le représenter comme un homme égoïste et cupide. Ils hochaient la tête d'une façon toute significative quand on parlait devant eux de son ménage et de la pauvre Yvonne, et quand on venait à vanter l'humanité intrépide du calfât, ils donnaient à entendre qu'il entrait dans sa conduite plus d'ostentation, plus d'avidité surtout que de compassion véritable.

— Le bourgeois qui se noie paie bien, disaient-ils; et puis, il y a des curieux pour

battre des mains et crier bravo sur la chaussée ! Mettez-le par une nuit bien noire à portée d'un malheureux en détresse, qu'il n'y ait personne pour le voir ou le payer, et vous nous direz de ses nouvelles !

Ceux qui parlaient ainsi ne se trompaient guère, nous penchons à le croire. Voici, en effet, ce qui arriva par une nuit froide et brumeuse du mois de février 1793.

Il y avait trois heures que Malescot dormait, lorsque des coups violents, frappés à la porte de sa cabane, le réveillèrent en sursaut. Croyant avoir affaire à quelque mendiant attardé sur la côte, il défendit à sa femme d'ouvrir, et se retourna tranquillement de l'autre côté. Mais les coups redoublèrent, et, de guerre las, il se leva en grondant, saisit son bâton, et tira la barre de bois qui soutenait la porte en dedans.

— Vite, Malescot ! vite, garçon ! dit l'arri-

vant qui n'était autre que le douanier guetteur, dont la guérite se cachait entre deux saillies du roc, à quelques centaines de pas de là. Il y a des gens qui se noient là-bas; la patache est en rade, et pas un de nous ne sait nager au fort... Vite! prenez votre corde, et à l'eau.

Tandis qu'il parlait, on entendait le sifflement du vent qui frôlait les herbes sèches du tertre, et le fracas assourdissant des vagues brisant sur la grève voisine. Il y avait tempête en mer cette nuit; les planches de la pauvre cabane tremblaient et se choquaient comme les feuilles mortes restées après l'automne aux branches des arbres. Malescot, presque nu, grelottait sur le seuil et ne répondait pas.

— Le temps presse, continuait le douanier; j'ai perdu, à courir au fort, des minutes que je voudrais racheter au prix d'un an de solde!.. Les derniers cris étaient faibles, déchirants;

un effort, Malescot! un effort pour l'amour de Dieu!

Malescot fit attendre encore sa réponse. Enfin, il dit d'un ton de raillerie grossière et bourrue :

— A quoi servent donc les *gabelous* sur les côtes? Un tas de *faignants* qui ne sont bons qu'à faire aller le pauvre monde, qui craignent l'eau comme des chiens enragés qu'ils sont! Un douanier a-t-il jamais sauvé un homme? Non! Eh bien! il reçoit sa paie toutes les semaines, pas moins! Et Malescot, lui, se meurt de faim dans son taudis!... Et pourtant!... mais le monde est comme ça! Bonne nuit, citoyen Soleil! la femme dira un *De Profundis* pour ceux qui vont boire le grand coup, c'est tout ce qu'on peut faire par un temps pareil.

Le douanier avait fait peu d'attention aux accusations portées contre son corps, mais la conclusion du pêcheur l'indigna :

— Quoi ! dit-il, vous allez laisser périr ces pauvres gens, quand il vous serait si facile de les sauver ! Le dernier cri venait à peine d'une demi-lieue au large ; ce n'est qu'un jeu pour vous, qui êtes plus à l'aise dans l'eau que sur la terre.

Pour toute réponse, le pêcheur referma violemment le châssis vermoulu qui servait de porte à la cabane, en jurant que, par une nuit semblable, il ne ferait ni un pas ni une brasse, quand il s'agirait de la ville de Saint-Malo tout entière. Le douanier restait immobile à la même place ; c'était un simple soldat vivant de sa paie ; mais le cri des malheureux en souffrance lui demeurait comme un poids sur le cœur. Il frappa de nouveau.

— Malescot ! cria-t-il à travers les planches, je ne suis qu'un pauvre homme tout comme vous ; pourtant, si le gain peut vous tenter, ne refusez plus votre aide : il y aura pour vous trois

pièces de six livres, si vous ramenez un homme vivant !

La porte, qui se rouvrit soudain, lui coupa la parole. Malescot était sur le seuil, la gourde au cou et la corde roulée sous le bras.

— Et si l'homme est mort? dit-il.

— Vous aurez moitié, dit le douanier profondément surpris de l'avide sang-froid du calfât.

— Et si je ne ramène rien? demanda encore ce dernier.

— Alors Dieu ait pitié de vous, mon homme! vous êtes dur envers ceux qui souffrent! — Alors, vous aurez encore un écu pour votre peine.

— C'est bon! dit Malescot en faisant un pas pour sortir; puis, se ravisant, il ajouta : Donnez toujours l'écu, citoyen Soleil.

— Quand vous reviendrez...

— Maintenant !.. Donnez-vous, oui ou non?

Le douanier lui mit l'argent dans la main sans plus dissimuler son dégoût. Il avait acheté le droit de commander.

— En route, sur-le-champ! dit-il.

Malescot ne se le fit pas répéter. A défaut de toute autre vertu, il avait celle des ouvriers du port, la bonne foi. Payé, il travaillait. Il ne s'agissait plus pour lui ni d'humanité ni de généreuse impulsion ; c'était de la besogne pour un écu ou pour trois pièces de six livres, et rien de plus.

Il descendit promptement sur la grève, suivi par le douanier qui le stimulait encore. L'instant d'après il faisait un signe de croix et s'élançait dans la mer.

II.

La veille dans l'après-midi, profitant d'un brouillard épais qui avait subitement enveloppé la baie, une petite barque non pontée, cachée jusqu'alors par un accident de la plage, avait levé l'ancre, et, malgré l'aspect mena-

çant de la mer, avait pris, toutes voiles dehors, le chemin de Jersey. A l'époque où nous plaçons notre histoire, ces départs clandestins étaient chose commune. On émigrait à force en Bretagne, et les nobles fugitifs choisissaient les grèves voisines de Saint-Malo comme le point de départ le moins dangereux et le plus commode. Il y avait, il est vrai, une nuée de douaniers guetteurs sur ces côtes, mais les rescifs se courbent là si à propos en voûtes mystérieuses et profondes! Il y a, au cœur même de ces masses de rochers, solides et compactes en apparence, des retraites si merveilleusement cachées, des ports et des bassins si inconnus! On attendait dans ces abris longtemps quelquefois, mais toujours en sûreté; puis, quand les cent yeux des argus de la falaise ne pouvaient percer le brouillard opaque ou la nuit trop noire, une barque, sortant sans bruit du hâvre propecteur, fai-

sait route vers l'Angleterre. C'était alors un excellent métier que celui de contrebandier. Il y a telle grande fortune commerciale à Saint-Malo qui n'a pas eu d'autre origine. Pensez donc! les contrebandiers de 93 étaient gens à deux fins. Ils fraudaient à la fois le fisc et la guillotine. Le chasse-marée qui partait chargé d'émigrés s'en revenait avec du tabac ou des foulards à son bord.

La barque que nous avons vue partir à la faveur du brouillard portait un seul passager. C'était un jeune homme de vingt à vingt-deux ans. Lui-même, malgré les sinistres pressentiments des matelots, avait exigé que l'on mît à la voile sans retard.

M. le marquis de Saint-Jouan ne s'était pas décidé sans répugnance à quitter sa terre natale. Son père, qui était mort depuis peu, avait prévu dès longtemps les conséquences des évènements de 89, et s'était hâté de réali-

ser sa fortune à tout hasard. Maître d'un capital immense, le jeune marquis, tout dévoué à la cause royale, s'était offert sans réserve à M. de la Rouarie. Il avait secondé de ses efforts personnels et de son argent le conspirateur breton ; mais, une fois le complot avorté et son chef mort, M. de Saint-Jouan se crut dégagé de tout lien. Il mesura d'un coup d'œil impartial les forces des royalistes en Bretagne. Il vit que l'ineptie d'une part, la trahison de l'autre, enlevaient à son parti toute chance de succès. Il vit que tout système raisonnable de défense était impossible avec les nobles qui, au lieu d'agir avec ensemble, se disputaient le pas sur le champ de bataille, s'occupant exclusivement de puériles distinctions, et demandant pour chef, non pas le plus habile, mais le *meilleur gentilhomme*. Il comprit toute l'étendue du mauvais vouloir ou de l'impuissance des princes, et, désespérant

d'accomplir une tâche où tout le génie de la Rouarie avait échoué, il donna une larme à cet homme qui eût été grand, sans doute, s'il ne fût mort, étouffé, pour ainsi dire, sous l'écrasante nullité de ses amis. Ensuite il se prit à penser à lui-même. Son château était voisin de la côte ; il mit dans une cassette ce qui lui restait de la fortune de son père, et gagna sans suite le lieu d'embarquement.

La tempête le surprit lorsqu'il n'était encore qu'à quelques lieues de la baie de Rotheneuf. La barque cessa bientôt d'obéir au gouvernail et fut submergée presque au même instant. Tous les matelots se noyèrent, mais le marquis, excellent nageur, se soutint sur l'eau jusqu'à la nuit, en poussant par intervalles des cris de détresse, et parvint, après des efforts incroyables, à gagner un rescif encore éloigné de la plage. Épuisé, presque privé de sentiment, il s'étendit sur le roc, et, après

avoir poussé un dernier cri, s'endormit, la tête sur sa cassette qu'il n'avait point abandonnée.

Cela se passait une heure environ avant que Malescot se mît à la mer. La froideur glaciale de l'eau saisit d'abord ce dernier, et paralysa l'action de ses muscles ; il avançait à peine, sa respiration était courte et pénible, chaque vague qui venait briser sur sa tête lui donnait le vertige. Mais bientôt sa nature amphibie triompha : le sang circula de nouveau librement dans ses veines, et chacun de ses élans vigoureux le faisait bondir hors de l'eau, comme ces poissons que la canicule met en fièvre, et qui viennent dans les temps d'orage offrir leur ventre miroitant au plomb meurtrier du chasseur. Au bout de quelques minutes, il avait *pris son eau*, et se trouvait aussi à l'aise que tout à l'heure entre ses draps.

Lorsqu'il avait quitté le douanier, celui-ci

lui avait indiqué la direction à suivre, car on n'entendait plus de cris.

— A trois lieues, sous le vent, du fort de la Conchée; à trois quarts de lieue du point de départ, lui avait dit le brave homme.

Malescot suivait cette route sans hésitation, ne déviant qu'aux abords des écueils; il était dans son élément. La tempête et lui se connaissaient. Bien souvent en effet, le calfât, fier de sa supériorité incontestée, avait choisi les marées d'équinoxe les plus houleuses, pour se précipiter du parapet de la chaussée, et faire admirer à la foule ébahie ses tours de force et son étonnante adresse. Le douanier l'avait dit: « Faire une demi-lieue en mer, pendant la tourmente, était pour Malescot une pure bagatelle; » et, peu de temps après son départ, malgré la marée montante et la force prodigieuse du flot, il était près du lieu désigné.

Il s'arrêta, se soutenant sur l'eau dans une position verticale, et cherchant à dominer l'espace environnant, pour voir si aucun corps ne se montrait à la surface; mais il ne put rien découvrir. Alors (il tenait à remplir sa tâche en conscience, et n'était pas d'ailleurs sans avoir calculé la différence qui existe entre un écu et trois pièces de six livres), alors il s'avisa d'un expédient ingénieux, analogue à celui pratiqué par les chasseurs lorsque, le gibier tombé, les chiens viennent à faire défaut. D'abord, il traça une large circonférence autour du lieu présumé du naufrage, en prenant pour centre un rescif dont la tête sombre faisait tache au milieu de la plaine d'écume; puis, nageant tout autour et rétrécissant graduellement le cercle, il se rapprocha de plus en plus de l'écueil, sûr que rien ne pouvait lui échapper dans l'espace ainsi exploré. Il fallait être nageur passé-maître, on

en conviendra, pour entreprendre un pareil travail.

Au bout d'une demi-heure de recherche infatigable, nul naufragé, vivant ou mort, ne s'était trouvé sur son passage. Il était alors tout près du rescif, et, pour dernière ressource, il poussa un cri aigu qui dut faire tressaillir dans sa guérite l'honnête douanier.

Au même instant, une forme humaine se dressa sur la pointe du rocher.

— Bon ! se dit Malescot, il y aura dix-huit livres ; et dix-huit livres, ça se laisse gagner tout de même... Ohé ! l'autre !

— Ohé ! répondit l'individu debout sur le rescif.

— Êtes-vous seul ?

— Seul.

Ce mot fut prononcé avec fatigue, mais de cette voix aristocratique, pour ainsi dire, que

n'ont émoussée ni les efforts du travail, ni les brutales clameurs des querelles populaires.

— Un ci-devant, bien sûr! se dit Malescot. Citoyen, ajouta-t-il tout haut, va falloir jouer des pieds et des mains, si tu sais nager; sinon, j'ai ma corde et je te remorquerai tout doucement jusqu'à Rotheneuf; tu boiras un coup, mais c'est fameux et ça purge.

— La mer baisse? fit l'inconnu.

— Il peut être à présent minuit, not' bourgeois; vers trois heures, ça sera comme vous dites.

L'étranger laissa échapper une exclamation de mécontentement.

— Combien y a-t-il d'ici à la plage? reprit-il.

— Trois tout petits quarts de lieue, not' maître!

Malescot suivait avec une joie méchante l'effet de ses réponses sur l'inconnu. Lui, l'ex-

calfât pauvre et méprisé, martyriser à son aise un ci-devant, c'est-à-dire un riche, un noble; quelle aubaine! Après un instant de silence, ce dernier continua d'un air de découragement :

— Je suis trop las, je succomberais à moitié route. Dites-moi, brave homme, le rocher couvre-t-il à marée haute ?

— Dans une heure, un brick pourrait passer par-dessus sans toucher. Mais que diable faites-vous là, vous ? Vous ne savez pas nager, je vois ça. Tenez ma corde, et liez-vous-la autour...

— Comment faire? murmurait l'inconnu qui semblait gravement préoccupé.

— Ça le chiffonne, d'aller à Rotheneuf, où il y a un poste, dit Malescot en *a parte;* tant pis! ça le regarde ! — Puis il reprit tout haut avec impatience : Ah ça ! descendez-vous, dites donc, sans vous commander ? J'aimerais

autant être dans mes draps qu'ici, savez-vous? Allons! à l'eau, en double! ou je pars.

Le naufragé qui, comme le lecteur l'a sans doute deviné, n'était autre que le marquis de Saint-Jouan, fit quelques pas en avant, puis s'arrêta encore indécis.

— C'est que mon embarras est grand, brave homme, dit-il; j'ai là une cassette d'une grande importance et fort lourde, malheureusement. Dans une circonstance ordinaire, une lieue à la nage serait pour moi peu de chose; je nage comme je n'ai vu personne nager. Mais il y a quatre heures que je suis dans l'eau, chargé de ma cassette; je suis brisé de fatigue; voulez-vous m'aider, nous supporterons chacun la moitié de son poids?

— Diable! quatre heures, c'est gentil, dit le calfât frappé surtout de cette circonstance qui avait trait à sa spécialité. Pour ce que vous dites, que vous n'avez jamais rencontré per-

sonne pour nager comme vous, il faudra rayer ça de vos papiers ; car moi, me voilà, Malescot. Vous avez entendu parler de moi, je parie?

— En effet, dit le marquis rassemblant ses souvenirs; un honnête homme malheureux et compatissant... Dieu soit loué! je suis sauvé; vous allez prendre la moitié de la cassette?

— Donnez-la-moi tout entière, allez, bourgeois; s'il y a quatre heures que vous êtes à l'eau, vous devez en avoir assez. Donnez-mo ça, et soyez sans inquiétude.

Le marquis réfléchit un instant. Dans son opinion, Malescot était un honnête homme; mais il ne put se résoudre à livrer ainsi sa fortune entières aux mains d'un inconnu.

— Cette cassette et moi, nous ne nous séparons jamais, dit-il. Acceptez le marché te que je vous le propose; pour votre part de fatigue, vous aurez cinquante louis, une fois à terre.

— Cinquante quoi? Cinquante louis, dites-vous? Oh ! mais. oh ! mais... Embarque ! embarque ! Faut donc qu'il y ait tout l'or du monde dans cette cassette-là !

— Il y a surtout des papiers de la plus haute importance. Vous acceptez?

— Pardié, dommage ! J'accepte et je réponds de vous et de la boîte.

Le marquis, à ces mots, tendit à Malescot un petit coffret de forme cubique, et tous deux commencèrent à nager vigoureusement vers la plage.

III.

La cassette était lourde, en effet ; mais, malgré son poids, le marquis avançait en silence, sans bruit de respiration forcée, et si vite que le pêcheur avait peine à le suivre.

Pour ce dernier, il réfléchissait.

Vous dire quelles séries de mauvaises pensées se succédèrent dans son esprit, et renouèrent la première idée d'un crime, vague, lointaine et bien vite repoussée d'abord, à l'exécution froidement méditée, et poursuivie ensuite avec un acharnement de bête féroce, serait chose aisée peut-être, mais, à coup sûr, inutile autant que fatigante. Il n'est personne qui ne puisse saisir l'enchaînement logique de ces deux idées : Il y a là près de moi un trésor qui me rendrait heureux et riche pour toute ma vie. Et : Il faut à tout prix que ce trésor soit à moi.

Au bout d'un quart d'heure, Malescot, qui avait insensiblement changé sa route pour prendre une direction presque parallèle à la plage, entendit, plus fréquente et plus oppressée, la respiration du marquis. Il sentit la cassette lui peser davantage. A cet instant, le crime était résolu déjà. Se plaignant d'une

douleur subite à celui de ses bras qui nageait, il pria son compagnon de changer de place, afin que, son autre bras nageant à son tour, le membre malade pût se délasser. Le marquis ne conçut aucun soupçon, et consentit volontiers à un arrangement qui devait le soulager lui-même. Malescot, tenant toujours la cassette, passa devant, et, au moment où ses pieds se trouvaient à la hauteur de la tête de l'autre, il lança une sorte de ruade si violente et si adroitement détachée, que son talon, frappant droit au front sa victime, lui fit lâcher prise à l'instant. Pendant que le marquis s'enfonçait sous l'eau, Malescot prit son élan, et s'éloigna de toute sa force dans la direction de terre.

Cependant M. de Saint-Jouan n'était qu'étourdi du coup. Il revint bientôt à la surface, et, l'indignation lui rendant une partie de ses forces, il se mit à la poursuite du fugitif. L'orage grondait alors avec force, et la lueur

des éclairs lui montrait Malescot fuyant dans le lointain. Mais, chaque fois que la foudre illuminait la mer, il voyait diminuer la distance, et ses efforts redoublèrent à mesure qu'augmentait son espoir d'atteindre le spoliateur.

Celui-ci nageait en désespéré. Il se retournait de temps à autre, et voyait avec rage les progrès de son adversaire. La cassette retardait sa marche. S'il était atteint, elle le priverait de tout moyen de défense; il faudrait l'abandonner ou périr. Or, Malescot en était venu àce point déjà de préférer la mort à la perte de son cher trésor. Son unique espoir était de trouver quelque rocher où il pût déposer un instant son fardeau, tandis qu'il ferait volte-face et dépêcherait l'ancien possesseur. Mais ce dernier avançait toujours; il était à peine éloigné maintenant d'une cinquantaine de brasses, et le rescif le plus proche était à plus de deux cents. Malescot l'attei-

gnit cependant lorsqu'il était temps encore, en fit le tour avec rapidité, et disparut une seconde derrière ; puis son adversaire étonné le vit revenir de lui-même à sa rencontre.

En quatre ou cinq brasses chacun, ils furent en présence. Alors s'engagea une lutte inouie, uue lutte comme personne n'en a pu voir ni raconter. La tempête, au plus fort de sa violence, rugit autour de ces deux hommes; points misérables et perceptibles à peine dans l'immensité de l'espace, insectes fragiles que la destruction presse de toutes parts, que chaque vague soulève et peut clouer morts à la dent de quelque rescif. Et ces deux hommes pourtant, insoucieux de la scène terrible qui se déploie sous leurs regards, sourds à la voix du tonnerre qui gronde, insensibles au choc des grandes lames brisant incessamment sur leurs têtes, ces deux hommes se cherchent, non pas pour unir leurs faibles efforts contre

leur puissant adversaire, mais pour attenter mutuellement à leur vie, choisissant ainsi l'Océan déchaîné, la nature entière bouleversée jusque dans ses fondements, pour arène et pour témoin d'un combat impie et sans miséricorde.

Le marquis n'avait pu voir Malescot déposee la cassette; aussi croyait-il, en l'attaquant, n'avoir affaire qu'à un seul de ses bras. Dès qu'il fut à portée, il fit un bond hors de l'eau, voulant retomber les mains jointes et serrées sur les reins du pècheur. Celui-ci le vit venir, et, au moment où le marquis fondait sur lut de tout le poids de son corps, il l'évita par un plongeon subit,le saisit à la gorge, et s'efforça de l'étrangler sous l'eau.Un mouvement convulsif et désespéré l'empêcha de réussir, et tous deux revinrent haletants à la surface, Une fois Saint-Jouan sur ses gardes, la lutte devenait plus égale. Si Malescot était

plus robuste et moins épuisé, l'autre était incontestablement meilleur nageur. Tournant autour de son ennemi avec une prestesse incroyable, il pouvait le harceler par devant, par derrière, sur l'un et l'autre flanc, tout cela dans la même seconde, pour ainsi dire. Déjà Malescot avait reçut un grand nombre de coups, plus adroitement portés que vigoureux, il est vrai, mais qui n'avaient pas laissé de l'étourdir. Il se sentait faiblir, et voyait avec désespoir la vie et sa riche proie lui échapper en même temps.

Il n'en devait pas être ainsi. Au moment où déjà le vertige s'emparait de lui, son doigt rencontra par hasard le câble qu'il avait roulé autour de ses reins. Son parti fut pris aussitôt. La corde de sauvetage allait devenir l'instrument d'un assassinat. Rassemblant tout ce qui lui restait de forces, il plongea, mit la corde en trois doubles, et fit au bout un nœud gros

et fortement serré; ensuite il revint à la surface, et attendit sans bouger une nouvelle attaque de son adversaire. Celui-ci, croyant cette fois en finir, vint sur lui et se précipita impétueusement. Malescot frappa. Le chanvre mouillé avait acquis une pesanteur et une dureté considérables ; le marquis resta sans mouvement pendant quelques secondes. A ce moment suprême, un éclair déchira la nue ; l'assassin et sa victime purent se reconnaître en face. Puis Malescot, poussant un cri de triomphe sauvage, brandit de nouveau sa massue de corde et asséna un second coup. Le malheureux Saint-Jouan disparut sous les flots.

— C'est tout de même, dit le calfât en reprenant haleine, ça faisait un fier nageur !

Et, sans perdre une minute, il fit route vers le rescif dépositaire de son trésor. Arrivé sur la plage, il enterra la cassette dans le sable, et

regagna le point de départ. Le douanier l'attendait religieusement.

— Eh bien, Malescot? dit-il. Tout seul?

— Un homme ne peut sauver ceux qui sont déjà morts. Je n'ai trouvé personne, citoyen Soleil.

— Les pauvres malheureux!... Bonsoir, mon garçon. Nous avons fait ce que nous avons pu.

— Pour ça, bien sûr, citoyen Soleil... Bonne nuit.

Avant le jour, Malescot disparut, abandonnant sa femme et son enfant. Depuis lors, on n'entendit plus parler de lui à Saint-Malo.

IV.

Nous sommes à Londres, dans un somptueux hôtel de Pall-Mall. Dix ans se sont écoulés. A demi couché sur un confortable divan, un gros homme, à la figure commune et brutalement caractérisée, fume sa pipe courte, noircie par un long usage, véritable pipe de coc-

kney ou de calfât, auprès d'un vaste bol de grog. Cet homme porte une robe de chambre d'une finesse extrême ; ses larges pieds, chaussés de babouches dignes d'un sultan des contes arabes, reposent sans façon sur la tablette sculptée d'une élégante cheminée de marbre blanc. Tout, dans la salle où nous le voyons, respire le luxe et l'opulence. Aussi cet homme, malgré sa pipe et son trivial visage, est-il un grand seigneur. C'est un émigré français, M. le marquis de Saint-Jouan, dernier rejeton d'une famille puissante, et qui s'allia souvent jadis au sang ducal de Bretagne. M. le marquis a quitté la France au commencement de la terreur ; mais, au rebours de ses confrères, qui n'ont mis dans leur valise de voyage qu'une perruque de rechange et quelques parchemins, il a transformé dès le principe les propriétés de ses pères, châteaux, forêts, prairies, en louis d'or et en traites sur Londres.

Sa fortune est, dit-on, incalculable. Il pourrait acheter un quartier de la ville avec une année de son revenu.

Après sa conversation avec le douanier, Malescot (le lecteur l'a deviné sous cette magnificence) avait déterré la cassette, et, sans même entrer dans sa cabane, il s'était caché dans les rochers pour attendre le jour. Alors, il avait visité son trésor. Le coffre renfermait un sauf-conduit et tous les papiers nécessaires pour établir que le porteur était bien le marquis de Saint-Jouan, une somme énorme en traites sur diverses maisons de Londres, et de l'or au fond. Malescot, à cette vue, pensa devenir fou. Il resta tout le jour la bouche béante et comme fasciné. Sa main frémissait au contact de l'or ; il comptait, il jouait, il pleurait ; il arrangeait en piles les pièces de vingt-quatre francs, et formait toutes sortes de dessins fantasques ou symétriques ; puis,

faisant ruisseler ses louis au fond du coffre, il plongeait ses bras dans l'or avec délire. Pas un remords du crime, pas un regret, à peine un souvenir ; seulement son système nerveux, violemment ébranlé, lui faisait ouïr parfois des bruits menaçants et étranges ; alors il soulevait à regret son regard, et, couvrant de son corps la cassette, il se demandait quelle force humaine pourrait désormais l'en séparer.

A la nuit tombante, sa fièvre se calma. L'idée lui vint de fuir. Il fut droit à une de ces retraites à lui connues, où se cachaient les contrebandiers. Le marché fut bientôt conclu. Malescot avait entortillé la cassette dans les lambeaux de son paletot de calfât. Il proposa de *gagner son passage*, c'est-à-dire de travailler comme manœuvre pendant la traversée. A Southampton, tout faillit se découvrir ; mais, ce pas franchi, Malescot n'avait plus rien à craindre. Aussi changea-t-il subitement de ton et

de manières. Toute la ville fut mise à contribution pour monter la maison de M. le marquis. Au bout d'un mois, il prit la route de Londres avec un train de prince, lui qui était entré à Southampton couvert de haillons misérables et sa cassette sous le bras. Mais cette cassette était le coffre magique des contes de fées : elle renfermait noblesse et fortune.

A Londres, il escompta ses traites, et se trouva riche de plusieurs millions.

Alors il se laissa doucement glisser sur la pente de sa vie nouvelle. Son premier et son plus fort vertige passé, l'originalité burlesque inséparable d'une aussi brusque métamorphose une fois dissipée, il fut à peine plus ridicule et moins vulgaire que le commun des notabilités enrichies. Il fut à Londres ce que, au temps actuel, il eût été à Paris. Il tint table, écrasa le public de son luxe lourd et fastueux, moissonna les fleurs quasi-nouvelles

des théâtres à la mode, fit courir à New-Market, et jouant un jeu d'enfer dans les tripots clandestins ou tolérés. Forcé d'abord de fréquenter ses pairs, aucun d'eux ne soupçonna son imposture. Tout le monde est plus ou moins porté à confondre la franchise avec la brusquerie, oubliant que cette dernière n'est bien souvent qu'un masque facile revêtu par le mensonge. Un imposteur, par cela même qu'il joue un rôle, doit être nécessairement un comédien habile et rusé. Soyez rustique et insolent, le commun des hommes vous croira quand même. Malescot, pourvu outre mesure de ce côté, n'avait donc rien à craindre; mais, si faible et si large que fût l'étiquette durant l'émigration, c'en était trop encore pour le calfât. La simple politesse le gênait: il se croyait mystifié quand on le saluait d'une certaine manière. Aussi s'entoura-t-il bientôt par instinct d'un cercle de prétendus émigrés,

gens de peu, qui regrettaient en paroles une haute position perdue, et singeaient, par spéculation, le dévouement fidèle et malheureux. Il y avait foule de ces messieurs à Londres dans ce temps-là. Tandis que les véritables proscrits travaillaient de leurs mains avec courage, leurs Sosies, prétextant une éducation et une santé beaucoup trop susceptibles, se faisaient les parasites de quelque riche gentleman. Malescot les dominait de toute son opulence, et se trouvait à l'aise au milieu d'eux.

En outre, pour occuper son oisiveté, il s'était fait membre d'un grand nombre de sociétés de tempérance, de bienfaisance, etc., et d'une infinité de clubs. On était alors au commencement de l'empire, et la mythologie, à la mode en France, passant le détroit malgré le blocus continental, était venue infliger ses noms prétentieux à tous ces divers clubs. Les

jockeys s'appelaient centaures, les nageurs phoques, les buveurs silènes. Malescot était un assez médiocre centaure ; mais il était silène passable, et sans contredit le roi des phoques. Au premier de ces clubs, on se moquait de lui; on le regardait comme une inépuisable mine de gageures absurdes et perdues d'avance. Abusant de sa complète ignorance en matière de chevaux, on lui faisait acheter à prix d'or des haridelles hors d'âge, qu'il inscrivait bravement pour les courses, et sur lesquels il perdait ses beaux billets de banque avec un sang-froid presque gentlemanesque.

Au club des nageurs, il en était tout autrement. Avec ses talents extraordinaires et l'avidité que nous lui connaissons, il gageait sans relâche et ne perdait jamais. A la fin de l'année, il s'établissait une sorte de balance entre les deux clubs. Les phoques lui rendaient ce que lui prenaient les centaures.

Au moment où nous le remettons sous les yeux du lecteur, il venait de perdre au club des centaures des paris ruineux. D'un autre côté, rien à faire au club des amphibies : la matière semblait épuisée. Il était donc de fort mauvaise humeur, réfléchissant qu'il perdait sans cesse d'une part et ne gagnait plus de l'autre, lorsque son valet de chambre, entr'ouvrant discrètement la porte, annonça M. Smithson.

M. Smithson portait, sur un corps démesurément haut, un cou long, mince et osseux, au bout duquel oscillait une de ces têtes britanniques dont nos caricaturistes ont si bien popularisé le type. C'était le compagnon le plus assidu du marquis. Comme ce dernier, il faisait au club des tours de force très estimables, mais sans aucune arrière-pensée de rivalité. Au contraire, prenant bénévolement la seconde place, il se mettait dans toutes les

gageures du marquis, et nul ne parlait avec plus d'onction de ses prouesses. On ne connaissait pas à M. Smithson de moyens d'existence bien précis; mais il était convenablement vêtu, se passait volontiers ses fantaisies même les plus coûteuses, et payait ses dettes du club avec une rare exactitude. Le reste importait assez peu.

Il entra, fit le salut de l'amphibie, et présenta gravement le doigt. Ensuite une conversation intéressante par elle-même, mais bien plus encore par les évènements majeurs dont elle fut la source, s'engagea entre les deux amis.

— Ici, Pitt! dit M. Smithson. Saluez, mon garçon.

Pitt était un fort vilain épagneul. Il s'approcha tortueusement, s'accroupit et leva la patte.

— Bien, Pitt! bien, mon garçon!

Et M. Smithson passait la main sur la tète de l'épagneul, avec une affection toute paternelle. Puis, il alluma un cigare et ajouta en s'adressant au marquis :

— Rien de nouveau ?

— Rien.

— Rien ! Ah ça ! mais vous vous perdez ! Diable, voilà plus de deux mois que vous n'avez rien fait. A quoi pensez vous-donc? Je ne vous cache pas, que moi, je serais bien aise de gagner un millier de livres. Ce drôle d'Irlandais qui donne des leçons de natation à Pitt, me prend une guinée par cachet d'une heure, et comme Pitt étudie six heures tous les jours, cela fait par mois plus de 300 livres. C'est cher, mais aussi le chien est étonnant. L'avez-vous vu? Ici, Pitt ! Il vous détache une coupe maintenant presque aussi bien que vous. Oui, c'est fort agréable. Réellement, j'aurai besoin... Ferons-nous quelque chose ces jours-ci ?

M. le marquis de Saint-Jouan huma lentement une bouffée de tabac, et dit :

— Tout ça m'ennuie, Smithson. Tout ça m'ennuie, voyez-vous ! Il n'y a plus rien à faire. Que parier maintenant ?

— N'est-ce que cela ? C'est une idée qui vous manque ? Eh ! j'en ai, moi ! Que ne parliez-vous ?

— Peuh ! fit le marquis d'un air d'incrédule supériorité.

— Il n'y a pas de peuh ! j'ai une idée. Vous êtes un fier nageur ; mais peuh ! ne signifie rien du tout.

Le marquis ne répondit pas cette fois, ayant pour principe de se disputer à l'occasion, mais de ne jamais discuter. M. Smithson continua d'un ton piqué :

— Oui, vous êtes... A bas, Pitt !... Vous êtes un fier nageur ; mais vous n'êtes pas fort sur les idées ; non. Tenez, pourquoi ne pariez-

vous pas de traverser la Tamise avec un poids attaché au corps? Ce n'est pas malin, mais il fallait le trouver; qu'en dites-vous?

A cette idée si simple et si féconde à la fois, M. de Saint-Jouan lança sa pipe par la fenêtre à travers un carreau, et se leva d'un saut. Il voyait là, en effet, toute une série de nouveaux succès, un avenir entier de gageures gagnées. La première exaltation passée, les deux amphibies tinrent un conseil sérieux sur les moyens d'utiliser au plus vite l'idée de ce subtil M. Smithson. Il fut convenu que, dès le lendemain, au club, le marquis proposerait négligemment une gageure modique; M. Smithson se chargeait de la faire ensuite monter convenablement.

— A propos, quel poids porterez-vous? demanda ce dernier en faisant signe à Pitt de se préparer à sortir; il me semble que quinze à dix-huit livres...

— Peuh!

— Vingt livres au plus, croyez-moi.

Mais le marquis haussa les épaules, et jura qu'il aurait honte de proposer moins de cinquante livres.

Là dessus, Pitt et M. Smithson prirent congé.

V.

A quelques jours de là, dans un de ces ignobles taudis qui peuplent le quartier de la Tour, un homme et deux femmes étaient attablés autour d'un plat de pommes de terre cuites à l'eau, et semblaient faire avidement honneur

à ce misérable repas. L'une des femmes était jeune encore, mais minée par la maladie ou le chagrin ; l'autre, sa fille sans doute, était dans tout l'éclat d'une jeunesse éblouissante de beauté.

L'homme pouvait avoir trente ans ; sous ses habits grossiers, on devinait une nature mâle en même temps que délicate et élevée. Tandis que ses deux compagnes mangeaient sans trop de dégoût, lui, après quelques bouchées, repoussa son assiette et tomba dans une profonde rêverie.

— Édouard, dit la jeune femme avec une tendresse tempérée par une sorte de crainte respectueuse, vous n'avez pas appétit, ce matin ?

Édouard se leva brusquement, et arpenta la chambre à grands pas. Les deux femmes échangèrent un regard.

— Encore vos tristes idées, je gage, mon-

sieur Édouard, dit la plus âgée. Pour l'amour de Dieu! prenez courage; ne savez-vous pas que nous sommes tristes aussi, dès que vous êtes affligé?

Le jeune homme passa la main sur son front, comme pour chasser la pensée qui l'obsédait, et, s'approchant des deux femmes, il prit leurs mains qu'il serra dans les siennes avec une émotion singulière.

— Oh! je sais que vous êtes bonnes, dit-il; je sais ce que je vous dois, à vous, ma mère, qui avez accueilli autrefois le pauvre naufragé, à vous qui, si grande que fût votre misère, avez partagé avec lui votre dernier morceau de pain. Je vous remercie... Je vous remercie, vous aussi, Marie, qui avez donné à l'inconnu tout ce que vous aviez en ce monde, votre main et votre cœur. Je vous remercie toutes deux, car vous m'avez suivi sur la terre étrangère!...

— Édouard ! interrompit Marie d'un ton de reproche, ne parlez pas ainsi : nous avons fait notre devoir.

— Non ! oh ! non ! vous avez fait plus... J'ai besoin de me rappeler vos bienfaits, car il est un autre souvenir...

— Quoi ? dit avidement Marie.

Édouard allait parler peut-être , mais cette question inopportune le rendit à lui-même, et il reprit sévèrement :

— Rien ! je vous avais défendu de m'interroger, Marie! Il est des choses que vous devez ignorer à jamais.

La jeune femme baissa la tête en silence; et une larme sillonna la mate blancheur de sa joue.

On frappa rudement à la porte.

— Qui donc se permet?... dit Édouard d'un ton de hauteur qui faisait un étrange contraste avec ses misérables vêtements.

Yvonne, la plus âgée des deux femmes, se leva doucement et s'en fut ouvrir.

Un petit homme sec et tellement courbé que son torse faisait angle droit avec ses jambes cagneuses et décharnées, se glissa dans l'appartement, suivi d'un grand gaillard en costume d'ouvrier.

— Bonjour ! bonjour ! dit-il en entrant; et son œil perçant fit, avec une rapidité magique, l'inventaire du mobilier de la chambre.

— Qu'y a-t-il ? demanda Édouard.

— Pas grand'chose, dit avec une grimace le petit vieillard, répondant plutôt au désappointement soulevé en lui par l'aspect du mobilier qu'à la question du jeune homme; pas grand'chose, en vérité ! Puis il ajouta, en produisant un bruit de crécelle, c'était sa manière de sourire : Monsieur ne se souvient plus de moi, je vois cela ; c'est tout simple, locataires et propriétaires se voient au jour

du paiement, et, comme monsieur ne paie jamais...

— Déjà le terme! interrompit Édouard avec une surprise non jouée.

— Déjà! Oui, déjà! Le troisième terme, s'il vous plaît! entendez-vous?

Édouard restait affaissé sous le poids de sa misère. Pendant ce temps, Yvonne et Marie hasardaient quelques mots de prière; mais le jeune homme les interrompit:

— Cela suffit, monsieur! dit-il.

— Eh! eh! Entends-tu, John? dit le propriétaire souriant à son acolyte resté jusqu'alors immobile près de la porte. Il dit que cela suffit.

— Il l'a dit, votre honneur, répondit John.

— Que dis-tu de cela, toi, John?

John regarda attentivement master Schupp, c'était le nom du propriétaire, comme s'il eût cherché à lire sa réponse sur la physionomie

fossile du vieillard ; mais les mille et une rides qui s'enchevêtraient sur cet antique visage d'usurier formaient un grimoire illisible sans doute. Le cockney garda le silence.

— Eh bien ?... C'est plaisant, n'est-ce pas ?

— Oh !... plaisant, votre honneur ! hurla John qui éclata sur-le-champ comme si M. Schupp avait poussé un ressort dans son larynx, plaisant ! ha ! ha ! ha ! ha !

— Sortez, monsieur ! dit Édouard irrité.

— A merveille ! Et mon argent, s'il vous plaît ?

— Demain, vous l'aurez.

— Demain ?... Entends-tu, John ? Il a dit demain... Il avait dit demain la dernière fois...

— Il l'avait dit, votre honneur.

Le jeune homme se contenait avec peine ; mais, faisant sur lui-même un violent effort, il dit :

— Voulez-vous attendre jusqu'à demain ?

Ces mots furent prononcés avec un accent d'impatiente provocation qui fit réfléchir le vieillard ; il mesura d'un coup d'œil les épaules d'Édouard et celles de son acolyte.

— Soit, dit-il après cet examen, je me laisse attendrir encore... Mais , demain sans faute, entendez-vous? ou bien...

— Assez, pour Dieu ! assez !...

— Ou bien le constable se mêlera de l'affaire.

M. Schupp prononça ces derniers mots sur le seuil, et, sans en attendre l'effet, il referma prudemment la porte derrière lui.

Quand il fut parti, la mère et la fille interrogèrent du regard leur compagnon, qui continuait silencieusement sa promenade.

— Et... comment ferez-vous? dit enfin la mère, à voix basse, avec hésitation.

— Je ne sais; mais il faut que cet homme soit payé.

A ces mots, il saisit brusquement son chapeau et sortit de la chambre, tandis que les deux femmes tombaient dans les bras l'une de l'autre.

— Que Dieu ait pitié de nous! dit Marie, et qu'il ne lui inspire pas de mauvaises pensées.

Édouard erra quelque temps au hasard dans les rues tortueuses du quartier de la Tour. Une confusion extraordinaire régnait dans ses idées. Cette scène l'avait bouleversé. Il était pauvre depuis des années, mais il avait été riche autrefois; et d'ailleurs jamais la misère ne s'était montrée à lui sous une face aussi accablante. Il marchait la tête basse, en prononçant des mots sans suite.

— J'irai en France, disait-il, j'irai demander asile à mes parents, à mes anciens amis...

Hélas! me reconnaîtront-ils?... Je serai repoussé... Sans titre, sans argent.. Ils m'appelleront un imposteur!... Oh! cet homme! cet homme! Dieu ne l'enverra-t-il jamais sur mon passage!... ne pourrai-je jamais...? Oh! je suis fou... cette pauvre Marie, si bonne, si dévouée!.... C'est impossible!

Insensiblement, et tout en s'attirant les malédictions des passants qu'il heurtait sur le trottoir, Édouard parvint à la Tamise. Il y avait là affluence de curieux, attirés sans doute par l'attente d'un spectacle extraordinaire. Tout près du bord on voyait un groupe considérable que venaient à chaque instant grossir de nouveaux arrivants. Au milieu, un homme d'un embonpoint respectable, vêtu seulement d'un caleçon et d'un petit gilet de tricot, allumait de l'amadou à l'aide d'un briquet. On s'agitait autour, on se pressait pour lui dire un mot; tout le monde semblait avoir

affaire à lui. Cet homme et ce groupe n'étaient autres que M. le marquis de Saint-Jouan, sur le point de traverser la Tamise avec un poids de cinquante livres aux reins, et les phoques, spectateurs intéressés de ce haut fait. Les paris engagés étaient énormes, et tenus par MM. Smithson et de Saint-Jouan d'un côté, contre tout le reste du club de l'autre.

Édouard, dans sa préoccupation, avait percé le groupe sans s'en douter. Son œil rencontra une fois par hasard l'œil du marquis, et il tressaillit de la tête aux pieds.

Cependant les pourparlers cessèrent; le groupe s'ébranla et descendit la berge : M. de Saint-Jouan avait allumé sa pipe. Alors, calme comme Napoléon la veille d'une bataille, il ceignit le poids et se mit à l'eau d'un visage impassible. Mais il n'était pas dans ses bons jours, ou bien il avait trop présumé de ses

forces, car, au bout de quelques brasses, il disparut pour ne plus se remontrer.

Édouard, depuis que son regard était tombé sur le marquis, avait suivi tous ses mouvements d'un œil avide. N'eût été la différence de leurs situations apparentes, on aurait dit qu'il retrouvait dans le noble émigré une ancienne connaissance. Avant que personne se fût mis en devoir de secourir ce dernier, le jeune homme était déjà dans le fleuve. Deux minutes après, il ramenait au bord le malheureux marquis, après avoir adroitement coupé sous l'eau le lien qui le retenait au fond. Le club entier fut étonné. Plusieurs lions d'eau même, émerveillés de l'aplomb de sa coupe et de la tête méritante qu'il avait piquée en plongeant vers le marquis, passèrent par dessus la simplicité grande de son costume et furent jusqu'à lui présenter le doigt.

Édouard ne prenait pas garde à ces marques d'approbation. Il semblait dominé par une idée fixe, et ne voulut point quitter d'un pas M. le marquis, que ses gens transportaient à son équipage. Dès que ce dernier fut monté, il s'établit résolument en face du maître, et cria lui-même : A l'hôtel! Une fois arrivé, il escorta le marquis dans son appartement, le fit coucher, et s'installa auprès du lit comme s'il eût été de la maison.

M. de Saint-Jouan fut longtemps avant de reprendre ses sens. Il avait fait, sous l'eau, des efforts inouis pour se débarrasser de ce malheureux poids. Après une grande demi-heure de soins empressés, il ouvrit enfin les yeux, et sa première parole fut une énergique malédiction sur lui-même et sur le trop inventif M. Smithson. Ensuite, il demanda sa pipe.

Après une douzaine de bouffées qui le re-

mirent complètement, il s'aperçut de la présence d'Édouard.

— Que diable voulez-vous, vous? dit-il brusquement.

— Je désirais vous voir complètement remis, monsieur, répondit le jeune homme dont une émotion indéfinissable faisait trembler la voix.

— Et pourquoi diable désirez-vous voir ça?

— J'ai été assez heureux pour vous sauver d'un danger, monsieur, et...

— Ah ! c'est vous?... Merci !... Je n'aurais jamais cru que cinquante livres... mais ça ne vous regarde pas.

Puis, remarquant l'extérieur misérable de son sauveur, il ajouta :

— Maintenant, je vais sommeiller, mon cher, mais revenez demain... ou plus tard; je ferai quelque chose pour vous.

Cela dit, il se retourna entre ses draps et s'endormit profondément.

— Le nom de votre maître? dit alors Édouard en s'adressant à un valet avec hauteur.

— M. le marquis de Saint-Jouan.

— Quoi! le nom aussi!... le titre aussi! murmura le jeune homme en se dirigeant vers la porte.

Les valets le crurent fou, d'autant mieux qu'avant de sortir il se retourna et fit au marquis endormi un signe de menace et de colère.

VI.

Ce soir-là, Édouard regagna sa retraite, agité d'une véritable fièvre. Il y avait en lui joie et remords. On eût dit, à voir les diverses impressions qui se réflétaient sur son visage que, ravi d'avoir atteint un but long-

temps désiré, il s'effrayait maintenant et n'osait y porter la main. La vue d'Yvonne et de Marie, ces deux femmes qui lui avaient dévoué leurs existences, semblait exciter en lui une sensation pénible. Il passa une nuit pleine de rêves joyeux et terribles. Une fois, il se vit rentrer triomphant au château de ses pères ; mais, une autre fois, il se réveilla en sursaut, haletant et couvert de sueur. Une voix lugubre avait murmuré à son oreille le nom de parricide...

Le lendemain, M. Schupp fut fidèle au rendez-vous. Les évènements de la veille l'avaient complètement chassé du souvenir d'Édouard. A son aspect, la promesse qu'il avait faite et l'impossibilité où il était de la tenir lui revinrent à la fois.

— Monsieur, dit-il, je me suis engagé à la légère...

— Ah !...

— Je n'ai pas d'argent.

M. Schupp, à ce mot, reprit toute son insolence, et s'adressant à son coadjuteur John, qui s'était assis sans façon sur la table :

— Je le savais... Je l'avais dit! Pas d'argent!... L'avais-je dit, John?

— Oh! vous l'aviez dit, votre honneur.

— Écoutez, reprit Édouard, je suis positivement sûr d'en avoir sous peu...

— Sous peu? répéta ironiquement le vieillard.

— Dans huit jours, avant peut-être...

— Et vous avez cru que je me paierais de toutes ces balivernes? Il me faut de l'argent, monsieur!

— Mais je n'en ai pas.

— Tant pis! Alors il faut déguerpir... Vos meubles, qui resteront, seront vendus...

— Ah! vous ne ferez pas cela!...

— John!... Il dit que je ne ferai pas cela.

— Eh! laissons là John, s'il vous plaît, monsieur, dit Édouard en reprenant le ton hautain qui lui était naturel. Je vous dois neuf guinées; chassez-nous; vous retirerez bien cinq livres de tout le mobilier.

M. Schupp regarda John, qui haussa les épaules en signe de triste approbation.

— Au lieu de cela, continua le jeune homme, je vous propose de vous payer le tout dans huit jours, plus une prime honnête pour chaque jour de retard.

Le vieillard se prit à réfléchir. Yvonne et Marie ne comprenaient rien à l'assurance d'Édouard.

— Et quelle prime donnerez-vous? dit M. Schupp avec hésitation.

— Une livre par jour.

— Une livre! grand Dieu! répétèrent ensemble les deux femmes.

— Une livre! dit à son tour le propriétaire.

C'est bien peu... bien peu, en vérité !... Si vous parliez d'une guinée... à la rigueur...

— Une guinée, soit ! dit Édouard.

M. Schupp regretta amèrement de n'avoir pas demandé davantage ; mais, malgré son impudence, il n'osa revenir. John portait toujours dans les vastes poches de sa houppelande du papier, des plumes et une écritoire. M. Schupp fit signer à Édouard une espèce de traité, et sortit en promettant de revenir sous peu.

Après son départ, les deux femmes pressèrent vainement Édouard.

— Leur situation allait changer. Il allait retrouver l'aisance, sinon la fortune. Du reste, toute question serait superflue; il n'était pas en son pouvoir de répondre.

Cependant le marquis se rétablit. Sans avoir pour son sauveur une reconnaissance bien positive, il le vit avec plaisir. C'était tout ce

qu'il fallait au jeune homme. Son immense supériorité morale fit le reste. Il flatta les goûts et les rancunes de l'ex-calfât, il sut l'amuser et le distraire. M. Lancel (Édouard crut devoir prendre ce nom) fut attendu avec impatience. Au bout d'un mois, le marquis et lui étaient inséparables. Alors M. Lancel, qui avait à titre de prêt repoussé jusqu'alors toute idée de récompense, voulut bien recevoir une somme considérable.

M. Schupp fut payé, Yvonne et Marie furent installées dans un appartement convenable ; mais Édouard, prétextant toujours une nécessité mystérieuse, leur déclara qu'il ne pouvait plus être leur commensal, du moins pendant un certain temps. Yvonne voulut user de son autorité de mère, Marie pleura, tout fut inutile. Édouard persista.

Comme on le pense bien, M. Lancel, présenté par le marquis, fut admis tout d'une

voix au club des nageurs. Au lieu de payer sa bienvenue, il gagna tout d'abord et d'emblée les gageures qu'on lui imposa pour épreuves. Ses prouesses furent si grandes que les amphibies se trouvèrent sérieusement partagés. On ne savait plus dans le club lequel du marquis ou de M. Lancel méritait la couronne de glayeuls du roi des phoques. Cette rivalité offusqua violemment M. de Saint-Jouan. Ce fut le premier levain de discorde entre les deux amis, mais M. Lancel avait dès longtemps acquitté sa dette et semblait maintenant se soucier fort peu du refroidissement de son ancien protecteur.

Bien plus, il commença lui-même les hostilités. Jusque-là, par une espèce d'accord tacite, ils n'avaient jamais parié l'un contre l'autre. M. Lancel proposa, en guise d'escarmouche, une gageure insignifiante; le marquis riposta par un défi qui devait écraser d'un coup son

rival. Le jeune homme fut vainqueur, et, depuis ce jour, une haine, jalouse d'un côté, calme et persistante de l'autre, haine qu'ils ne prirent même pas la peine de dissimuler, s'établit entre eux. Ce fut un combat à outrance. Les gageures se succédaient avec une rapidité effrayante, et, comme la chance restait obstinément du même côté, avant l'année revolue, M. Lancel se trouva millionnaire, tandis que le marquis était réduit à quelque centaine de mille francs. C'est là une aventure assez commune et qui embellit neuf existences de joueurs sur dix ; mais ce revirement subit et complet de fortune empruntait une sorte d'étrangeté au hasard qui avait réuni ces deux hommes, et M. Smithson, le phoque ingénieux qui se piquait de rencontrer de temps à autre des mots spirituels autant que profonds, répétait volontiers :

— Si la Tamise nourrissait beaucoup de

poissons comme celui qu'avait trouvé ce diable de Lancel, ce serait un fier métier que celui de pêcheur, hein?

Édouard ne visitait ses deux compagnes qu'à de rares intervalles; leur vue semblait lui devenir de plus en plus pénible. L'affection maternelle d'Yvonne, l'amour profond et dévoué de Marie lui étaient comme un reproche. Toutes deux gémissaient de ce changement inexplicable, mais le temps des représentations était passé. Elles pleuraient ensemble, les deux pauvres femmes, et ne lui montraient, à lui, que leur tendresse et leur douce résignation.

Quand le jeune homme rentrait seul dans le magnifique appartement où il recevait les nageurs, il passait des heures entières plongé dans de douloureuses rêveries. Son regard se portait alors avec une avidité sauvage sur ses fleurets disposés en sautoir, sur ses pistolets

pendus à la muraille, mais bientôt il secouait la tête avec mépris; puis il courait au club, et dépouillait sans pitié le marquis d'un lambeau de son ancienne opulence.

Pour ce dernier, il était devenu morose et vivait dans un état d'irritation constante qui se changeait en fureur à la moindre contradiction. Il avait abandonné les centaures et renoncé à ses amours de coulisse; sa vie entière se passait au club; mais la chance était décidément contre lui. Un beau jour, il dut s'avouer qu'un mois encore de cette vie le réduirait à la mendicité. Alors il prit un parti violent : deux cent mille francs lui restaient de toute cette immense fortune que le hasard et le crime lui avaient donnée; il voulut les risquer d'un seul coup. Mais son adversaire était si favorisé par le sort! les deux cent mille francs suivraient la même route que les millions. Après avoir bien fouillé son cerveau,

il crut avoir trouvé le moyen de dompter la fortune, et résolut de provoquer Lancel à une sorte de combat naval. Il se souvenait que, par une certaine nuit d'orage, auprès de Saint-Malo, une lutte du même genre s'était terminée à son avantage. Ce précédent et la réputation qu'il avait parmi les forts des chantiers, lorsqu'il était calfât, d'être invincible une fois à l'eau, lui donnaient une grande confiance dans le résultat de cette épreuve désespérée.

Dès la première ouverture, le club applaudit avec enthousiasme à cette gageure sans exemple dans les annales des amphibies; mais le plus ravi de tous, sans aucun doute, ce fut M. Lancel lui-même qui se trouvait provoqué. A la proposition du marquis, le poids qu'il avait sur le cœur disparut comme par magie; son visage, d'ordinaire si calme, prit une expression triomphante, lorsqu'il accep-

ta le défi, et, quand il saisit la main de son adversaire, dont les doigts n'étaient ni trop mignons ni trop délicats pourtant, ce dernier ne put retenir une exclamation de souffrance.

VII.

Le combat étant résolu désormais, il ne s'agissait plus que de trouver un lieu convenable. La lutte était par elle-même trop extraordinaire pour ne pas faire naître l'idée de choisir un champ-clos moins commun que

cette insipide Tamise dont chaque amphibie savait par cœur le cours, comme s'il l'eût creusé de ses propres mains. Dans l'assemblée générale qui se tint à cet effet, plusieurs avis furent ouverts. Un jeune lion d'eau, à l'imagination grandiose et vagabonde, proposa tout d'un coup le fleuve Saint-Laurent et la chute du Niagara. La motion fut chaudement appuyée, mais la majorité recula devant un voyage de cette importance. Un autre parla des côtes de Norvège et du Maëlstroom, comme d'un pays à voir et d'un gouffre bien commode. L'avis aurait passé peut-être, si un frileux n'eût observé que ces latitudes étaient glaciales et fécondes en rhumes de cerveau ; ensuite, un membre eut bien le front d'insinuer que le *Commercial-Dock*... mais sa voix fut couverte par des marques bruyantes et unanimes de réprobation ; positivement, l'idée était mesquine et commune au dernier

point. Enfin, après bien des tâtonnements et une discussion aussi animée qu'instructive, où plus d'un phoque fit preuve de connaissances géographiques estimables, le club se décida en faveur des côtes de l'Écosse. M. Smithson, originaire des Westernes, promit de fournir un lieu unique pour cela ; on le crut sur parole.

Le départ fut résolu séance tenante. Comme le club s'était divisé en deux grandes factions de parieurs, dix commissaires furent nommés, cinq parmi les Saint-Jouan, cinq parmi les Lancel. Quelques jours après, la caravane, au nombre de trente individus, y compris les cuisiniers et Pitt, le chien de M. Smithson, monta en chaise et prit le chemin de l'Écosse.

Arrivés à Lewis, les amphibies se transportèrent au rivage pour faire l'inspection des lieux. M. Smithson ne les avait pas trompés !

tout était là réuni, chute et gouffre, Maëlstroom et Niagara. Entre deux pointes d'une hauteur égale et coupées à pic, la mer se précipitait avec fureur; puis, foulée, battue, tourmentée, elle s'enfuyait blanche d'écume comme un lutteur vaincu qui recule pour prendre son élan et se précipiter encore. Au fond de l'anse, une rivière, dont le nom barbare nous échappe, débouchait à une hauteur considérable, et tombait avec fracas dans la mer. Les phoques enchantés revinrent souper, ce qu'ils firent très bien comme d'habitude, en devisant de hauts faits aquatiques. Au dessert, ils réglèrent définitivement les conditions du combat fixé au lendemain. A un signal donné, les deux champions devaient se précipiter, se rencontrer dans le courant et se combattre par tous les moyens que leur imagination ou le hasard pourraient leur suggérer; le vaincu serait celui qui, le premier,

regagnerait le rivage ou, passant les portes de l'anse, se laisserait dériver en pleine mer.

Le lendemain, le jour se leva radieux; la chute, à l'approche des parieurs, présentait un magnifique spectacle; de cette masse d'eau qui tombait impétueusement, s'élevait un brouillard dense et floconneux qui, traversé par les rayons du soleil levant, se teignait des couleurs du prisme et figurait, dans son arc immense, comme un diadème resplendissant au dessus des horreurs de l'abîme. Il est permis de croire que nos deux champions firent assez peu d'attention à tout cela; ils mesurèrent de l'œil la hauteur du saut qu'ils allaient faire, et ne parurent pas faiblir. Le marquis ne pouvait guère reculer, toute sa fortune était engagée. Pour M. Lancel, il semblait poussé par une force mystérieuse et irrésistible; il voyait la chute et le

gouffre d'un œil avide plutôt que craintif, et son regard devenait menaçant à l'aspect de son adversaire.

Les cinq Lancel, avec leur champion en tête, firent le tour de l'anse et se montrèrent bientôt sur l'autre bord, vis à vis les Saint-Jouan, rangés derrière le marquis. Le bruit de la chute et la distance empêchant de communiquer autrement que par signes, deux commissaires désignés d'avance levèrent en même temps leurs foulards, et les deux gladiateurs amphibies prirent ensemble leur élan. Quelques secondes après, on les vit reparaître à une grande distance.

L'épreuve du saut bravement supportée des deux côtés, les champions se rapprochèrent; et, après avoir monté le courant d'un commun accord pour conserver quelque marge durant le combat, les hostilités commencèrent.

Ce fut un duel magnifique et tel qu'il devait

être entre les deux phoques les mieux dressés qu'on eût vus de mémoire d'amphibie. Les têtes se succédaient avec une rapidité magique ; les feintes, les passes, les plongeons allaient leur train sans relâche. La galerie trépignait d'aise ; Pitt et M. Smithson s'étaient déjà plusieurs fois embrassés avec transport ; l'avantage, du reste, était encore incertain. Tout à coup, au moment le plus brillant du combat, un coup de vent, balayant la chute, étendit le brouillard comme un vaste rideau sur toute la scène, et les spectateurs désappointés virent avec douleur qu'ils ne voyaient plus rien du tout.

Le coup de théâtre fut pour les combattants comme pour la galerie. Lorsque M. de Saint-Jouan vit ce rempart d'écume élevé entre eux et leurs témoins, il proposa du suspendre la lutte. Mais ce n'était pas le compte de Lancel, qui se prit à rire d'un air moqueur, et de-

manda froidement, comme s'il eût dit la chose la plus simple :

— Est-ce que tu as peur, maintenant, mons Malescot ?

Nous n'essaierons pas de peindre la stupéfaction de ce dernier, qui resta sans mouvement, comme si la foudre l'avait frappé. Lancel continua :

— Ce brouillard te gêne? Mais il faisait plus noir encore à la pointe de la Varde, et pourtant tu ne t'inquiétais guère de l'obscurité... Te rappelles-tu, Malescot, le beau temps que nous avions cette nuit-là ?

L'ex-calfât avait à peine entrevu sa victime ; mais ce nom de Malescot, si bien fait pour raviver ses souvenirs, le frappa comme un trait de lumière, et, pensant tout haut :

— Je ne l'avais donc pas bien tué! murmura-t-il.

— Peu s'en fallut, en conscience, monsieur

de Saint-Jouan, reprit Lancel, raillant toujours. Vous n'y épargnâtes pas votre peine, il faut vous rendre justice... Mais n'admirez-vous pas comme moi le singulier rapport?... L'eau, la solitude, le fracas, l'homme qui vous cherche pour vous combattre; tout y est... sauf une légère différence pourtant. Au lieu de l'enfant brisé par la fatigue, il n'y a ici qu'un homme fort et déterminé... que tu n'assassineras pas cette fois, Malescot, je te le promets!

— Peut-être! hurla celui-ci en s'élançant pour surprendre son adversaire.

Mais l'autre l'évita, et, se laissant poursuivre comme en se jouant, il continua :

— Je ne pense pas!... Écoute-moi, Malescot, tu m'as volé mon nom, mon or, tu m'as tout volé! Et pourtant, ce n'est pas la vengeance que je cherche ici... La vengeance de moi à toi! fi donc!..... A quoi bon, d'ailleurs?

Je t'ai regagné ma fortune, et mon nom m'attend là-bas en France... en France, où on ne sait pas qu'un ignoble calfât!...

— Mais arrête donc! interrompit Malescot. Toi qui me dis que j'ai peur, attends-moi donc, à présent: je t'en défie!

— Patience! écoute encore!... J'ai trouvé sur la terre un ange qui est la fille d'un voleur et d'un assassin; j'ai fait ma femme de l'ange; la loi fait de l'assassin mon père, et je m'appelle le marquis de Saint-Jouan! Il faut que cet homme meure, n'est-ce pas? Il faut qu'il meure de ma main, car les tribunaux me le tueraient à son de trompe. La justice fait-elle autre chose que de tirer le scandale à cent mille exemplaires? Il faut que sa mort soit couverte d'un voile impénétrable comme ce brouillard qui nous entoure. Il faut, pour son cadavre, une tombe sans fond qui va s'ouvrir pour toi!... car ta fille est ma femme.

Un seul mot avait frappé le calfât : sa fille ! encore ce mot glissa-t-il sur son enveloppe épaisse. Sa fille ! c'est à peine si ce nom réveillait en lui un souvenir.

— Tu ne me comprends donc pas ? continua Lancel en ralentissant sa marche. Tu es le père de ma femme, et ma femme doit lever le front sans rougir. Je ne me venge pas, je me lave... Mais c'est trop de paroles, n'est-ce pas ? Agissons maintenant... Te souviens-tu de certaine corde, Malescot ?... Une arme terrible et dont tu te servis assez bien cette nuit où je te vis pour la première fois ?

En parlant ainsi, Lancel dénouait une corde qui ceignait ses reins sous son gilet de tricot et la brandissait autour de sa tête.

A cette vue Malescot pâlit. Soit qu'il comprît alors seulement l'intention de son adversaire, soit que cette corde lui rendît trop vif le souvenir longtemps effacé de son crime, il

sentit son cœur défaillir et tourna le dos à son tour en s'écriant que les armes n'étaient plus égales et qu'il annulait la gageure.

— Il s'agit bien entre nous de gageure, reprit Lancel, dont la voix devenait moins railleuse et plus irritée. Dis, les armes étaient-elles égales, quand tu vins en aide aux vents et à la tempête pour achever un pauvre naufragé? Voici la corde nouée comme alors... à ton tour, Malescot!

Et le véritable Saint-Jouan déchargea un coup terrible sur la tête du calfât, anéanti de frayeur.

— Grâce! monsieur Lancel, grâce! je vous rendrai tout.

Celui-ci haussa les épaules et fit tournoyer son arme.

— Ah! pitié! pitié!...

Mais le marquis redoubla ses coups. A mesure qu'il frappait, sa rage semblait aller

croissant. Il ne cessa qu'au moment où Malescot, devenu un cadavre sanglant, disparaissait sous l'écume de la chute.

Alors il regagna les siens.

A toutes leurs questions empressées il répondit :

— Que M. de Saint-Jouan avait noblement soutenu le combat, mais qu'il avait coulé tout à coup à la suite d'un effort violent. Lui, Lancel, supposait qu'un vaisseau s'était rompu dans sa poitrine. C'était un malheur.

VIII.

Six semaines environ après ce *malheur*, les journaux de Paris annonçaient que M. le marquis de Saint-Jouan, de retour en France, avait fait enfin rayer son nom de la liste des émigrés. Le marquis s'était marié à l'étranger et ramenait avec lui sa femme et sa belle-mère.

Au club des nageurs, sir John Black, phoque de peu d'importance, tomba par hasard sur ce paragraphe.

— Qui est donc ce Saint-Jouan? dit-il en s'adressant à M. Smithson. M. Smithson répondit :

— Avez-vous vu quelquefois un chien dressé comme Pitt, sir John ? Le voilà qui feuillette ce traité de natation, sur ma parole !..... voyez ! — Pitt s'occupait, en effet, à dévorer la couverture du livre susdit. — Je ne le donnerais pas pour cent guinées ! Mais vous parliez de Saint-Jouan, je crois? Pauvre cher marquis !... une bien malheureuse gageure ! Et ce Lancel qu'on ne voit plus depuis l'évènement !... Ici, Pitt ! Le drôle a complètement gâté ce volume ! Ce Lancel ne m'a jamais plu, sir John, et mon opinion est que le brouillard nous cacha d'étranges choses sur la côte de Lewis... Qu'en dites-vous?

— Je ne dis pas non, monsieur Smithson... Mais savez-vous qui est ce Saint-Jouan?

Sir John tendit le journal à son confrère. Celui-ci lut, réfléchit quelques minutes et dit :

— Ce Lancel était-il marié, que vous sachiez, sir John?

— Attendez donc... je le croirais assez... oui! M. Schupp, mon homme d'affaires, m'a raconté qu'au temps où M. Lancel était pauvre... C'est toute une histoire, figurez-vous. Il se faisait alors appeler Williams... non..... Édouard tout court... M. Schupp, dis-je, mon homme d'affaires, m'a raconté qu'il habitait avec deux femmes, la mère et la fille...

— C'est cela! interrompit M. Smithson, c'est pardieu cela! Il lui aura volé son nom après l'avoir assassiné... Une gageure! ajouta-t-il en se levant. Je parie que cet infâme Lan-

cel se pavane à Paris sous le nom de notre malheureux ami.

Le défi ne fut point relevé.

— Pauvre Saint-Jouan ! reprit alors monsieur Smithson avec mélancolie, de son temps une gageure ne tombait jamais à terre.

— Le fait est qu'il était beau joueur.

— Et quelle diable de coupe, sirJohn ?...

— Oui .. mais Lancel nageait mieux.

— Lancel nageait mieux?

— C'est mon avis, monsieur Smithson.

— Ah! eh bien! cinq cents livres pour Saint-Jouan, alors !

Ces mots, prononcés d'une voix éclatante, produisirent sur chaque amphibie l'effet du clairon sur un coursier de bataille devenu cheval de charrue. Le club entier tressaillit, et, d'instinct, se rangea en deux parts comme au bon temps des Saint-Jouan et des Lancel; puis, tous, faisant un retour vers le temps pré-

sent, se regardèrent en silence. Ce fut un moment d'inexprimable tristesse.

— Ils ne sont plus là! sanglota le premier M. Smithson en retombant sur son siège.

— Ils ne sont plus là! répétèrent les phoques en chœur.

Alors M. Smithson repoussa son fauteuil d'un geste convulsif. On put voir qu'une solennelle détermination avait germé dans son cerveau. En effet, saisissant son chien par la patte, il s'avança au milieu de l'assemblée, se posa et dit avec la gravité convenable :

— Ce furent deux grands phoques! Paix soit au souvenir de leur coupe! Et maintenant qu'ils ne sont plus parmi nous, le temps de rire est passé... Messieurs, il m'est pénible dire ; mais nos assemblées deviennent insipides et... Soyez heureux, messieurs, Pitt et moi, nous donnons formellement notre démission... Saluez, Pitt.

A ces mots, M. Smithson quitta la chambre à pas lents.

Cette défection inattendue porta le coup mortel au club. Chaque membre, saisi de découragement, suivit l'exemple de M. Smithson; la mémorable institution s'affaissa d'elle-même, et le nom de phoque rentra pour longtemps dans le domaine de l'histoire naturelle.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

